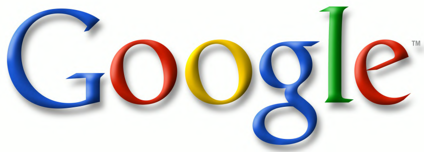






LETTRES CHINOISES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

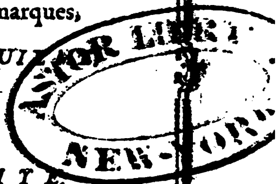
Entre un Chinois Voyageur & ses Correspondans à la Chine, en Moscovie, en Perse & au Japon.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de quantité de Remarques,

TOME CINQUI





A LA HAYE.

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LXIX.



LETTRES CHINOISES, OU CORRESPONDANCE *PHILOSOPHIQUE*, HISTORIQUE ET CRITIQUE;

Entre un Chinois Voyageur & ses Correſpondants en divers endroits.



LETTRE CXVIII.

Tiao, *à* Yn-Che-Chan.

LEs malheurs que les longues & ruineuſes guerres de Charles XII. avoient cauſés aux Suédois, les firent réſoudre, après la

mort de ce Prince, à borner la puissance excessive de l'autorité royale, & à détruire pour toujours le pouvoir arbitraire. Les Etats du Royaume assemblés, élurent librement pour leur Reine la sœur de Charles XII. épouse du Landgrave de Hesse ; mais il fallut que cette Princesse renonçât à tout droit héréditaire sur la Couronne, & qu'elle reconnût ne la tenir que des suffrages de la Nation. Quelque temps après qu'elle fut montée sur le Trône, elle trouva le moyen d'engager les Etats à élire pour Roi son mari, à qui elle céda la Couronne, & qui fut reconnu Souverain aux mêmes conditions qu'elle l'avoit été. Ainsi le Royaume de Suede est aujourd'hui électif, & continuera sans doute de l'être, tandis que les Suédois seront aussi attentifs qu'ils le sont aujourd'hui, à conserver leur liberté & leurs privileges, & à maintenir toutes les loix qui peuvent être utiles au bonheur & à la tranquillité de la Pattie.

Depuis les longues guerres que les Suédois ont essuyées sous Charles XII. ils ont vécu en paix jusqu'aujourd'hui avec leurs voisins. Je ne sais si cette paix con-

tinuera long-temps, je ne sais même s'il leur est utile de la conserver ; ils ont perdu des provinces qu'ils doivent tâcher de recouvrer, puisqu'ils ne les ont cédées que par la force, & pour avoir le temps de se remettre des pertes considérables qu'ils avoient souffertes. Tu me demanderas peut-être si les Suédois doivent, en entrant en guerre contre quelques-uns de leurs voisins, les appréhender. Je pense qu'ils n'ont rien à craindre d'eux ; & que les Moscovites & les Danois réunis ensemble ne pourront jamais résister aux Suédois, pourvu qu'ils soient conduits par des Généraux habiles, & qu'ils soient parfaitement réunis entre eux. On vante aujourd'hui les Troupes Moscovites ; on a raison de les priser, eu égard au mépris que méritoient les *Strelitzes* & ce ramas de mauvaises milices que le Czar trouva dans son Empire à son avénement à la couronne ; mais malgré le renouvellement, ou plutôt le changement total des Troupes Russiennes, je n'en suis pas moins convaincu que vingt mille Suédois, bien conduits, battront toujours quarante mille Moscovites. C'est en vain que pour

refuter ce que je dis; on vante à l'excès la bonté des Troupes Russiennes. Qu'ont donc fait ces Troupes? Je ne trouve dans tout ce qu'elles ont exécuté rien que de fort commun. Quelque temps après l'affaire de Pultava, où le malheur du Roi de Suede leur donna la victoire beaucoup plutôt que leur courage, & où elles n'avoient à faire qu'à des gens presque morts de faim & de fatigue, elles furent enfermées par les Turcs, réduites dans la derniere extrêmité. Elles ne dûrent leur vie & leur liberté qu'à l'imbécillité d'un Grand-Visir, & à l'avarice de deux Bachas; sans l'expédient que la Czarienne trouva d'envoyer pendant la nuit dans le camp du Grand-Visir tous les trésors qui se trouverent dans l'armée Moscovite, ç'en étoit fait le lendemain à la pointe du jour de cette même armée. On a vu venir dans les dernieres guerres vingt mille Moscovites sur les frontieres de la France; qu'ont fait ces Troupes de remarquable? Des fours le long du Neckere où elles étoient campées, & quelques prieres à la Grecque. On dit aussi que lorsque la viande leur manquoit, elles jeûnoient par ordre de leurs

Prêtres & de leurs Aumôniers. Dans la guerre contre les Turcs, elles ont pris deux villes, & parcouru une vaste étendue de pays déserts; mais combattoient-elles contre des Suédois? pas même contre les Turcs. La Porte Ottomane avoit porté toutes ses forces en Hongrie; & tandis qu'une poignée de braves Allemands (car peut-on appeller autrement les dernieres Armées de Hongrie) avoit à soutenir tous les efforts de l'Empire Ottoman, cent mille Moscovites attaquoient des Tartares vagabonds, réunis à sept à huit mille hommes de bonnes Troupes Turques.

Je ne prétends point, cher Yn-Che-Chan, rabaisser le mérite des soldats Moscovites pour élever celui des Suédois. Je conviens & je suis persuadé que les Russiens sont incomparablement meilleurs Soldats qu'ils ne l'ont été autrefois; peut-être même par la suite du temps, & par le nombre de bons Officiers Allemands qui passent parmi eux, deviendront-ils aussi redoutables & aussi intrépides que les Suédois; mais quant à présent, c'est être bien modeste d'opposer vingt mille Suédois à quarante mille Moscovites; ce n'est que

deux hommes contre un. Il y a peu d'années que la partie étoit encore inégale entre sept contre un ; c'est avoir fait un progrès bien considérable, & même surprenant, que de s'être avancé aussi vîte. Il falloit, pour former des soldats aussi rapidement, un génie & un courage tel que celui du feu Czar, & une sagesse & une expérience aussi grande que celle des Ministtes qui ont aidé les successeurs de ce Prince dans la conduite de leur Etat. Si le Comte d'Osterman, Ministre de Moscovie, avoit eu d'autres gens à conduire que des Moscovites, il auroit exécuté des choses plus grandes que celles qui ont éternisé les Richelieu & les Mazarin. Les Suédois doivent plus craindre la fine & sage politique du Ministre de Moscovie, que tous les efforts des troupes de cet Empire.

Je viens actuellement aux Danois. Ils sont bien moins redoutables pour les Suédois que ne le sont les Moscovites ; il est, pour ainsi dire, impossible d'exprimer quelle est la supériorité des troupes Suédoises sur les Danoises. Dans les plus grandes infortunes de Charles XII. des

milices de ſon Royaume, compoſées de payſans, raſſemblés à la hâte, battirent & détruiſirent entiérement une Armée conſidérable, formée des meilleures troupes Danoiſes ; le récit de cette bataille eſt ſi ſingulier, & caractériſe ſi bien la différence qui ſe trouve entre les ſoldats Danois & les Suédois, que je le rapporterai ici tel qu'il ſe trouve dans l'Hiſtorien de Charles XII. On n'eût, dit cet Auteur (1), ni le temps, ni le moyen de donner aux milices des habits d'ordonnance ; la plupart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs ſarots de toile, ayant à leurs ceintures des piſtolets attachés avec des cordes. *Steimbock* à la tête de cette armée extraordinaire, ſe trouva en préſence des Danois à trois lieues d'Helſimbourg le 10 Mars 1710. Il voulut laiſſer à ſes Troupes quelques jours de repos, ſe retrancher, & donner à ſes nouveaux ſoldats le temps de s'accoutumer à l'ennemi ; mais tous ces payſans demanderent la bataille le même jour qu'ils arriverent.

Des Officiers qui y étoient, m'ont dit

(1) Hiſtoire de Charles XII. par M. de Voltaire, Tom. II. pag. 85.

les avoir vus alors presque tous écumer de colere, tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême. *Steimbock* profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire: on attaqua les Danois, & c'est-là qu'on vit ce dont il n'y a pas deux exemples de plus; des milices toutes nouvelles égaler dans ce premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux Régiments de ces paysans armés à la hâte, taillerent en pieces le régiment des gardes du Roi de Danemarck, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entiérement défaits, se retirerent sous le canon d'Helsimbourg. Le trajet de Suede en Zéeland est si court, que le Roi de Danemarck apprit le même jour à Copenhague la défaite de son armée en Suede: il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes; les Danois quitterent la Suede avec précipitation cinq jours après la bataille; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuerent tous aux environs d'Helsimbourg, & mirent le feu à leurs provisions, brû-

lant leurs grains & leurs bagages, & laissant dans Helsimbourg quatre mille blessés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, & par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privoient pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Après une victoire pareille, remportée par les Paysans Suédois sur les meilleures troupes Danoises, on peut assurer hardiment, fondé sur l'expérience, que tandis qu'il se trouvera en Suede des laboureurs, des bucherons, des charretiers, *&c.* quelques chevaux sans bride, sans selle, plus accoutumés à labourer qu'à escadronner, on peut, dis-je, assurer que la Suede non seulement n'aura rien à craindre du Danemarck, mais qu'elle remportera toujours des avantages considérables sur ce Royaume.

Les Polonois autres voisins des Suédois, ne tenteront jamais rien contre eux, s'ils connoissent les véritables intérêts de la Pologne, car ce Royaume sans place de guerre, ouvert de touts côtés, est en proie aux Moscovites. Toutes & quantes fois ils voudront y entrer,

ils pourront toujours faire ce qu'ils ont exécuté en dernier lieu, & régler l'élection du Roi qu'ils croiront leur convenir ; mais si les Polonois sont unis avec les Suédois, alors il leur sera aisé de conserver leur liberté, & de braver les Moscovites.

Après avoir examiné, cher Yn-Che-Chan, ce que la Suede doit appréhender de ses principaux voisins, je te dirai quelles sont les Puissances avec lesquelles il convient qu'elle soit étroitement alliée. La France est sans contredit de toutes les Couronnes celle avec laquelle ses intérêts demandent qu'elle soit toujours étroitement liée. Premiérement les Suédois ne peuvent jamais avoir aucun démêlé avec les François ; leurs pays sont trop éloignés. Secondement, de même qu'il importe aux François, que les Suédois ayent la puissance d'arrêter les projets & les entreprises des Princes qui voudroient devenir les maîtres du Nord, il est nécessaire aux Suédois que les François soient toujours en état de faire une puissante division en Allemagne, & sur tout du côté des Etats du Roi de Prusse, dont l'augmentation de grandeur ne pourroit

qu'être préjudiciable à la Suede. La France donne d'ailleurs des subsides considérables à la Suede, & elle y envoie toutes les années des sommes considérables.

Ceux qui prétendent qu'il seroit aussi utile à la Suede de rechercher l'alliance de l'Angleterre que celle de la France, ou raisonnent par passion, ou n'ont pas la moindre connoissance des véritables intérêts des Suédois. Il est de notoriété publique que les Suédois n'ont jamais reçu que des injures des Anglois, ou du moins des coups donnés en traître, lorsqu'ils ont été obligés de se contraindre. Qui est-ce qui ignore que pendant que Charles XII. étoit prisonnier, ou si l'on veut fugitif en Turquie, la France, qui cependant avoit de grandes raisons de se plaindre de lui, & qui pour lors n'en espéroit plus aucun service, agit avec toute la force & toute la bonne volonté possible pour ce Prince auprès de la Porte Ottomane? Pendant ce temps, l'Ambassadeur d'Angleterre, qui sembloit vouloir favoriser Charles XII. agissoit secrettement pour les intérêts du Czar; peu de temps après, le Roi d'Angleterre s'unit ouverte-

ment aux ennemis de la Suede. Qu'on examine non-seulement l'histoire des derniers siecles, mais celle d'aujourd'hui, on verra toujours les Anglois plus attentifs à nuire aux Suédois qu'à leur être utiles. Le fameux Puffendorf, qui connoissoit mieux que qui que ce soit, les véritables intérêts de la Suede, a parfaitement montré combien les Suédois doivent peu compter sur l'amitié de l'Angleterre; aussi veut-il qu'ils ménagent plus la Hollande. Je finirai ma lettre par ce que dit cet excellent Auteur à ce sujet; il donne une véritable idée des différents intérêts de la Suede, avec l'Angleterre & la Hollande. La bonne intelligence, dit-il (1), qu'il y a entre la Suede & la Hollande, est principalement appuyée sur ce fondement: savoir, que, comme les Suédois ne seroient pas bien aises de voir la ruine de la Hollande, dont les forces maritimes augmenteroient celles d'une autre Puissance qui ensuite ne manqueroit pas de prescrire des loix aux autres dans la Mer

(1) Introduction à l'Histoire des principaux Etats de l'Europe, par Puffendorff, Tom. II. Chap. 88. pag. 124.

Baltique au ſujet du commerce ; de même auſſi les Hollandois ſont obligés de faire tous leurs efforts pour empêcher que le Danemarck ne remporte de trop grands avantages ſur la Suede, de peur que les Danois ne faſſent enſuite les maîtres abſolus dans le Détroit du Sond & dans la Mer Baltique.

La Suede ne doit point avoir tant d'égards à l'Angleterre, parce que cet Etat penſe pouvoir faire ſon commerce dans la Mer Baltique par le moyen du Danemarck, ſans connoître en cela la Suede. D'ailleurs, les Anglois ne ſongent gueres à la Suede, dans la penſée où ils ſont qu'ils s'en peuvent bien paſſer ; de ſorte que ces deux Etats peuvent bien attendre l'un de l'autre des cérémonies réciproques, mais très peu de ſervices réels.

Je n'ajouterai rien à la déciſion du célebre Puffendorff ; je me contenterai de remarquer que la France a les mêmes raiſons que la Hollande d'empêcher que les Danois n'augmentent leur pouvoir dans la Mer Baltique ; & qu'elle a encore, outre les intérêts de commerce, ceux d'avoir pour alliée une Puiſſance qui puiſſe

faire dans le Nord une diversion considérable lorsqu'elle a la guerre avec l'Allemagne.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

De Stockholm, le...

LETTRE CXIX.

Tiaö, *à* Yn-Che-Chan.

LES Suédois, cher Yn-Che-Chan, ont eu la sage prudence de ne point réduire les laboureurs & les paysans dans la plus dure servitude, ainsi que l'on a fait dans la plus grande partie de l'Allemagne. En Suede, on considere avec raison les paysans comme le principal état du Royaume, & celui qui doit le plus servir à la gloire & à la conservation de la patrie; car outre que les paysans, comme laboureurs, sont, pour ainsi dire, les peres nourriciers de tous leurs compatriotes, c'est parmi eux qu'on leve toute la milice ordinaire, qui doit servir tant par mer que par terre. Les avantages qu'ils procurent à l'Etat,

soit comme guerriers, soit comme laboureurs, sont récompensés par les plus beaux privileges: ils ont le droit d'assister aux assemblées générales, & d'y donner leur consentement aux impositions qu'on met sur le peuple: mais la même loi sage & raisonnable qui leur accorde ce droit, les exclut entiérement de la connoissance des affaires d'Etat. Il seroit ridicule de confier à la multitude des secrets qui ne doivent être connus que de quelques habiles politiques.

Les honneurs dont jouissent les paysans Suédois, leur élevent le cœur, & leur donnent des sentiments aussi généreux que ceux des Nobles dans les autres pays; ainsi, la Suede par ses loix sensées forme dans son sein, outre les Gentilshommes, un peuple nombreux qui pense & qui agit avec autant de générosité & de courage que la Noblesse la plus épurée. On a vu faire des actions de bravoure & de grandeur d'ame aux paysans Suédois, dont on ne retrouve aucun exemple chez les Nobles d'aucun pays. Parmi un nombre infini de traits que me fournit l'histoire de la valeur & de

la générosité des paysans Suédois, je n'en citerai ici qu'un seul que je prends dans l'Historien de Charles XII. fait qui est avoué de tout l'Univers, & dont, à moins d'être visionnaire, on ne sauroit révoquer la vérité. « Les paysans de la » Dalécarlie, dit cet Auteur (1), ayant » oui dire dans le fond de leurs forêts » que le Roi étoit prisonnier chez les » Turcs, députerent à la Régence de » Stockholm, & offrirent d'aller à leurs » dépens au nombre de vingt mille, » délivrer leur maître des mains de ses » ennemis. » Que ne doit point espérer d'exécuter une Nation, dont les simples paysans pensent d'une maniere aussi grande? Et de quelle extrêmité n'est-il pas naturel qu'elle revienne, puisque dans le besoin elle trouve chez elle des ressources inconnues à tous les autres peuples?

Si les paysans Suédois sont si braves & si généreux, juge donc, cher Yn-Che-Chan, ce que doivent être les Gentils-hommes? La valeur la plus intrépide & l'honneur le plus épuré sont

(1) Voltaire, Hist. de Charles XII. Tom. II. pag. 83.

les appanages héréditaires de la Noblesse Suédoise; elle est généreuse, aime à paroître & à se produire : on peut même dire que les Gentilshommes Suédois poussent quelquefois un peu trop loin l'amour qu'ils ont pour le faste & pour la parure; quelques-uns se ruinent, en faisant des dépenses qui excedent leurs revenus.

Les nobles Suédois étant hommes, & comme tels, sujets à l'humanité, ont cependant quelques défauts. Leur politique va jusqu'à une dissimulation qui n'est pas toujours louable. Ils sont d'ailleurs soupçonneux & défiants, quelquefois même jusqu'à l'excès. Puffendorf, qui connoissoit bien la nation Suédoise, prétend qu'elle est portée à l'envie; de sorte qu'un Suédois n'est pas bien aise de voir arriver du bonheur à un autre. (1)

On excuse les Suédois d'avoir bonne opinion d'eux-mémes, & de mépriser aisément les autres; ce défaut leur est commun avec tous les hommes. Quelle est la Nation qui en soit exempte? Cer-

[1] Introduction à l'Histoire des principaux Etats de l'Europe, &c. Tom. IV. Cap. 83. p. 493.

tainement ce n'eſt ni l'Angloiſe, ni la Françoiſe, ni l'Allemande, ni l'Eſpagnole, ni même la Hollandoiſe, qui peut-être ſeroit celle qu'on pourroit le plus aiſément juſtifier du vice de l'amour-propre. Mais après tout, la juſtification qu'on en feroit, ne ſeroit ni bien juſte, ni bien véritable. Tous les hommes en général ont un penchant invincible à n'approuver que ce qu'ils font chez eux; il eſt réſervé aux ſeuls Philoſophes de s'élever au-deſſus des préjugés de l'enfance & de l'éducation.

Les Suédois ont naturellement de l'eſprit, ils aiment les ſciences & les arts. Ils font plus que de les aimer, ils les honorent & les protegent; cependant ils n'y font point des progrès auſſi conſidérables que les Allemands leurs voiſins, parce qu'ils ſont naturellement impatients, & peu propres à des recherches pénibles qui demandent une application continuée. Un ſavant, qui a reſté long-temps parmi eux, & qu'ils eſtiment beaucoup, leur a reproché leur inconſtance & leur légéreté dans l'étude. Pour ce qui eſt des ſciences, des arts &

des métiers, dit ce Savant (1), les Suédois ont aſſez de diſpoſitions à en apprendre les commencements & les principes, mais il s'en trouve très-peu qui ayent la patience d'approfondir les choſes, & de ſe perfectionner dans les arts où ils s'appliquent, outre qu'il y en a pluſieurs d'entre eux qui ſe figurent d'entendre une ſcience à fond, lors même qu'ils n'ont pas encore fait la moitié du chemin. Et comme cette nation a naturellement très-peu d'inclinations pour les métiers, & qu'elle en fait peu de cas, auſſi remarque-t on qu'elle n'eſt gueres propre aux manufactures, & particuliérement à celles qui demandent quelque adreſſe & quelque induſtrie.

Il ne faut pas, cher Yn-Che-Chan, prendre à la rigueur le ſentiment de Puffendorf; il ſe trouve en Suede des ſavants qui ont pouſſé leurs connoiſſances auſſi loin que les plus célebres Européens. Un auteur Allemand convient (2) que les

(1) Id. *Ibid.*
(2) Neque deſunt eruditæ mentes, quæ diſciplinarum liberalium & litrerarum omnium gloriâ ſe extollunt, præcipue ſi validum ingenium peregrinatione & aliarum Gentium moribus miſcue-

Suédois ont parmi eux de très-grands hommes, & qu'ils sont capables de produire d'excellentes choses, sur-tout s'ils ont voyagé, & qu'ils ayent assez profité de ce qu'ils ont vu de bon dans les pays étrangers pour s'en servir dans l'occasion. Le même auteur remarque que les sciences fleurissent aujourd'hui dans l'Univetsité d'Upsal, & il ajoute que sous le regne de la Reine Christine la Suede étoit devenue la retraite & le domicile des plus illustres savants. Pout faire des Suédois une Nation aussi savante que celles qui passent pour l'être le plus en Europe, il ne faut, cher Yn-Che-Chan, qu'un regne tel que celui de Christine, & qui soit un peu plus long.

Les femmes Suédoises, sont en général aussi bien faites que leurs maris, elles

rint. Hodie Upsaliæ & Londini ingenuæ artes vigent, & eloquentiæ studia laudem habent, fuitque regnante Christina tempus, quum quidquid fere in Europa Doctorum hominum erat, sub Suecico cœlo conspiceretur. *Jo. Just. von. Einem*, Coettingensis Commentariolus Historico-Litterarius de fatis eruditionis apud potiores Orbis gentes, &c. Magdeburgi, anno M. DCC. XXXV.

ſont grandes, blanches, elles ont de beaux yeux, & plus de vivacité que toutes les autres femmes du Nord. Autrefois on vantoit fort leur ſageſſe & leur modeſtie; aujourd'hui, s'il faut en croire la médiſance, elles ſe ſont fort humaniſées. Il ſe fait toutes les années à Stockholm un bon nombre de cocus, ainſi que dans le reſte de l'Europe, & les glaçons du Nord, n'ont pu méttre l'hymen à l'abri des attaques de l'amour. Les Suédois, qui ſont amis, alliés & aſſez imitateurs des François, ont cru peut-être qu'ils devoient mettre en pratique cette conſtance Stoïque qu'on voit à tant de maris Pariſiens; ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'on n'eſt pas plus jaloux en Suede qu'en France, & que lorſqu'on eſt aſſez malheureux pour l'être, on eſt tourné en ridicule, comme s'il y avoit de la folie à vouloir ne ſe marier que pour ſoi.

Autrefois il y avoit en Suede des loix aſſez ſéveres contre l'adultere. Lorſqu'une femme étoit convaincue (1) par le témoig-

(1) Mulier adulterans, teſtimonio ſex virorum deprehenſa, perdit dotem & quicquid ſecum tulit in cohabitationem viri, Hiſtoria de Gent.

nage de six personnes d'avoir été surprise en flagrant délit, elle perdoit sa dot & tout ce qu'elle avoit apporté dans la maison de son époux. Il est vrai que la même loi qui imposoit une peine aux femmes infideles, sembloit demander des conditions presque impossibles; car est-il fort difficile que six personnes soient les témoins d'une action, où il est bien rare qu'on ne prenne assez de précaution pour n'être pas vu d'un seul? Cette loi, cher Yn-Che-Chan, avoit été faite par un Législateur qui n'avoit jamais été homme à bonne fortune, & qui ignoroit les précautions & les ruses d'une femme galante. La même ordonnance (1) qui punissoit une épouse volage, condamnoit aussi son amant à payer une certaine somme d'argent; & s'il n'avoit point cette somme, on met-

bus Septentrionalibus, Auctore Olad Magno Gotho Archiopiscopo Upsalensi, Sueciæ & Cotiæ Primate; à Cornelio Scribonio Grapheo *in Epitomen redactâ, Lib. XIV. Cap. VI.*

[1] Si pœnam pecuniariam dare nequierit adulter, tunc duo saxa mulieri humerotenus imponi debent; & ipsa virilibus adulteri funiculo ligatis, ipsum per plateas civitatis adspicientibus cunctis pertrahere, ac demum abjurare civitatem, deinceps non ingrediendam, cogetur. Id. Ibid.

toit alors deux gros cailloux ſur les épaules de ſa maîtreſſe, on l'attachoit avec lui, & on les promenoit tous les deux dans les carefours & dans les places publiques : après quoi, on les banniſſoit de la ville.

Les maris infideles (1) étoient ſujets aux mêmes peines que les femmes adulteres, & chez les anciens Suédois les Petits-maîtres étoient des gens à qui l'on ne faiſoit gueres plus de quartier qu'aux coquetes. Au reſte, le Roi, les Evêques (2) & les Magiſtrats (3) devoient cependant ſouhaiter qu'on fît de temps en temps quelques cocus ; cela augmentoit leurs revenus & rempliſſoit leurs coffres ; ils avoient chacun une certaine portion des biens qu'on confiſquoit. Dans tous les ſiecles, cher Yn-Che-Chan, les hommes ont mis à profit les crimes de leurs com-

(1) Si unus conjugum ſimile ſcelus commiſerit, eadem pœna partialiter fiat, altero innocuo declarato. *Id.* Ibid.

(2) Licet Regi, Epiſcopo & Fiſco civitatis pars ejus debeatur, cuilibet ſeparatim. *Id.* Ibid.

(3) Verum Miniſtro civitatis in talibus ſervienti, ſpeciale pecuniarum munus ſive præmium deputatur. *Id.* Ibid.

patriotes ; il semble, par les peines dont ils les punissent, qu'ils seroient bien fâchés qu'ils ne les eussent point commis. Un Juge, dont les revenus sont fondés & constitués sur les sottises des hommes, n'est-il pas intéressé fortement à souhaiter qu'ils fassent journellement des folies ? De la maniere dont sont établis les trois quarts des tribunaux judiciaires en Europe, il faudroit que presque tous les Magistrats mourussent de faim, si les hommes s'avisoient de devenir sages & honnêtes gens. Cela (1) n'arrivera pas ; nos petits-fils seront plus insensés que nous, & la cuisine des Juges est établie sur le fond le plus certain & le plus durable qu'il y ait au monde.

Porte-toi bien.

De Stockholm, le...

(1) Damnosa quid non imminuit dies ;
Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

Quelles loix, quelles vertus le temps cruel ne fait-il pas disparoître ? Nos peres, plus méchants que nos ayeux, ont fait pire qu'eux ; & nos descendants seront pires que nous, Horat. Od. Lib. III.

LET. CXX.

LETTRE CXX.

Sioeu-Tcheou, à Yn-Che-Chan.

JE ne pus te dire dans ma derniere Lettre, cher Yn-Che-Chan, combien ont été inutiles les persécutions cruelles que les Européens ont fait souffrir aux Juifs. Ils ont voulu les contraindre d'abandonner la religion de leurs peres; mais toutes les fois qu'ils ont entrepris d'en venir à bout, il leur a été plus facile de faire périr un nombre infini de ces misérables, que d'en faire consentir quelques-uns à abandonner leurs opinions. La persévérance de ce peuple infortuné auroit bien dû les attendrir & les faire désister de leur dessein; mais il semble au contraire que pendant plusieurs siecles cette persévérance n'ait servi qu'à les animer davantage, & qu'à donner plus de force à leurs cruelles persécutions. L'Empereur Léon contraignit les Juifs par les plus affreux supplices d'embrasser le Christianisme. Un nombre infini s'offrirent vo-

lontairement aux tourments les plus barbares, plutôt que de quitter la foi de leurs peres; quelques-uns que la crainte des supplices avoit ébranlés, retournerent au Judaïsme dès qu'ils en trouverent l'occasion. Voilà du sang humain répandu bien inutilement.

Les sanglantes persécutions de l'Empereur Henri IV. ne furent ni plus utiles, ni plus humaines. Les Juifs combattirent dans l'Empire d'Occident aussi opiniâtrément pour leur Religion, que dans celui d'Orient; il fut beaucoup plus aisé de les massacrer, de les brûler, de les pendre que de leur faire quitter la Loi Judaïque.

Les Premiers Rois d'Espagne voulurent faire baptiser par force les Juifs qui étoient dans leurs Etats, leur dessein échoua bientôt; & ils n'eurent que la triste consolation de persécuter à outrance des misérables, hors d'état de se défendre, & qui ne souffroient que parce qu'ils ne vouloient pas dire qu'ils croyoient ce qu'ils ne croyoient pas. Quelle barbarie, cher Yn-Che-Chan, que de faire mourir un homme, qui n'est coupable d'aucun ...e, que de ne vouloir point mentir!

Sous le regne d'Emmanuel, on donna Un Edit en Portugal, par lequel il étoit ordonné aux Juifs de se faire chrétiens dans un certain temps, ou de sortir du Royaume sous peine d'être faits esclaves en cas de désobéissance. Les Juifs se préparerent à l'exil. Lorsqu'on vit le grand nombre qui demandoient à sortir du pays, on voulut trouver des moyens pour les arrêter : on les priva de toutes les provisions nécessaires à leur voyage ; on voulut leur ôter leurs enfants, mais ils les égorgeoient eux-mêmes pour les mettre à l'abri de changer de Religion : funeste & cruelle précaution, peut-être moins barbare que l'action de ceux qui les forçoient par un faux zele d'en venir à cette extrêmité ! Enfin, après avoir souffert tous les maux imaginables, ces misérables victimes de la fureur des Européens s'embarquerent sur quelques bâtiments qu'on leur fournit ; & dont on fit périr & échouer à dessein une partie. Peut-on pousser plus loin la cruauté ? Et n'est-ce pas là le lieu de s'écrier avec Lucrece (1) „ de quels maux la

(1) Quantum Religio potuit suadere malorum!

„ la ſuperſtition n'a-t-elle pas été la cauſe!
„ Elle a toujours produit des crimes &
„ des forfaits ſi inouis, que les ſiecles qui
„ les ſuivoient avoient peine à les croire. „

Sous le Pontificat de Grégoire, les Juifs eſſuyerent encore en Italie, en Eſpagne & en Provence une perſécution horrible : elle fut ſi barbare & ſi inhumaine, que le Pontife Romain en eut lui-même horreur; il écrivit à pluſieurs Pontifes pour les exhorter à la faire ceſſer. Le ſujet de cette perſécution fut auſſi frivole qu'injuſte. Un nommé Avit, que les Européens ont placé après ſa mort au nombre de leurs Divinités ſubalternes, étoit Evêque de Clermont dans la province d'Auvergne. Il promenoit dans les rues, eſcorté de ſes Prêtres, les buſtes & les images de ſon Egliſe : tout-à-coup le peuple, ému par la vue de ces images, comme les Romains par la robe ſanglante de Jules Céſar, ſe jette ſur la Synagogue des Juifs, la renverſe de fond en comble, & n'y laiſſe pas pierre ſur pierre. Avit, profitant de la fureur du peuple, ordonna

: Religio peperit ſceleroſa atque impia facta.
Lucret. de Rer. Nat. Lib. I.

aux Juifs de ſe faire Chrétiens, ou de ſortir de ſon Dioceſe. Il arriva dans cette occaſion, ainſi que dans toutes les autres, que les Juifs furent perſécutés, & qu'ils reſterent fideles à leur Religion. Un Auteur, qu'on ne peut ſoupçonner de vouloir favoriſer la tolérance, & qui même raiſonne ſouvent comme un fanatique, convient que ce fut là le ſignal d'une ſanglante perſécution contre les Juifs, & le ſeul ſujet pour lequel on la fit. (1) Voici ſes propres termes. L'exemple de S. Avit fut bien-tôt après ſuivi en Eſpagne & en Italie, & principalement en Provence, où l'on fit encore plus qu'il n'avoit fait; car ſans ſe mettre en peine de les attirer à la foi par de ſaintes inſtructions & par de bons exemples, on les contraignoit de recevoir le S. Baptême malgré qu'ils en euſſent; ce qui cauſoit autant de profanations d'une choſe ſi ſainte, & de ſacrileges, qu'il y avoit de baptiſés parmi les Juifs. S. Grégoire, pour empêcher un ſi grand mal, en écrivit à Virgilius Archevêque d'Arles, & à Théodore Evêque de

(1) Mainbourg, Hiſtoire du Pontife de S. Grégoire, pag. 240.

Marseille, deux grands hommes de bien, leur ordonnant de faire ensorte qu'on ne contraignît pas les Juifs de se faire baptiser, de peur que les sacrés Fonds, où l'on renaît à une vie divine par le Baptême, ne leur soit occasion d'une seconde mort, plus funeste que la premiere par l'Apostasie. Il avoit écrit un peu auparavant la même chose à l'Evêque de Terracine.

Juge, cher Yn-Che-Chan, si des persécutions, faites au sujet de la Religion & dans le dessein d'amener des prosélites à la Croyance Romaine, doivent être bien injustes & bien violentes, lorsque les Pontifes Romains interposent leur autorité pour les faire cesser, eux qui ont établi des tribunaux pour verser le sang de tous ceux qui osent contredire leurs sentiments, & qui sont les maîtres, & les directeurs suprêmes de ces barbares Inquisiteurs, qui font gémir une partie de l'Europe sous leurs cruelles proscriptions. Mais sans m'arrêter à relever des crimes qui te sont assez connus, & dont tant d'Européens t'ont fait si souvent d'affreux récits, je reviens aux persécutions injustes dont les Juifs ont été si souvent accablés.

La plus extraordinaire & la plus terrible fut celle qu'ils essuyerent dans l'année 1426, selon le calcul des Chrétiens. Ils furent les victimes d'une Croisade qui se fit pour lors en Europe, & dont un phénomene assez singulier fut la cause. Il paroissoit dans l'air, même pendant que le soleil éclairoit, un feu fait en forme de foudre, & long de quinze à vingt pieds; ce feu couroit rapidement d'un horizon à l'autre. Le peuple, toujours épouvanté par les phénomenes dont il ignore la cause, prit celui-ci pour un présage de quelque grand malheur qui menaçoit tout le genre humain. Les Prêtres, toujours prêts à favoriser la superstition & à en profiter habilement disoient que ce phénomene n'étoit point un feu; mais un esprit céleste, un Ange qui présageoit des guerres universelles, parce qu'on ne rendoit point aux Ecclésiastiques les honneurs qui leur étoient dûs. Tandis que le peuple étoit effrayé par ses conducteurs spirituels, un Moine Espagnol appellé Pierre, sortit du fond de son Cloître, & troubla toute l'Europe par ses fanatiques prédications; il montroit un Papier, qu'il

aſſuroit être tombé du Ciel, dans lequel il étoit écrit qu'il falloit que les Chrétiens répandus dans toutes les parties du monde priſſent les armes, paſſaſſent dans la Judée, & enlevaſſent Jéruſalem aux Mahométans. Le prétendu ordre céleſte, que le fourbe montroit pour autoriſer ſa miſſion, fit non ſeulement impreſſion ſur le vulgaire; mais comme le fanatiſme eſt un mal qui ſe communique aiſément, les Princes, les Rois, les Seigneurs ſe croiſerent à l'envi les uns des autres, & réſolurent de faire le voyage de la Judée, ou d'envoyer des perſonnes à leur place. Les Evêques, les Prêtres & les Moines endoſſerent auſſi la cuiraſſe; & ſoit pour profiter des dépouilles des Mahométans qu'ils croyoient déja vaincus, ſoit par libertinage, ou pour s'affranchir des ſoins de leur profeſſion & de leur état, ils quitterent leurs Egliſes & leurs cloîtres, & s'enrollerent dans les milices deſtinées à la conquête de Jeruſalem. Les femmes prirent auſſi du goût pour la Croiſade; elles changerent d'habits, & ceignirent un large cimeterre. Quand cette Armée extraordinaire fut aſſemblée, elle réſolut que dans

tous les lieux où elle passeroit, elle feroit recevoir aux Juifs, de gré ou de force, la Religion Chrétienne, & qu'elle massacreroit sans miséricorde tous ceux qui refuseroient de se faire baptiser. Elle exécuta réellement cet horrible dessein, & ces prétendus soldats de la vérité, conduits en partie par leurs Pontifes & par leurs Prêtres, mettoient à mort inhumainement tous les Juifs qu'ils trouvoient; & peu contents de les tuer, ils leur faisoient souffrir les supplices les plus épouvantables. Enfin les cruautés que ces démons incarnés exerçoient, étoient si grandes qu'un Evêque qui en a parlé dans ces derniers siecles, n'a pu se résoudre de les dissimuler, & quoiqu'il fût assez enclin & sujet à mentir, la force de la vérité l'a emporté dans cette occasion sur la haine qu'il portoit aux Juifs, & à tous ceux qui n'étoient pas de sa Religion. Cela fut cause (1), *dit-il*, que plusieurs, *bien qu'outre leur gré*, de peur de perdre corps & biens, reçurent le Baptême, & plusieurs autres étoient

(1) Les jours Caniculaires de Simon Majole d'Ast, Evêque de Volture, traduits par Rosset, Tom. III. pag. 235.

mis à mort par les Chrétiens, qui puis après pilloient leurs biens. Les autres Juifs, entrés en désespoir se ruerent sur eux-mêmes, & s'entretuerent avec des couteaux. Les maris n'épargnoient pas leurs femmes & leurs enfants, & les femmes mettoient à mort leurs fils & leurs filles.

Peut-on rien ouir d'aussi affreux, cher Yn-Che-Chan ? Et de pareilles actions, non-seulement tolérées, mais même exécutées sous les yeux & par les ordres des Prêtres & des Pontifes, ne sont-elles pas capables de donner de l'horreur pour les Européens ? Je vais plus loin, cher Yn-Che-Chan, & je dis qu'il n'est aucun peuple barbare qui l'ait jamais autant été que les Européens, qui osent traiter de féroces plusieurs nations, qui, eu égard à la leur, ont des mœurs très-douces & très-charitables.

Peut-être, seras-tu curieux de savoir, cher Yn-Che-Chan, ce que devinrent ces infames soldats. Leur seul exploit fut celui du massacre des Juifs désarmés & hors d'état de se défendre ; dès qu'ils trouverent des ennemis en état de leur résister, ils furent vaincus & défaits. Ils

n'étoient bons que pour massacrer des misérables sans défense, & pour coucher avec les femmes qu'ils menoient avec eux, avec lesquelles ils commettoient les impudicités les plus grandes. Au reste, je ne prête rien à ces infames assassins, & je ne fais que répéter ce que le même Evêque que j'ai cité, dit expressément. Voici ses propres mots. « (1) Quant à ceux » qui avoient entrepris le voyage de Jerusalem, ils parvinrent jusqu'à Merseburg, ville de Hongrie, & là ils furent » défaits & mis en déroute; juste punition de Dieu, parce qu'ils marchoient hommes & femmes pêle-mêle, » commettant mille paillardises & abominables fornications entr'eux! »

Voilà d'excellents Missionnaires pour convertir les Juifs, & des Ministres bien dignes d'annoncer la volonté du Ciel! Ho! que si mes confreres les sectateurs des nouveaux Commentateurs étoient instruits des crimes qu'ont commis ceux qui se donnoient pour les défenseurs de la Divinité & pour ses zélés partisans; ils

(1) La même, pag. 237.

en tireroient de forts arguments pour soutenir leur opinion qui te paroît, cher Yn-Che-Chan, si extraordinaire! Mais sans renouveller ici une dispute que nous avons eue si souvent, & après laquelle nous avons resté toujours également dans nos sentiments, je me contenterai de remarquer en finissant ma Lettre, que les Mahométans & les Asiatiques ont bien été plus humains & plus charitables que les Chrétiens & les Européens; car, lorsqu'on chassoit les Juifs du Portugal; qu'on les faisoit périr par mille ruses criminelles; qu'on les forçoit à se tuer eux-mêmes, & à donner la mort à leurs femmes & à leurs enfants, Mahomet II. donnoit retraite à ceux qui se retiroient dans ses États. Ce prince, aussi grand guerrier qu'habile politique, disoit souvent, voyant le nombre prodigieux de Juifs bannis qui passoit dans ses États, que puisque les Princes Chrétiens étoient assez fous & assez persécuteurs pour tourmenter les gens qui ne pensoient pas comme eux, ils devoient du moins retenir les Juifs comme des ouvriers nécessaires & des esclaves, ne voulant pas les regarder comme libres. Ce

Prince paſſoit chez les Européens pour un tyran ; il étoit Mahométan, & protégeoit ſes ſujets Juifs ou Chrétiens également. Les Souverains Chrétiens perſécutoient les leurs, parce qu'ils n'étoient pas de leur religion, & paſſoient pour des Monarques juſtes & équitables. Que cela paroît ridicule aux yeux d'un Chinois !

Porte-toi bien. Je t'écrirai encore quelques Lettres au ſujet des Juifs.

De Dreſde, le....

LETTRE CXXI.

Tiao, à Yn-Che-Chan.

QUELQUES jours auparavant que j'arrivaſſe à Berlin, le Roi de Pruſſe, qui demeuroit ordinairement dans cette ville, étoit mort ; ſon fils venoit de lui ſuccéder à la Couronne. Ce Prince fait les délices de ſes ſujets & l'admiration de l'Europe. Il réunit en lui, cher Yn-Che-Chan, toutes les qualités qui peuvent illuſtrer un Souverain, & le rendre reſpectable à la poſtérité la plus reculée ; il eſt le pere de ſes peuples ; il les chérit

autant qu'un chef de famille aime ses enfants ; il entre avec soin & avec plaisir dans leurs besoins ; sa principale étude est de leur faire du bien. Il faut que ses Ministres & ses courtisans imitent son exemple, qu'ils s'efforcent de concourir avec lui à l'augmentation du bonheur public ; on ne peut lui plaire qu'autant qu'on a des vertus qui sont utiles & avantageuses à ses sujets. Il compte ses jours par ses bienfaits, & croit perdre les moments qu'il n'employe point au bonheur de son peuple. Il est généreux, bon, affable, humain, clément. Avec les vertus d'Auguste, il joint les bonnes qualités de César : il est valeureux, magnanime, & il saura se rendre aussi respectable à ses ennemis, qu'il est cher à ceux qui méritent son estime & son amitié. Il est savant, il aime les Sciences, il les protege, enfin, cher Yn-Che-Chan, l'Europe n'a point encore vu de Monarque plus digne de son estime. Toutes les Nations qu'elle contient se réunissent dans les louanges qu'elles lui donnent ; ces louanges, si justes & si équitables, éclatent de tous côtés, & ne forment qu'un cri d'admiration. Ho ! qu'un

peuple, gouverné par un pareil Souverain, eſt heureux ! Son bonheur eſt d'autant plus grand, qu'il eſt rare. Le Ciel, avare des Rois véritablement dignes de l'être, n'en accorde que rarement aux mortels : pour un Auguſte & un Henri IV. qu'il leur envoie, combien de Tibere, de Néron, de Caligula, de Philippe II. de Charles IX. ne leur donne-t-il pas ?

Il eſt ſurprenant qu'il y ait eu tant de mauvais Princes, puiſqu'ils ont eu ſi peu d'avantages à préférer le crime à la vertu. Qu'un particulier ſoit vicieux, qu'il s'écarte entiérement du chemin de l'honneur, je n'en ſuis point étonné ; quelquefois il met à profit la perte de ſa probité, & fait ſervir ſes défauts à l'avancement de ſa fortune. Il faut un cœur ferme & au-deſſus des foibleſſes humaines, pour réſiſter au deſir d'acquerir des richeſſes, ou des honneurs par des voies illégitimes ; mais qu'un Prince qui eſt grand, reſpectable, conſidéré, eſtimé à proportion qu'il eſt juſte, qui peut bien ſe faire craindre lorſqu'il eſt méchant, mais qui ne ſauroit eſpérer d'autre place dans la poſtérité, que celle qu'on a donnée aux tyrans, qui eſt dé-

testé dans le fond du cœur par ceux qui vivent dans son temps, qui est méprisé, accablé d'injures, blâmé hautement par ceux qui lui survivent, ou qui naissent après sa mort; qu'un Prince, dis-je, qui peut-être, étant vertueux, l'amour du genre humain, veuille en devenir la haine & la terreur, sans aucun autre fruit que celui d'être craint, cela me paroît toujours plus extraordinaire.

Je suis fermement persuadé, cher Yn-Che-Chan, que tous les Princes qui ont eu de l'esprit & du bon sens, ont été vertueux, & que ceux qui par leur conduite ont tyrannisé leurs peuples, étoient ou des imbécilles, ou des insensés, ou des génies grossiers & épais. Examine mon opinion, consulte l'Histoire & tu verras que je ne dis rien qui n'y soit parfaitement d'accord. Hé! quel est l'homme, qui, pouvant être adoré des autres, préfere d'en être abhorré, s'il n'est ou fou, ou stupide? Il n'est point de gloire plus brillante, point de satisfaction plus pure, que celle d'être utile aux mortels; c'est imiter les Dieux. Il n'est point d'état plus honteux que celui de persécuteur du genre

humain ; c'eſt celui de l'infernale intelligence, à laquelle les Européens ont donné le nom de diable. Que doit-on penſer du génie d'un Prince, qui, pouvant être conſidéré comme un Dieu, veut être regardé comme un démon ? Il eſt donc sûr, cher Yn-Che-Chan, que c'eſt au peu de jugement qu'ont eu tant de Princes, qu'il faut attribuer les actions tyranniques qu'ils ont commiſes. N'en doutons pas un inſtant : s'il plaiſoit au Ciel d'accorder toujours aux hommes des Souverains, auſſi ſpirituels que celui qui regne aujourd'hui en Pruſſe, ils ſeroient toujours gouvernés par des Monarques, dignes de leurs plus tendres vœux. Il eſt impoſſible qu'un Prince qui a véritablement du génie, puiſſe préférer à la plus pure gloire un fantôme de grandeur, entouré de la crainte, des remords & des ſoucis les plus cuiſants.

La bonté du cœur des Souverains étant une ſuite de leur raiſon, de la juſteſſe de leur eſprit, & de l'étendue de leurs connoiſſances, les Européens devroient prendre plus de ſoin qu'ils ne prennent ordinairement de l'éducation de leurs Princes ; ils la négligent infiniment. Non con-

tents de leur donner peu d'inclination pour les Sciences qui sont si nécessaires pour former le génie, ils leur inspirent de la vanité, de l'amour-propre, du mépris pour les autres hommes; défauts, que le trône ne communique que trop, contre lesquels on ne sauroit apporter trop de précaution, lorsqu'on est chargé de la conduite d'un jeune Prince. Il y auroit beaucoup de Souverains dignes de l'être, s'il se trouvoit beaucoup de gens capables de les élever & de les former dès leur tendre enfance; mais lorsqu'un jeune Prince a reçu des impressions dangereuses, il est presque impossible que dans la suite du temps, elles puissent s'effacer, parce que la vérité ne peut paroître auprès des Rois avec l'éclat dont elle luit aux yeux d'un simple particulier. Quel est l'homme qui ose reprocher à son Prince certains défauts, avec cette hardiesse qui peut elle seule guérir des mauvaises habitudes contractées dans l'enfance? Il faut une force de génie étonnante pour vaincre des inclinations qui ont déja jetté de profondes racines, sur-tout lorsque ces inclinations, quelque criminelles qu'elles soient, sont applau-

dies par une troupe de lâches & serviles flatteurs, dont toutes les Cours sont abondamment pourvues. Il est bien rare de voir un Prince s'élever au-dessus de ses foiblesses, se corriger lui-même, & par le seul secours de sa raison réparer le manque d'éducation qu'il a reçue; cependant cela n'est point impossible. Louis XIV. élevé dans l'ignorance & dans l'oisiveté, fut le protecteur des Sciences & des Arts, & ne dut qu'à lui-même la gloire qu'il acquit; mais quelque force de génie qu'ait eue ce grand Roi, il n'a jamais pu s'affranchir entiérement de bien des défauts qu'il n'eût point eus, s'il eût reçû une autre éducation.

Les amis & les confidents que les Princes choisissent, décident encore beaucoup de leurs actions; le tempérament le plus doux, & le caractere le plus vertueux peuvent être altérés & gâtés par la fréquentation de certains libertins, ou par la confiance que l'on a à des Ministres cruels. Les mignons perdirent Henri III. Louis XIII. se prêta à toutes les cruautés du Cardinal de Richelieu; il approuva également les bonnes & les mauvaises

actions de ce Ministre. Les Personnes vertueuses peuvent au contraire changer les humeurs les plus cruelles, ou du moins les empêcher de paroître. Tandis que Néron eut pour conseil & pour amis Burrhus & Séneque, il fut vertueux, ou du moins on le prit pour tel ; dès qu'il se fut livré à Narcisse, son caractere parut bientôt à découvert. Combien de Princes auroient emporté sans tache, la gloire qu'ils avoient acquise, dans le tombeau, si le choix d'un mauvais Ministre, ou d'un confident peu digne de l'être, n'avoit terni l'éclat de leurs plus belles actions ! Cependant quelque essentiel que soit le choix des amis pour un Souverain, il fait ordinairement ce choix dans l'âge le plus tendre ; il ne connoit point alors le caractere de ceux à qui il donne son cœur : & lorsqu'il est en état de le connoître, ils le lui cachent avec tant de soin, qu'il est impossible qu'il puisse le découvrir.

Les confidents ont plus fait de mal que les plus mauvais princes. Tibere fut vertueux, eu égard à Sejan. Ceux qui conduisoient la Medicis & ses enfants, Charles IX & Henri III, étoient les prin-

cipaux auteurs de tous les crimes qui s'exécuterent sous le regne malheureux de ces Princes. La France auroit aujourd'hui un million de plus d'habitants, sans le Jésuite la Chaise. Qui voudroit faire mention de tous les malheurs que les favoris ont causés depuis deux cents ans à l'Europe, trouveroit une ample matiere qui lui fourniroit plusieurs volumes. Les heureux Prussiens, chez Yn-Che-Chan, n'ont rien à craindre aujourd'hui des amis de leur Souverain : ce Prince sage & vertueux en a choisi qui sont véritablement dignes de lui, & qui favoriseront ses utiles desseins & ses glorieuses entreprises ; ils concourront avec leur Prince à faire le bonheur des hommes.

Porte-toi bien, & donne-moi de tes nouvelles.

De Berlin, le....





LETTRE CXXII.

Tiao, *à* Yn-Che-Chan.

COPENHAGUE, cher Yn-Che-Chan, où je suis arrivé depuis peu de jours, est une ville assez jolie; elle n'est cependant ni ancienne, ni fort grande; les Rois de Dannemarck y font leur résidence ordinaire. Cette ville est bien fortifiée, elle a un port qu'on peut regarder sans contredit comme le meilleur & le plus assuré de la mer baltique, je n'excepte pas même celui de Stockholm. Ce port est défendu d'un côté par une bonne citadelle, & de l'autre par un fort bien muni de canon.

Les maisons de Copenhague sont en général très-médiocres & bâties avec peu de goût; l'architecture n'est ni belle ni réguliere. On prendroit la plupart de ces maisons pour des volieres : elles sont bâties de charpente, dont on remplit les espaces de briques; il y a cependant quelques édifices publics qui méritent l'attention des voyageurs, au nombre desquels

ſont la bourſe, lieu où s'aſſemblent les Marchands, & l'Arſenal. Quant au Palais du Roi, il n'a rien moins que l'air de la demeure d'un grand Prince ; il reſſemble plutôt à la maiſon de quelque bon Négociant ; & un de nos Mandarins Chinois ſe trouveroit mal logé, s'il ne l'étoit que comme le Roi de Dannemarck. Tu n'auras pas de peine à croire ce que je dis, lorſque je t'aurai appris que, quoique les hôtels des grands Seigneurs ne ſoient guere ſuperbes à Copenhague, il y en a cependant pluſieurs que j'aimerois infiniment mieux que le Palais Royal.

Les Rois de Dannemarck ont pluſieurs maiſons hors de Copenhague qui ſont fort au deſſus de celles qu'ils ont dans cette capitale. Les Danois vantent extrêmement le château de Frederikſbourg. Il eſt vrai que ce Palais doit avoir coûté beaucoup à bâtir ; mais il n'en eſt pas moins rempli de défauts contre les regles de la bonne architecture. Il a été ſans doute bâti ſur le plan d'un Architecte, ignorant autant qu'on le peut être dans ſon métier, les chambres ſont exceſſivement baſſes, les appartements mal diſpoſés, & ne répon-

dant point les uns aux autres. La Chapelle qui a quelque beauté, est trop longue pour sa largeur, & ressemble plutôt à une galerie qu'à une Eglise, dont les proportions sont justes. Il y a dans cette chapelle une galerie qui regne tout autour : l'entrée en est si mauvaise qu'on n'auroit pu la faire pire, si l'on eût voulu la rendre ridicule. Cette maison est située au milieu d'un lac, les fondements en sont dans l'eau, & c'est ce qui a coûté des sommes considérables ; mais il eût mieux valu les épargner & choisir un terrein plus propre, sur-tout plus sain, ce pays n'étant déja que trop froid & trop humide, & une habitation au milieu d'un lac ne convenant point du tout.

Les Danois, qui regardent comme un chef-d'œuvre de l'art le palais de Frederiksbourg, n'y trouvent point ces défauts choquants qui frappent d'abord les étrangers, ils en parlent au contraire comme d'une merveille : mais ce n'est pas dans ce seul point qu'ils sont les dupes de leurs préjugés, & de la prévention qu'ils ont en faveur de leur patrie.

Le Danemarck me paroît un pays bien

bien inférieur à la Suede, ſoit pour la fertilité, ſoit pour les commodités de la vie; il devient même plus mauvais, au lieu de s'améliorer. Un Anglois qui a reſté pendant long-temps à Copenhague, prétend que l'on doit attribuer aux Impôts conſidérables dont les Danois ſont chargés, la cauſe de la ſtérilité des terres. Lorſque l'année, dit-il (1), eſt bonne, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle eſt pluvieuſe, (car comme le terroir eſt ſabloneux, il a beſoin de fréquentes pluies, auſſi bien que tous les autres pays ſeptentrionaux) il s'y recueille plus de ſeigle qu'il ne faut pour la nourriture des habitants. Et j'ai oui dire qu'il y a environ quarante ans que dix ou douze vaiſſeaux Hollandois s'en chargeoient annuellement à Kiog qui eſt une jolie ville, alors floriſſante & ſituée à environ vingt mille d'Angleterre, de Copenhague; mais dans ces derniers temps les habitants paroiſſent bien contents, lorſqu'ils peuvent recueillir autant de bled qu'il leur en faut pour leur ſubſiſtance. Ce n'eſt pas que le nombre en ait augmenté, mais c'eſt qu'ils n'ont

(1) Mémoire de M. de Moleſvvort, &c. p. 19.

plus la même économie, & qu'ils ne travaillent plus avec le même courage qu'ils travailloient autrefois, que les taxes de ces pauvres peuples étoient moins fréquentes & plus supportables.

Le même Anglois qui s'étonne avec raison des grands impôts que payent les Danois, fait mention d'un qui paroissoit incroyable à tous les étrangers. La fortification Schart, dit-il (1), est une taxe dont on se souviendra long-temps. Lorsqu'on la leva en 1691, on se servit de ces regles pour la faire payer. Tous les domestiques du Roi payoient 20 par cent des gages qu'ils recevoient annuellement. Tous les Officiers de l'armée, à commencer par les Capitaines, & ainsi au-dessus, payoient 30 par cent de leur paye, quoiqu'on eût accoutumé de les exempter de pareilles taxes. La Noblesse & les Gentilshommes payoient à proportion de leurs rangs & de leurs biens. Les plus hauts, comme le Comte de Guldenleeu, &c. payoient depuis sept cents, jusqu'à mille rixdales chacun; les bourgeois étoient taxés selon leurs moyens différents. Les plus riches

(1) Mémoire de M. de Molesvvort, &c. p. 190.

payoient depuis cent jusqu'à quatre cents rixdales chacun ; les médiocres Marchands, ayant vaillant six ou huit mille rixdales, en payoient 40. Un Apothicaire 66, un Marchand de vin 55, les communs Bourgeois huit ou dix chacun ; les plus pauvres un ou deux, & ainsi des autres. Cette taxe-là rapporta autant qu'une autre, appellée *Kriegs-Sture* . que l'on imposa au commencement de la guerre, & elle monta à environ sept cents mille Rixdales en tout, mais il est très-certain que le peuple ne peut pas la payer à présent, & par conséquent elle sera de beaucoup plus basse.

Il seroit étonnant, cher Yn-Che-Chan, qu'un peuple aussi chargé d-impôts que l'est celui de Danemarck, pût être riches aussi est-il le plus pauvre du Nord. Les terres que possedent la plupart des particuliers, leur sont à charge ; ils en payent plus de taxe, qu'ils n'en retirent de revenu. J'ai été étonné de voir la misere, non-seulement des paysans & des laboureurs, mais des Gentilshommes : elle est si grande, qu'à peine peut-elle être exprimée. Si je n'avois pour garant de ce que je te dis, un homme qui connoît à fond le Dane-

marck, tu pourrois peut-être croire que la bonne opinion que je t'ai montrée avoir des Suédois, m'a prévenu contre les Danois, & que mes discours ne sont point d'un voyageur sincere. Ecoute donc l'Anglois que j'ai déja cité deux fois. Les Nobles, *dit-il* (1), sont plongés à présent dans une condition très-basse, & tous les jours ils diminuent tant en pouvoir qu'en nombre. Leurs biens payent à peine les taxes qu'on y a mises; ce qui fait qu'ils oppriment leurs pauvres fermiers, afin qu'ils gagnent quelque chose de plus pour leur propre subsistance. Même quelques Gentilshommes d'honneur qui avoient autrefois de grands biens, m'ont assuré qu'ils ont offert de livrer au Roi des grands domaines qu'ils avoient dans l'Isle de Zéeland, plutôt que d'en payer les taxes; ce qu'on ne voulut pas accepter, quoiqu'ils l'en pressassent extrêmement. Et sur la raison que j'en demandai, on me dit que les biens de ces Gentilshommes qui avoient fait cette offre, étant dans d'autres endroits où les reve-

(1) La même, pag. 209.

aus montoient à plus que la taxe, devoient payer la taxe pour quelqu'autre bien appartenant aux mêmes personnes, en cas que celui-ci ne le pût; si bien que l'on a vu quelques gens dire avec une grande joie que le Roi avoit été si généreux & si bon que de leur ôter leur bien.

Par ce moyen & par plusieurs autres, beaucoup d'anciennes familles sont tombées en décadence; leurs maisons de campagne qui étoient comme des palais étant ruinées, ils sont forcés de vivre chétivement & obscurément dans quelque coin, à moins que leur bonne fortune ne leur procure à la Cour quelque emploi, ou civil, ou militaire, qui est la seule chose qu'ils ambitionnent le plus, cela étant à la vérité très-nécessaire pour assurer à leur famille quelque entretien passable, & pour les mettre à l'abri des vexations & des injustices des Collecteurs. Les emplois civils sont en petit nombre & de peu de revenu, comme il arrive dans un pauvre pays gouverné par une armée; tellement, qu'il y en a peu qui ayent de quoi vivre par ce moyen, & que le plus grand

nombre souffre patiemment chez soi la pauvreté, où en peu de temps leur esprit & leur bien viennent si petits, qu'à peine à leur discours ou à leur air, pourroit-on dire qu'ils soient Gentilshommes.

Juges de l'Etat des paysans Danois par celui des Nobles; tu n'auras pas de peine, cher Yn-Che-Chan, à te figurer que leur misére doit être extrême, sur-tout si tu considères qu'ils sont ordinairement en proie à l'avidité & à l'insolence des soldats qu'ils sont obligés de loger chez eux pendant tout le cours de l'année. Outre cela, ils doivent fournir à leurs frais & dépens des chariots & des chevaux, lorsque la Cour fait des voyages dans le Jutland, dans le Holstein, ou dans l'Isle de Zéeland. Ces voyages sont très-fréquents; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'on les fait ordinairement dans la saison de la moisson; temps précieux aux paysans, & dont souvent il ne leur est pas permis de profiter. Ces misérables ne sont récompensés de leurs peines que par quelques coups de bâton qu'ils reçoivent des laquais & des domestiques des Seigneurs; monnoie bien étrange pour payer des paysans qu'on

arrache de leurs champs, & qu'on prive en partie du fruit & de la récompense des peines qu'ils ont prises pendant toute l'année.

L'état misérable du peuple en Danemarck a rendu ce même peuple beaucoup moins nombreux qu'il ne l'étoit autrefois. Tu sais, cher Yn-Che-Chan, que ce fut de la Suede & du Danemarck que sortit cet essain de guerriers qui se répandirent dans les Provinces de l'Empire Romain, & qui s'en rendirent les maîtres. Aujourd'hui après l'Espagne, je ne crois pas qu'il y ait en Europe un pays moins peuplé que le Danemarck. L'on ne doit pas s'étonner de ce changement; ce n'est pas que les femmes soient ici moins fécondes qu'elles l'étoient anciennement; mais les chagrins de l'esprit, la mauvaise nourriture & la pauvreté sont de grands obstacles à la génération. J'attribuerois aussi assez volontiers à ces trois différentes infortunes auxquelles sont sujets en général tous les Danois, les maladies épidémiques qui regnent chez eux; l'apoplexie & le mal caduc y font de terribles ravages. Il est fort ordinaire de voir des Nobles,

des Bourgeois & des Payſans mourir d'un mal que les Danois appellent *Ilacht*, qui eſt une apoplexie, cauſée par les chagrins & les troubles d'eſprit. Quand au mal caduc, il eſt ſurprenant qu'il ſoit auſſi commun qu'il l'eſt. On croiroit, lorſqu'on marche dans les rues de Copenhague, qu'on eſt dans une cité habitée par des trembleurs & des enthouſiaſtes. Il eſt rare de ſortir de chez ſoi, ſans trouver quelqu'un couché ſur le ventre, écumant comme la Sybille *de Cumes*. Le peuple s'aſſemble autour de ces malades infortunés, & conſidere avec beaucoup de ſang froid les effets & les ſymptômes d'un mal ſi terrible; mais auquel la coutume l'a familiariſé.

J'attribuerois aſſez volontiers la cauſe de cette affreuſe maladie à la mauvaiſe nourriture des Danois : car les Nobles qui prennent de meilleurs aliments y ſont peu ſujets. Cependant en général on fait fort mauvaiſe chere en Danemarck, chez les gens même où regne une certaine profuſion; elle eſt mal entendue & ſouvent dégoûtante. La viande eſt ici ordinairement maigre & de mauvais

goût. Le poiſſon de mer eſt rare & mauvais : il eſt vrai que celui de riviere eſt aſſez bon ; il faudroit ſeulement des gens qui ſuſſent bien l'apprêter ; mais les cuiſiniers Danois me paroiſſent de vrais empoiſonneurs. Depuis que je ſuis à Copenhague je regrette la maniere dont je vivois à Stockholm. Les auberges en Danemarck ſont preſque auſſi mauvaiſes & auſſi dégoûtantes qu'en Moſcovie ; auſſi ne ferai-je pas long ſéjour dans ce pays, où tout inſpire la triſteſſe. Il n'y a aucun ſpectacle, les ſeuls plaiſirs qu'on prenne à Copenhague, conſiſtent dans des promenades en traîneaux pendant l'hyver. Le Ciel me préſerve d'aſſiſter à une pareille fête, & de n'avoir d'autre amuſement que celui de me faire traîner ſur des champs des glace, couvert de peaux & de fourrures, comme un Lapon qui ſort de ſa chaumiere pour aller viſiter quelqu'un de ſes compatriotes, Un Chinois né ſous un ciel heureux, accoutumé à jouir des douceurs de la Nature, ne s'accommode guere d'une fête dont la ſeule idée le géle de froid. Au reſte, les Danois n'ont point toujours été dans la ſituation

où ils sont aujourd'hui; je te dirai dans ma premiere Lettre les raisons qui les ont fait décheoir de leur ancien état.

Porte-toi bien.

De Copenhague, le...

LETTRE CXXIII.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LEs persécutions que les Européens, cher Yn-Che-Chan, ont fait essuyer tant de fois aux Juifs infortunés qui vivent parmi eux, sont si cruelles, qu'il est naturel que pour les justifier, on ait inventé quelques prétext s: mais ces prétextes, cher Yn-Che-Chan, sont si pitoyables, & portent avec eux des marques si évidentes du mensonge, qu'il est honteux qu'on ait osé s'en servir. Ceux qui les ont employés, ont dû prendre tous les hommes pour des animaux privés entiérement de la raison, & les historiens qui les ont rapportés comme des faits réels devoient, ou n'avoir aucune probité, ou être entiérement dénués du sens commun,

Si l'on en doit croire un Pontife Italien, les Juifs ont été bannis de la France sous Philippe le Bel pour de grands crimes. Examinons cette accusation, & nous la trouverons fausse, & inventée pour couvrir l'avarice & l'avidité de Philippe le Bel. *Voyons d'abord ce que dit ce Pontife* (1). L'an mil trois cent six, les Juifs furent bannis de la France, & tous leurs biens confisqués, si bien qu'on ne leur laissa qu'une méchante robe, & à l'heure il mourut au double plus de Juifs, qu'il n'en sortit autrefois d'Egypte. Philippe le Bel procéda contre eux de la sorte, parce qu'il fut averti que toutes les années, & le jour de la passion de Notre-Seigneur, ils déroboient un enfant des Chrétiens, & après le faisoient cruellement mourir en une caverne souterreine. Qui ne voit d'abord que le desir de dépouiller les Juifs, & de les réduire tous à sortir du Royaume avec une seule robe, a été plus que suffisant pour leur faire attribuer un crime auquel ils n'avoient jamais

(1) Les jours Caniculaires, de Simon Majole, Evêque de Volture, traduits par Rosset, Tom. III. pag. 39. Edit in-4°.

pensé. Car à quoi sert-il aux Juifs de sacrifier un enfant le jour de la mort du Législateur des Chrétiens ? Dans quel de leurs livres trouve-t-on la moindre trace d'une pareille coutume ? D'où vient que dans les pays où ils jouissent d'une grande liberté, comme en Hollande, en Angleterre, & dans tous les Etats du Grand-Seigneur, on ne leur a jamais attribué rien de pareil ? D'ailleurs, quel est le but de ce sacrifice ridicule, défendu expressément par les principes fondamentaux de la Loi de Moyse ? A-t-on jamais vu que lorsqu'il étoit libre aux Juifs de sacrifier dans le temple de Jérusalem, ils ayent immolé quelque Payen ? Hé quoi ! aujourd'hui qu'il leur est même défendu de sacrifier des animaux par leur Religion, qui leur ordonne de ne point faire couler hors de Jérusalem le sang des victimes, ils verseront du sang humain. Il faut être bien imbécile, ou bien prévenu, pour se figurer que de pareils contes ayent quelque réalité.

Mais sans aller chercher chez les Juifs leur justification, on la découvre aisément par la contrariété des historiens,

Européens. Le Pontife que je viens de citer, avance comme une chose certaine, que les Juifs déroboient toutes les années un enfant, qu'ils faisoient mourir, dans une caverne souterreine le jour de la mort du Législateur des Chrétiens. Rigord, Historiographe de Philippe Auguste, & qui vivoit dans le même temps que ce Prince, dont il étoit Médecin, dément tous ces faits. Selon lui : la cause de l'exil des Juifs & de la confiscation de leurs biens vient de ce que *dans les fêtes de Pâques ils enleverent un jeune garçon âgé de douze ans, nommé* Richard, *fils d'un riche bourgeois ; & après l'avoir déchiré à coups de fouet, ils le crucifierent.* Voilà déjà le crime des Juifs infiniment diminué : au lieu de dérober un enfant toutes les années, ils n'en prennent qu'un seul ; ils le fouettent & le crucifient ensuite. Comment cela s'accorde-t-il avec cette caverne souterreine, où tous les ans on immoloit un enfant ? Qui ne voit clairement dans l'opposition de ces accusations qu'elles sont également fausses. Les Juifs nierent toujours, lorsqu'on les condamna, qu'ils eussent rien commis de pareil ; on ne

trouva aucun reste du corps de ce prétendu enfant crucifié. On jugea toute la Nation Juive sur la simple accusation de deux ou trois témoins, & bien loin qu'il en coûtât la vie à ce grand nombre de Juifs dont parle le Pontife Italien, il n'y eut qu'une vingtaine de Juifs condamnés à la mort : preuve bien évidente que les Juifs n'avoient point coutume de faire de pareils sacrifices; car si cela eût été, on ne se fût pas contenté sans doute d'en punir un aussi petit nombre, & l'on en eût fait périr autant que le prétend ce Pontife.

Je remarquerai ici quelque chose de plus opposé entre les deux Auteurs que j'ai déja cités, que toutes les contrariétés que je viens de relever; c'est qu'ils different de plus de cent ans sur le temps de l'exil & du prétendu crime des Juifs. Rigord dit qu'ils furent bannis l'an onze cent quatre-vingt, & le Pontife dit que ce fut l'an mille trois cent six. Qu'on juge, cher Yn-Che-Chan, de la croyance qu'on peut donner à des Auteurs qui accusent toute une nation des crimes les plus énormes, & qui ne sont d'accord

ni du gènre de ces crimes, ni du temps auquel ils ont été commis.

On demandera peut-être : mais si les Juifs étoient innocents, quelles furent donç les raisons qui les firent bannir & condamner à la perte de leurs biens ? Ce furent les mêmes qui causerent la perte des Templiers, l'envie que Philippe avoit de se saisir de leurs biens, & le desir d'augmenter ses richesses par leurs dépouilles. Tous les Auteurs modernes conviennent aujourd'hui que les crimes qu'on imputa à ces infortunés Chevaliers, étoient aussi ridicules qu'abominables. Un Historien qu'on prétend avoir été Jésuite, s'explique ainsi à ce sujet. (1). *Les crimes des Templiers peuvent être absolument des faits réels ; mais ce qu'on appelle certitude & évidence morale, oblige d'en douter.* N'est-ce pas là, cher Yn-Che-Chan, s'expliquer assez clairement ? Je pourrois, si je voulois, citer encore ici trente Ecrivains (2),

(1) Histoire des révolutions de France, par M. de la Hode, Tom. III. pag. 132.

(2) Quidam existimant, propter divitias quibus nonnulli Magnates inhiabant, templarios horrendis sceleribus fuisse falsò accusatos, & tandem oppressos. *Carol. Stephan.* Art. Templar.

qui témoignent que les Templiers furent la victime de l'avarice de Philippe le Bel. Pourquoi donc les Juifs n'auront-ils pas eu le même sort, sur-tout s'il est vrai qu'ils ayent été bannis sous ce Prince? Croira-t-on qu'un homme qui immoloit tant de Nobles & de Seigneurs pour s'emparer de leurs trésors, se fit un grand scrupule de faire mourir quinze à vingt Juifs, & de bannir tous les autres de son Royaume sous le prétexte d'un crime imaginaire?

Je viens à une autre accusation, encore plus ridicule que celle de l'enfant crucifié. Un certain Thomas, Patriarche de Barbarie, écrit avec beaucoup de confiance, & comme vivement pénétré de ce qu'il avance, qu'une pauvre femme ayant donné une robe en gage à un Juif, & n'ayant pas de quoi la retirer, celui ci lui proposa de la lui rendre moyennant qu'elle lui remît un hostie consacrée. La pauvre femme, pressée par la misere, & par le desir de ravoir sa robe, exécuta ce qu'on lui avoit demandé & donna l'hostie. Dès que le Juif en fut possesseur, il la jetta en blasphémant dans un chaudron d'huile bouillante, aussi-tôt il sortit du

fond de ce chaudron un jeune enfant d'une beauté merveilleuse, qui évitoit avec beaucoup d'adresse & de légéreté les coups d'un bâton armé d'un croc, avec lequel le Juif vouloit le plonger dans la chaudiere. Pendant que le Juif étoit occupé à tâcher d'accomplir son barbare & criminel dessein, ses enfants, qui étoient auprès de lui, étonnés de voir leur pere maltraiter un jeune garçon qui leur paroissoit si aimable, allerent en avertir leur mere. Bientôt le bruit de ce miracle se répandit, l'Evêque de Paris accourut chez le Juif, prit l'hostie qu'il plaça dans le Temple de S. Jean. La femme & les enfants du Juif se convertirent; mais lui resta toujours ferme dans sa Religion. Lorsqu'on le traînoit au supplice, il ne cessoit de glorifier la vertu du Talmud. Pour lui faire comprendre quelle étoit sa superstition, on lui fit apporter le Talmud, lorsqu'il étoit lié sur le bucher. Il croyoit que muni de son livre, il n'avoit rien à redouter des flammes; mais dès qu'on eut allumé le bucher, il fut bientôt consumé avec son Talmuld.

Il faut être, je ne dis pas imbécille,

mais tout-à-fait insensé, pour croire une pareille fable. Est-il possible qu'un homme, qui verroit sortir du fond d'un chaudron plein d'huile bouillante, un jeune enfant formé d'une Hostie; est-il possible, dis-je, que cet homme ne fût pas saisi de la plus mortelle frayeur, & qu'il s'opiniâtrât à vouloir replonger cet enfant dans la chaudiere? D'ailleurs les Juifs sont fermement persuadés que dans les Hosties consacrées par les Chrétiens, il n'y a que de l'eau & de la farine: & quel seroit leur but de plonger ce morceau de pain dans l'huile bouillante? Croiroient-ils faire un grand mal à ceux qui l'ont consacrée? Non sans doute. Seroit-ce un affront & une insulte? Mais ils le font en secret, & ceux qu'ils veulent offenser ne savent jamais leur dessein. Il y a dans toute cette histoire un ridicule inexprimable. Est-il naturel que le Juif ait fait une pareille action devant ses enfants? Est-il encore naturel qu'ils ayent publié cette merveille, au secret de laquelle sa vie étoit attachée? Je le répete, il faut être insensé pour ajoûter foi à de semblables fables.

Ce n'eſt pas la ſeule fois qu'on a accuſé les Juifs d'avoir profané des Hoſties, parce qu'on a cru les rendre plus odieux au peuple. Simon Majole, Evêque de Volture, raconte un nombre prodigieux de pareils contes. Un Juif, nommé Salomon, *dit-il* (1), prit le vénérable Sacrement, le poſa ſur une table, & de la haine mortelle qu'il lui portoit, s'efforça à coups de poinçon de le briſer & de le rompre; ce que n'ayant pu faire, il ſe mit à proférer ces paroles: *Si tu es le Dieu des Chrétiens, donne-m'en témoignage au nom de mille démons.* Et ſur cela il bailla un grand coup à l'Hoſtie conſacrée, qui ſe diviſa miraculeuſement en trois parties, de même que les Prêtres la diviſent à la Meſſe; de maniere même que les bouts de ces parties étoient ſanglantes. Voici une autre hiſtoire. (2) Jacob, Juif, poſa une Hoſtie ſur la table, & là il la perça de maniere que du ſang en ſortit, ainſi que les gouttes apparoiſſent encore ſur la table, qu'il ne put jamais laver ni ôter, ayant

(1) Les Jours Caniculaires de Simon Majole d'Aſt, Evêque de Volture, Tom. III. pag. 40.
(2) Le même, pag. 41.

été contraint de couper une piece de la table. Je joindrai encore ici une troisieme accusation du même Auteur contre les Juifs. (1) Majer ayant eu une portion d'une Hostie consacrée pendant le mariage de son fils, prit ce précieux Corps, & s'approchant du lit de l'épousée, » Réjouissez-» vous, *lui dit-il*, ma belle-fille, de l'hon-» neur que vous recevez aujourd'hui ; car „ voici le Dieu des Chrétiens que je vous „ apporte. „ Après, ces ennemis de Notre Seigneur prirent encore cette part d'Hostie, & avec des poinçons exercerent leur rage sur elle, & le premier qui commença la méchanceté, fut Isaac.

Tous ces crimes, cher Yn-Che-Chan, furent imputés aux Juifs. Dans le même temps on vouloit se saisir des biens des plus riches dans le Brandebourg, & on ne trouva pas de meilleur moyen que de les condamner à la mort. Trente - huit Juifs furent grillés tout vifs, & les autres bannis, après qu'on les eut dépouillés ; car c'étoit à quoi l'on visoit. Ceux qui périrent sur les grils, & qui furent brûlés à petit feu, donnerent des mar-

(1) Pag. 42.

ques de la plus rare constance ; ils protesterent toujours qu'ils étoient innocents de ce qu'on leur imputoit. Voici ce que dit de leur fermeté le même Evêque que je viens de citer. Il ne sera pas suspect sur l'aveu qu'il est forcé de faire de la fermeté de ces victimes de l'avarice. Quant aux Juifs, ainsi condamnés, *dit-il*, ils se prirent à rire lorsqu'on leur prononça leur sentence, & moi, je ne le croirois pas, si je ne l'avois pas vu de mes propres yeux. Enfin, ils firent paroître un si grand signe de joie, élevant leurs mains qui n'étoient pas encore liées ; & après, souffrant en patience le supplice, jusqu'à tant qu'ayant été consumés par le feu, ils rendirent l'ame au diable.

Les Brandebourgeois qui condamnerent ces malheureux au supplice, passent dans l'esprit des Brandebourgeois qui vivent actuellement, pour des fanatiques, des furieux & des insensés ; car aujourd'hui tous les Chrétiens Réformés soutiennent aussi fermement que les Juifs, que les Hosties ne sont que du simple pain. La moitié des Chrétiens Européens dément donc l'autre dans les crimes imaginaires qu'ils im-

putent aux Juifs ; & au milieu même de leurs plus cruels adverſaires, les infortunés Juifs trouvent des défenſeurs qui nient non-ſeulement que les Juifs ayent jamais été coupables de ce qu'on leur impute ; mais même qu'ils l'ayent pu être.

Il faut finir ma Lettre par le récit d'une hiſtoire avérée, & reconnue véritable par les Auteurs les plus célebres ; hiſtoire qui fait dreſſer les cheveux d'horreur, & qui développe parfaitement la cauſe de tant de crimes attribués fauſſement aux Juifs au ſujet de la profanation des hoſties. Je ne fais que traduire les paroles d'un Hiſtorien célebre ; ainſi, quelque odieuſe que te paroiſſe cette hiſtoire, ne crois pas que j'y ajoute rien. Lipoman (1), Nonce du

(1) Videns enim (Lipomanus) dogma eorum de Sanctiſſimo, ut vocant Sacramento, in magno verſari diſcrimine, coacto Loviciam Pontificum omnis generis conventu, è re ſua judicarunt exemplum ſeveritatis, vel potius feritatis, ad incutiendum populo ſibi parenti metum, & diſſentientibus horrorem in aliquo ex infirma vulgi fece ideoque impunius ſtatui ... Hinc impetu in Judæos quam odio publico laborantes, tam innocentiæ præſidiis defectos, facto, tres è grege eorum & fœminam quamdam *Dorotheam Laziciam* in vincula conjecerunt. Capita accuſationis hæc fuerunt :

Pape en Pologne; voyant que les Proteſtants faiſoient de grands progrès, & que le dogme de la Tranſubſtantiation étoit vivement attaqué, réſolut de faire quelque

Laziciam, cum de more ſolemni ante Paſchatos feſtum ad Sacram Communionem accederet, occultatam in ore Hoſtiam Judæis vendidiſſe, hos acubus eam confixiſſe : inde ampullam ſanguinis, quo ad ſanandum infantium circumciſorum vulnus opus habeant, collegiſſe . . . Mandata nomine Regio ad Borcum per diſpoſitos equites miſere, ut Judæos ex mente Legati Apoſtolici & Spiritus [ſcilicet] Concilium Lovicenſe regentis ad rogum damnaret. Lata in Judæos ſententia. Hi ad rogum ſeducti palam libere dicere : Nunquam nos Hoſtiam emimus, vel acubus confiximus. Nos enim nequaquam credimus Hoſtiæ ineſſe Dei Corpus : imò ſcimus Deo nullum corpus, ſanguinemve eſſe : & more Majorum, credimus Meſſiam non futurum fuiſſe ipſum Deum, ſed ejus Unctum & Legatum. Compertum quoque habemus farinæ nihil ineſſe ſanguinis. Teſtamur ad ultimum nos nullo ſanguine opus habere. His auditis crudelitatis Lippomanianæ & Pontificiæ adminiſtri picem ardentem ori miſerorum infuderunt. Tam horrendum omni ex parte facinus monumentis Romanis inſertum & pro miraculo vulgatum, Regis nomine, ad conciliandam rei fictæ fidem, adpoſito. Id ſcripti à Myſcovio traditum Regi, indignationem & iram ejus exivit, animumque à Lippomano avertit. Huic Rex in os dicere non erubuit ; ſe facinus illud immane deteſtari : & nequaquam adeo mente captum eſſe, ut Hoſtiæ iſti ſanguinem ineſſe credat. Stan. Lubieniccius, Hiſt. Reformat. Polonic. pag. 76.

exemple de févérité, ou plutôt de férocité, qui donnât de la crainte au peuple, & en même temps lui infpirât de l'horreur pour ceux qui fe féparoient de la Communion Romaine. Il tourna les yeux fur les Juifs pour lui fervir de victimes; ces miférables étant également haïs dans tous les pays, ne pouvant efpérer d'être fecourus & d'avoir le moyen de prouver leur innocence. Il en fit mettre trois en prifon, & une femme, appellée Dorothée. Il fuborna des témoins, qui à force d'argent dirent que cette Dorothée, ayant caché & confervé dans fa bouche l'hoftie qu'elle avoit reçue à la communion du jour de Pâques, l'avoit vendue à ces trois Juifs, qui à coups d'aiguille en avoient tiré une fiole de fang pour guérir la plaie de la Circoncifion. Ces malheureux furent condamnés au feu, le Nonce ayant furpris pour cela un ordre du Souverain. Ils protefterent toujours de leur innocence, même fur le bucher. Nous n'avons, *dirent-ils publiquement*, jamais acheté aucune hoftie, ni nous n'en avons percé aucune avec des aiguilles. Nous fommes bien éloignés de croire que Dieu

foit

ſoit dans une hoſtie ; nous penſons que l'Etre ſuprême n'a ni corps ni ſang ; & nous ſommes perſuadés, comme nos ancêtres l'étoient, que le Meſſie ne ſera pas Dieu, mais l'Oinct de Dieu & ſon Envoyé. Nous ſommes d'ailleurs aſſurés que dans la farine il n'y a point de ſang ; enfin nous n'avons aucun beſoin de ſang. Cette juſtification évidente ranima la fureur & le zele feint de Lipoman. Ce barbare hypocrite fit verſer du plomb fondu dans la bouche de ces miſérables, ſous prétexte qu'ils avoient blaſphémé ; mais dans le fond pour les empêcher de pouvoir ſe juſtifier davantage. On les brûla enſuite ; après quoi, on fit une relation de leur ſupplice ſous le nom du Roi, dont on oſa ſe ſervir, & on l'envoya à Rome pour y groſſir les archives des miracles. Tant de précautions n'empêcherent point que la vérité ne parût au grand jour. L'impoſture ſe découvrit, enfin le Roi fut inſtruit de cette affaire, & ayant reconnu la férocité & le crime du Légat, il conçut pour lui la haine la plus forte, & lui apprit lui-même juſqu'où alloit l'horreur que lui avoit inſpirée ſa déteſtable fourbe. La colere

du Roi ne rendit point la vie aux Juifs; mais elle servit à découvrir à toute l'Europe le cas qu'on doit faire des imputations criminelles sur lesquelles on a si souvent persécuté les Juifs. Lorsque je réfléchis, cher Yn-Che-Chan, à la cruelle histoire que je viens de raconter, peu s'en faut que je ne sois fâché d'être né homme, & que honteux d'avoir de tels semblables que certains Européens, je ne souhaite d'être né la brute la plus vile.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

De Dresde, le...

LETTRE CXXIV.

Sieou-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LA haine que les Européens portent aux Juifs, m'a fait naître la curiosité de connoître plus particuliérement ces malheureux proscrits. J'ai été étonné de voir que la plupart des crimes qu'on leur imputoit, étoient imaginaires; & je t'ai dit amplement dans mes dernieres Lettres ce que je pensois à ce sujet. J'ai donc voulu

voir s'il y avoit quelque chose dans leurs usages & dans leurs cérémonies qui dût révolter contr'eux les autres hommes ; je n'y ai rien trouvé qui dût révolter contr'eux les autres hommes ; je n'y ai rien trouvé qui pût les faire haïr, & les coutumes civiles & religieuses des Juifs ne sont ni plus extraordinaires, ni plus insensées que celles des Nations qui passent pour civilisées. Je te dirai, le plus succintement qu'il me sera possible, ce que j'ai vu ou appris des principales.

Je commencerai par la cérémonie de leur confession, qu'ils font une fois toutes les années. Ils s'y préparent dès le premier du mois d'Août ; ils se levent deux heures avant le jour pour aller à la Synagogue, où après avoir prié pendant quelque-temps ils retournent dans leur maison pour purifier leurs corps & faire leurs ablutions. Vers le soir, ils reviennent à la Synagogue : dès qu'ils y sont assemblés, un homme sonne d'un cor, fait avec des cornes de bouc; ensuite il avertit les assistants de se repentir de leurs péchés, d'en faire pénitence, & de tâcher de se réconcilier avec Dieu. Je ne trouve rien en cela, cher Yn-Che-Chan,

que d'utile au bien public, rien qui ne soit pratiqué dans toutes les Religions sensées, & rien qui ne doive faire estimer les Juifs.

Cette exhortation, faite au son du cor, dure pendant un mois. Chaque jour ils renouvellent leurs prieres & leurs vœux, ils demandent au Ciel la fin de leur esclavage, & leur retour dans Jérusalem. Rien n'est plus naturel & plus permis aux malheureux, que de songer à leur délivrance, & de souhaiter la fin de leurs peines: il faut n'avoir pas le sens commun pour trouver extraordinaire les prieres des Juifs. Lorsque le dernier jour du mois d'Août est arrivé, ils se préparent pour le bain; les hommes, les femmes, les enfants se lavent & se frottent tout le corps, ils se plongent ensuite dans un ruisseau d'eau vive & courante, en prononçant ces mots, *Hélas, je suis un de ceux-là*; par lesquels ils prétendent dire qu'ils sont du nombre des pécheurs.

Les Juifs sont persuadés qu'après avoir ainsi lavé leurs corps, leur ame est nettoyée de tout péché. Les Européens se moquent de cette croyance ridicule; ils di-

ſent que de même que les défauts du corps n'ont rien de commun avec ceux de l'ame, & qu'en redreſſant la jambe à un boiteux, on ne guérit pas ſon eſprit des travers auxquels il peut être ſujet ; de même auſſi en nettoyant le bras ou l'épaule d'un homme, on ne le rend ni plus ſage ni plus vertueux. Mais, d'où vient eſt-ce que les Européens, qui raiſonnent ſi bien lorſqu'il s'agit de condamner les autres, font-ils ſi peu d'uſage de leur raiſon lorſqu'il s'agit d'eux-mêmes ? Eſt-il plus ridicule de croire que les péchés d'un homme ſont effacés par un bain, que de penſer qu'ils le ſont par certains geſtes qu'un Prêtre lui fait ſur la tête, ou par un coup de baguette qu'il lui donne, ainſi que font les Grands-Pénitenciers à Rome ? Pour moi, je ſuis fermement perſuadé que cela eſt également abſurde ; & ſi les Européens voyoient la plupart de leurs coutumes avec les yeux d'un Chinois, ils apprendroient à moins mépriſer celles des autres, & à moins louer les leurs.

Le Lendemain de la cérémonie du bain, qui eſt le premier jour de Sep-

tembre, & le commencement de l'année des Juifs, ils vont, dès que l'aurore paroît, à la Synagogue. Lorſqu'ils y ſont arrivés, ils couvrent leur tête avec un linge, ce linge eſt quarré, & à chaque bout un cordon qui pend, & dont les Juifs ſe frottent le viſage. Cette cérémonie eſt bizarre ; mais les Européens devroient-ils s'en moquer, eux qui l'ont priſe des Juifs, & dont les Prêtrés la pratiquent journellement, ſe couvrant la tête avec un linge lorſqu'ils veulent faire la fonction, qu'ils appellent la *Célébration* ? Combien d'autres choſes les Européens n'ont-ils pas empruntées des Juifs ? Choſes qu'ils tournent chez ces Juifs en ridicule, & qu'ils louent exceſſivement ailleurs, comme ſi une ſuperſtition étoit plus ou moins blâmable, parce qu'elle eſt pratiquée par un homme, ou par un autre homme.

Les Juifs ayant la tête couverte de leur linge, le Maître de la Synagogue porte la parole à la Divinité au nom de tout le peuple, & la remercie de ce qu'elle a bien voulu ſanctifier les deſcendants d'Abraham par ſes commandements ; de ce

qu'elle a donné l'intelligence au coq de diſtinguer la nuit du jour, & d'en connoître la différence; de ce qu'elle a créé les Juifs hommes & non pas femmes; de ce qu'elle ne les a pas fait naître eſclaves & Chrétiens. A ces prieres on ajoute celles de défendre le peuple des attaques & des mauvais deſſeins des incirconcis, & des tentations du Diable.

Je conviens que dans ces demandes faites à la Divinité & dans ces actions de graces qui lui ſont rendues, on trouve des choſes ridicules. En effet, pourquoi remercier plutôt le Ciel de ce que le coq fait la différence de la nuit & du jour, que de l'intelligence qu'il a donnée à toutes les autres bêtes? Intelligence, des effets de laquelle les plus grands Philoſophes ſont tous les jours ſurpris. Il faut convenir que l'ideé du remerciment en faveur du coq part du cerveau creux & bleſſé de quelque Rabbin.

Quant aux actions de graces que les Juifs font au Ciel de ce qu'il ne les a pas fait femmes, je ne ſais ſi l'on doit les regarder comme bien extraordinaires. Je ne ſuis pas Juif, ni n'ai envie de

l'être ; mais je ferois fort fâché d'être né femme. La conduite des Juifs ne peut guere être condamnée fur cet article que par quelque Damoifeau Européen, qui, ayant déjà toutes les manieres & les afféteries d'une jeune coquette, fouhaiteroit peut-être de fe défaire entiérement d'un fexe dont il n'a ni l'humeur ni le caractere, & dont il déshonore la figure.

Les Européens fe récrient fur ce que les Juifs, les comprenant fous le nom & dans le nombre des incirconcis, prient la Divinité de les délivrer de leur joug. Hé quoi ! Ces Européens fi fenfés prétendent-ils qu'un homme perfécuté demande d'être toujours foumis à fon perfécuteur ? Je voudrois bien favoir pourquoi ils font des prieres publiques & folemnelles, pour que la Divinité détruife l'Empire des Mahométans ? Certainement les Turcs agiffent envers les Chrétiens avec bien plus de douceur que les Chrétiens n'agiffent avec les Juifs. En vérité il faut être fou pour trouver mauvais que des gens qui font fous une domination tyrannique, fouhaitent de paffer fous une autre plus douce & plus heureufe.

Lorſque les Juifs font leurs prieres, ils s'agitent, ſe tourmentent, remuent exceſſivement leur corps, croyant témoigner par leurs grimaces qu'ils veulent ſervir la Divinité de toutes leurs forces, ainſi que le leur a ordonné Moyſe leur Légiſlateur. Je conviens qu'ils interprétent ridiculement le précepte de leur ancien conducteur, & qu'ils devroient s'appercevoir que c'eſt des forces de l'eſprit & non pas de celles du corps qu'il a voulu parler. les Européens interprétent-ils mieux bien des maximes qui ſont dans leurs Livres ſacrés? Je les renvoie à l'abus affreux & criminel qu'ils ont fait de celle qui dit, *Contrains-les d'entrer*, qui leur a ſervi & leur ſert encore à autoriſer les actions les plus horribles. On a vu le pere plonger le fer dans le ſein de ſon fils, le fils, maſſacrer ſon pere, l'époux abandonner ſa femme, & la livrer entre les mains des ſoldats les plus inſolents; & tous ces crimes n'ont eu d'autre fondement que l'abus horrible que l'on a fait de certaines maximes, & l'interprétation forcée qu'on a donnée à quelques préceptes, dont le véritable ſens étoit auſſi aiſé à apperce-

voir, que l'est celui du passage de Moyse.

Après que les Juifs ont fini leur priere, un Rabbin tire d'une armoire faite en tabernacle, les livres écrits par Moyse. On les place sur une table, & on en lit quelques lignes au peuple ; ensuite un homme destiné à cet emploi, prend ces Livres, écrits sur du parchemin, & pliés en forme de rouleau. Il les éleve par dessus sa tête, alors le peuple crie à haute voix : *Voilà les Commandements ; c'est la Loi que Moyse a donnée à nos ancêtres les Enfants d'Israël, & qu'il a commandé qu'on gardât soigneusement.* J'approuve fort, cher Yn-Che-Chan, cette cérémonie ; l'on ne sauroit trop exciter le peuple à l'observation des préceptes qui peuvent le rendre vertueux, tels que sont ceux que Moyse a commandés aux Juifs. Les Européens devroient louer cette cérémonie des Juifs, au lieu de la regarder comme ridicule.

Je n'ai pas la même estime pour l'usage que pratiquent les Juifs de sonner du cor à dix reprises différentes, lorsqu'ils ont replacé la Loi dans l'armoire où elle est gardée. Je condamne leur superstition & la croyance qu'ils ont que le

ſon de ce cor influe ſur ce qui doit leur arriver. S'il eſt clair, ils ſe réjouiſſent, & s'attendent d'avoir une année heureuſe ; s'il eſt enroué, ils s'abandonnent à la triſteſſe, & ſe figurent qu'ils ſeront perſécutés par les incirconcis. Ces augures prétendus ſont riſibies & impertinents ; mais dans quelle religion eſt-ce que les prêtres & les eccléſiaſtiques n'ont pas introduit des préſages ? Les Européens, quoique diviſés en pluſieurs ſectes, ſont pourtant également infatués des augures. Les catholiques tremblent à Naples, ſi la liqueur chymique qu'on fait accroire au peuple être le ſang d'un nommé Janvier, ne vient point à ſe liquéfier. Les Proteſtants en Hollande & en Angleterre ſe perſuadoient qu'ils étoient à la veille de voir les plus grandes révolutions, perſuadés des prodiges que le Miniſtre Jurieu racontoit des petits Prophêtes du Dauphiné. Le peuple n'eſt pas moins crédule à la Chine qu'il l'eſt en Europe ; nos Bonſes le trompent & l'amuſent par mille fables ridicules, & par des augures, bien plus abſurdes encore que ceux que les Juifs tirent du ſon du cor.

Voici encore, cher Yn-Che-Chan, une autre cérémonie qui te paroîtra aussi risible que celle que je viens de condamner. Lorsque Midi est sonné, les Juifs sortent de la Synagogue, & vont sur le bord d'un ruisseau d'eau vive & courante, dans lequel il y a des poissons qu'on peut appercevoir. Ils tournent le visage vers le ruisseau, levant leur robe ou leur habit par derriere, se frappent l'estomac; & adressant la parole aux poissons, ils leur disent avec beaucoup de zéle & de vivacité: *Poissons, nous vous donnons nos péchés; c'est à vous de les recevoir.* Tu diras sans doute, cher Yn-Che-Chan, que voilà un fort vilain présent que les Juifs font aux habitants des eaux. Je conviens de cela; mais au fond le dommage que reçoivent les poissons par tous ces péchés dont ils sont chargés, est si petit, qu'à peine ont-ils nagé la longueur de deux pieds, qu'ils en sont aussi nettoyés qu'un Espagnol, qui en visitant trois Couvents de Moines, & gagnant par-là une Indulgence pléniere, est purgé de tous les siens. Si les Juifs sont dans un pays où ils n'aient point la commodité d'une eau vive & courante,

ils atrendent qu'un orage, ou un vent violent ſurvienne; alors ils vont au milieu d'un champ, & ayant trouſſé leur habit, ils adreſſent aux vents le même diſcours qu'aux poiſſons.

Lorſque les Juifs ſe ſont ainſi purifiés, ils font pendant neuf jours de grandes pénitences, & pratiquent les plus fortes auſtérités. Quelques-uns portent le ſac & la haire, & couchent dans la cendre. Ces neuf jours expirés, ils ſe rendent à leur Synagogue, & y font pluſieurs prieres. Enſuite, lorſqu'ils en ſortent, ils retournent chez eux, les hommes portant dans la main un coq blanc, & les femmes une poule de la même couleur. Si par hazard il ſe trouve quelque femme enceinte, il faut qu'elle ait un coq. & une poule .pour l'expiation des péchés du fruitqu'elle porte, & la poule pour les ſens.

Quand les Juifs ſont arrivés dans leur maiſon, chaque pere de famille ſe tient debout au milieu de ſes enfants, ayant ſon coq à la main, baiſſant les yeux en terre, & penſant aux fautes qu'il a commiſes. Il prend enſuite le coq par les pieds, & le fait tourner trois fois autour de ſa

tête, de maniere que cet oiseau est contraint d'écarter les aîles & de lui toucher le front. Alors il lui dit, « Tu es celui qui » me remets mes péchés, qui passent de » moi à toi. Me voilà quitte de mes fau- » tes; mais toi, tu es coupable. Tu vas à » la mort, & moi à la vie éternelle. » A tout cela le pauvre coq ne dit mot, & ne paroît guere sensible à la malédiction. Chaque enfant imite son pere, & fait voltiger son oiseau nettoyeur. Cela fini, on coupe la gorge à tous les coqs & à toutes les poules; on les fait bouillir ou rôtir, selon que l'on veut.

Pendant que les coqs cuisent, les Juifs vont encore se laver dans un bain, pour achever de se purger des fautes dont ils pourroient être encore coupables. Ceux qui ont la conscience excessivement délicate, & qui, malgré toutes les cérémonies dont je viens de parler, pensent n'être pas encore bien nettoyés, vont à la Synagogue avec quelques-uns de leurs voisins. Là, ils se mettent à genoux, la tête inclinée à terre; un de ceux qui les accompagnent, leur leve l'habit par derriere, & avec une ceinture ou un fouet

leur donne trente-neuf coups, afin de chasſer les péchés, qui pourroient reſter, par le derriere & par les parties honteuſes. Je t'avouerai que j'aime encore mieux la façon de nettoyer les péchés véniels que pratiquent les grands Pénitenciers à Rome, que celle des Juifs. Les premiers donnent un petit coup d'une verge ſur la tête; cela n'eſt ni incommode, ni douloureux: mais les trente-neuf coups de fouet des derniers ſont capables de déchirer la peau la plus dure.

Après que les Juifs ſont tout-à-fait purifiés, ou par le bain, ou par le fouet, ils ſe mettent à table, & dévorent également les pauvres coqs leurs confeſſeurs, & les infortunés poiſſons qui ont reçu leurs péchés. Cela me paroît aſſez extraordinaire; car ſi les coqs ont pris ſur eux tous les crimes qu'on leur a donnés ſi libéralement, s'ils ſont devenus uſuriers, voleurs, jureurs, parjures, impudiques &c. ils communiquent aux eſtomacs, dans leſquels ils ſont enfermés, toutes leurs mauvaiſes qualités. Peut-être que les Rabbins n'ont pas fait cette réflexion, ou

qu'ils ont appliqué aux coqs chargés des péchés le Proverbe ordinaire, *mort la bête mort le venin.* Peut-être auſſi ont-ils penſé que l'eau bouillante conſumoit tous les péchés, & qu'un coq bouilli étoit auſſi purifié qu'un Juif bien fouetté. Quoi qu'il en ſoit, l'économie des Docteurs Juifs & des Rabbins paroît dans le précepte de pouvoir manger les coqs pénitenciers, c'eſt mettre tout à profit, que d'agir de même.

Voilà, cher Yn-Che-Chan, les principales cérémonies que pratiquent les Juifs lors de leur confeſſion, qu'ils renouvellent toutes les années. Ils ont puiſé ces coutumes dans leur Talmud, & les ont mêlées avec celles que pratiquoient autrefois leurs ancêtres: mais je ne trouve dans aucune rien qui ſoit capable de les rendre odieux, & qui doivent irriter les Européens. J'examinerai dans ma premiere Lettre encore quelques uſages des Juifs, & tu verras, cher Yn-Che-Chan, qu'ils ne ſont ni plus criminels, ni plus pernicieux que ceux dont je viens de parler.

Porte-toi bien, & aie toujours pitié

des foiblesses des hommes qui sont sous le joug de la superstition.

De Dresde, le...



LETTRE CXXV.

Kieou-Che, *à* Yn-Che-Chan.

JE n'ai pu te donner, cher Yn-Che-Chan, de mes nouvelles depuis quelque temps, ayant été sans cesse occupé & ayant partagé toutes les fatigues que les Hollandois ont essuyées dans les audiences qu'ils ont eues de l'Empereur du Japon & des principaux Seigneurs de la Cour. Depuis que nous étions arrivés à Jedo, nous avions toujours été renfermés dans la maison qu'on nous avoit destinée, & nous n'en serions point encore sortis, si le jour de notre audience ne fût arrivé. Ce jour, cher Yn-Che-Chan, m'a paru le plus ridicule de ma vie; & je n'ai jamais mieux connu combien le desir d'acquérir des richesses a de pouvoir sur les hommes, que depuis que j'ai été le témoin oculaire des

soupleſſes & des ſerviles complaiſances des Hollandois. J'ai été obligé d'agir de même qu'eux parce qu'étant à la ſuite de leur envoyé, je ne pouvois pas m'en diſpenſer

Lorſque le jour de notre audience eût été réglé, nous envoyâmes à la Cour les préſents deſtinés pour l'Empereur, pour qu'on pût les placer ſur des tables de bois dans la ſalle où nous devions être introduits. Nous ſuivions de près les preſents, & nous nous mîmes en chemin, couverts d'un long manteau de ſoie noire, & conduits par des valets qui tenoient la bride de nos chevaux. Après avoir traverſé la ville de Jedo, nous arrivâmes à la porte du château qui a pluſieurs enceintes : à la derniere, on nous fit repoſer dans la ſalle des Gardes, juſqu'à ce que nous dûſſions aller dans celle de l'audience. L'introducteur des Ambaſſadeurs vint nous joindre peu de temps après, accompagné de deux Gentilshommes; alors nous paſſâmes dans la ſalle de l'audience, où après avoir attendu plus d'une heure, l'Empereur parut enfin dans une eſpece de ſeconde ſalle ou d'alcove formée avec des para-

vents. L'Introducteur des Ambaſſadeurs conduiſit alors l'envoyé Hollandois vers l'Empereur, & nous laiſſa tous derriere, dans l'endroit où nous étions.

Dès que l'envoyé approcha à une certaine diſtance du trône, deux Gentilshommes crierent à haute voix, *Hollanda Capitan*. A ces mots il ſe proſterna par terre, & ſe traîna avec les mains & les genoux entre le trône de l'Empereur, & les tables où l'on avoit mis les préſents : enſuite il ſe releva ſur ſes genoux, & ſe courba peu après, donnant du front à terre. Cela fait, il ſe retira ſans dire un ſeul mot, rampant toujours ſur ſon ventre, & marchant à reculons comme une écréviſſe.

Voilà cher Yn-Che-Chan, quelles ſont les ſeules & uniques cérémonies de la premiere audience que l'Empereur donne à l'Envoyé Hollandois. Il faut être bien amoureux de tout ce qui peut favoriſer le commerce, pour donner des marques d'une ſoumiſſion auſſi profonde. Les Européens ne font pas non-ſeulement pour leur Prince, mais même pour la Divinité ſuprême, les actes de reſpect & d'adoration qu'ils

pratiquent pour un Roi qui leur accorde la permiſſion d'acheter de la porcelaine & de petites armoires. Lorſque j'ai repréſenté aux hollandois ce que je te dis actuellement, ils m'ont répondu que je ne devois point m'étonner du cérémonial Japonois, moi Chinois, dans le pays duquel tous les plus grands Princes qui avoient audience de l'Empereur, étoient obligés de ſe mettre à genoux. J'ai répondu à cela qu'il y avoit bien de la différence entre des marques de reſpect & des témoignages d'adoration & d'anéantiſſement: car comment peut-on appeller autrement le ſilence de l'envoyé Hollandois ? Le plus petit particulier, à qui l'Empereur de la Chine veut bien donner audience, a la liberté de lui parler. Hé quoi! n'eſt-ce pas traiter un homme comme un Dieu, que de l'adorer ſans lui rien dire ? N'eſt ce pas ſuppoſer qu'il lit dans les ſecrets les plus cachés du cœur, & qu'auprès de lui l'uſage de la parole eſt inutile & ſuperflu ? Enfin, cher Yn-Che-Chan, il n'y a que deux partis : il faut que les Hollandois conviennent qu'ils traitent le Souverain du Japon comme une Divinité, ou qu'ils

avouent que ce Prince les regarde non pas comme des hommes, mais comme de vils animaux, qui ne doivent point parler & avoir cet avantage commun avec lui.

Si les cérémonies que nous avons essuyées dans la premiere audience m'ont paru mortifiantes ; celles que nous pratiquâmes dans la seconde, où nous ne vîmes pas même l'Empereur, m'ont encore semblé plus dures & plus désagréables. Dans cette seconde audience l'Empereur & les Dames de sa Cour se tiennent derriere des paravents & des jalousies : les Conseillers d'Etat & les autres Officiers de la Couronne sont assis à découvert. On nous fit passer dans la salle où toutes ces personnes se trouvoient, peu de temps après que nous fûmes sortis de celle où l'Envoyé avoit si bien contrefait le serpent, & s'étoit traîné si habilement sur son ventre. Ce fut alors notre tour, & nous fûmes destinés à donner la comédie à toute la Cour, dont une partie nous considéroit par les jalousies, & l'autre à visage découvert. On nous fit mille questions

impertinentes & ridicules ; on vouloit ſavoir l'âge & le nom de chacun de nous, nous fûmes obligés de l'écrire ſur une feuille de papier. On nous commanda d'ôter nos manteaux noirs, on nous fit aſſeoir, enſuite tenir debout, marcher, arrêter, complimenter les uns & les autres, ſauter, faire l'yvrogne, écorcher le langage Japonois, lire & parler en Hollandois, chanter, peindre, danſer, enfin on nous fit faire tout ce qui peut contenter la curioſité des femmes ; & il n'eſt aucun perſonnage qu'il ne nous fallût jouer pour divertir l'Empereur & ſa Cour.

Juge, cher Yn-Che-Chan, de ce que je penſois en moi-même, lorſque je me voyois métamorphoſé tout-à-coup en bouffon, & obligé de contenter tous les caprices d'un Prince qui me regardoit comme un de ces animaux que les bateleurs montrent dans les carrefours de Peckin. Enfin, lorſqu'on nous eut bien fatigués, & qu'on nous eut tenus en haleine pendant plus de trois heures, on nous ſervit quelques viandes ſur de petites tables. Quand nous n'aurions point eu de faim, il eût cependant fallu manger ;

nous primes donc quelques morceaux. On nous fit enſuite remettre nos manteaux, & l'on nous ordonna de nous retirer. Tu crois ſans doute que nous retournâmes chez nous : nous ne fûmes point aſſez heureux ; nos danſes n'étoient point encore finies, & nous devions rejouer pluſieurs fois la même farce que nous venions de repréſenter. Nous allâmes viſiter les plus grands Seigneurs ; & chez chacun d'eux il fallut danſer, chanter, & remplir le caractere de comédiens, dont l'Empereur nous avoit revêtus ſi ſolemnellement dans ſa ſeconde audience. Ce manege déſagréable & ridicule, dura pendant pluſieurs jours que nous fûmes occupés à rendre nos viſites. Il eſt vrai que nous danſâmes beaucoup plus le premier que les autres ; cependant nous ne laiſſâmes pas que d'eſſuyer une fois dans chaque viſite, ce que nous avions été obligés de ſubir pluſieurs dans celles que nous fîmes le premier jour.

Tu me pardonneras bien à préſent, cher Yn-Che-Chan, & tu connoîtras évidemment que, ſi je ne t'ai point écrit, j'ai bien été excuſable, & qu'il étoit preſque

impossible que je puisse le faire. J'étois si occupé lorsque je rentrois chez moi en revenant de faire des visites, & les réflexions que je faisois sur le personnage que jouoient les Hollandois à Peckin, m'occupoient si fort que je m'oubliois; pour ainsi dire, moi-même. Est-ce donc là, disois-je, ces Européens qui paroissent si fiers lorsqu'ils sont chez eux, ou dans un pays où ils ont quelque autorité? Qui pourroit les reconnoître à Jedo, les voyant danser comme des animaux qu'on montre par curiosité, & servir de jouet aux femmes & aux enfants dans l'antichambre des nobles Japonois? Que ne peut point sur les hommes le desir du gain? Il change en Prothée les hommes qui paroissent les moins susceptibles de complaisance. Ces Hollandois si flegmatiques, qui ressemblent, quand ils sont livrés à eux-mêmes & qu'ils suivent leurs inclinations, des Stoïciens graves & séveres, sont transformés en marionettes, chantent, dansent, sifflent, comme si leurs corps n'étoient plus que de simples machines gouvernées par la fantaisie des nobles Japonois. Ho! qu'un gain qui coûte autant

que

que celui qu'ils retirent du commerce du Japon, est acheté chérement ? Les autres nations Européennes ne doivent pas le leur envier. J'aimerois mieux, cher Yn-Che-Chan, être pauvre le reste de ma vie, que de refaire un second voyage à Jedo. Le premier m'a servi à m'instruire du pouvoir des richesses sur les Européens ; mais le second me feroit mourir de chagrin & de honte. Me préserve le ciel d'être jamais obligé d'acquérir du bien, en cessant de conserver les bienséances qui conviennent au caractere d'un galant homme !

Je ne te parlerai pas davantage, cher Yn-Che-Chan, d'une chose dont le souvenir m'attriste encore, & que je tâche de bannir de ma mémoire ; je passe à ce que j'ai trouvé de remarquable dans la ville de Jedo. Cette capitale du Japon est moins réguliere que beaucoup d'autres villes de ce Royaume, ayant été bâtie en différentes fois, & n'étant parvenue que par degrés à la grandeur qu'elle a aujourd'hui. Ses maisons sont petites, basses, & bâties ainsi que celles du reste de l'Empire. Elles sont presque toutes de bois de sapin, aussi les incendies sont-ils très-fré-

quents à Jedo : pendant le peu de temps que j'y ai demeuré, j'en ai vu plusieurs qui ont fait de grands ravages.

Les Moines & les Ecclésiastiques sont en grand nombre dans cette ville ; les maisons où ils demeurent, ne different de celles des Laïques, qu'en ce qu'elles sont situées dans les plus beaux endroits de la ville, comme elles le sont à la Chine. Par-tout, cher Yn-Che-Chan, ceux qui se disent les Ministres de la Divinité, partagent entre eux une partie des biens & des honneurs que les autres hommes offrent à cette Divinité.

Quoiqu'en général on ne puisse pas dire que Jedo soit une ville bien bâtie, & qu'il s'en faut bien qu'elle approche de la beauté de Peckin, cependant il y a un assez grand nombre de fort beaux palais qui appartiennent aux Princes & aux Grands de l'Empire, qui sont obligés de résider toujours auprès de l'Empereur, & qui ne peuvent s'en éloigner que par sa permission expresse. On pourroit regarder ces palais, dispersés dans la ville, comme des châteaux au milieu d'un amas de villages : c'est-là l'idée la plus juste que je puis te donner de Jedo. La riviere qui la

traverse, est assez large & assez profonde; elle favorise son commerce qui est immense, étant le centre de celui de tout l'Empire. Cette riviere, qui a sa source du côté du Couchant, se jette dans le port, qui n'est bon que pour des navires fort petits; car la baye étant basse, pleine de vase au fond, & d'argile vaseuse, les vaisseaux d'une charge un peu considérable sont obligés de décharger à une lieue ou deux au-dessus de la ville. Le nombre des ponts qui sont à Jedo, contribuent beaucoup à son embellissement : voilà tout ce que je te puis dire, cher Yn-Che-Chan, de cette ville, qu'il ne m'a point été permis de voir & de parcourir autant que je l'aurois souhaité, les étrangers y étant encore plus observés & gardés de près, que par-tout ailleurs. Je l'ai quittée cependant sans regret; & c'est avec bien du plaisir que je me vois de retour à Nagasaki, d'où je compte partir bien-tôt & me rendre à Siam.

J'abandonne avec plaisir un peuple qui traite tous les autres comme des esclaves, qui est soupçonneux jusqu'à l'excès, dont les mœurs sont en général fort corrom-

pues, qui eſt abruti par la ſuperſtition autant que par les vices, qui habite un pays où les tremblements de terre ſont très-fréquents; où les incendies ſont journaliers; où l'hoſpitalité eſt inconnue; où regne l'avarice; où les Sciences ſont dans un état pitoyable; où les véritables diſciples de Confucius ſont auſſi perſécutés que les Européens; où chaque particulier ſert d'eſpion à ſon voiſin; où le Prince abuſe ſouvent de l'autorité ſans bornes dont il jouit; où les Grands ſont eſclaves du Souverain & tyrans des peuples; où l'amitié eſt preſque inconnue; où les femmes n'ont aucune pudeur, & ne ſont chaſtes qu'autant qu'il leur eſt impoſſible d'être impudiques; où enfin il n'eſt pas permis de dire ce qu'on penſe, encore moins d'agir conformément aux mouvements de ſa conſcience. Je plains véritablement les Hollandois d'être obligés, pour les intérêts de leur commerce, de ménager une Nation qui le mérite ſi peu, & dont la ſeule & unique vertu eſt une eſpece de politeſſe apparente, auſſi fauſſe que gênante; ſi tant eſt qu'on puiſſe appeller vertu, un défaut qui n'a que les ap-

parences superficielles d'une bonne qualité.

Voilà, cher Yn-Che-Chan, ce que je pense des Japonois. Ne crois pas que la haine ordinaire qui regne entre les habitants de la Chine & ceux des isles du Japon, influe sur mes sentiments ; tu connois trop mon cœur pour le croire capable de se laisser surprendre à des préjugés vulgaires. Tu as pu t'appercevoir que dans plusieurs Lettres que je t'ai écrites de Nagasaki, j'ai souvent cherché à justifier certaines démarches des Japonois, plutôt qu'à les rendre criminelles; c'est la seule vérité qui me force à prononcer un jugement si désavantageux aux Japonois. Mais comment les louer ? Excepté leur industrie dans le commerce & leur habileté dans quelques ouvrages de marqueterie, il n'y a rien chez eux qui mérite l'approbation d'un Philosophe, qui n'estime les hommes que selon le degré de vertu auquel ils ont atteint. Si nos compatriotes les Chinois étoient aussi vicieux que les Japonois, je les condamnerois avec la même liberté & la même franchise.

Porte-toi bien.

De Nigasaki, &c.



LETTRE CXXVI.

Tiao, *à* Yn-Che-Chan.

JE crois t'avoir dit, cher Yn-Che-Chan, que les Danois n'ont pas toujours été dans l'état où ils sont aujourd'hui. Ils jouissoient autrefois d'une grande liberté, & ne gémissoient point sous le joug du despotisme; mais s'étant divisés entr'eux, ils formerent eux-mêmes leurs liens, & leur haine mutuelle fut la seule cause de l'introduction du pouvoir arbitraire.

Il y a environ quatre-vingt ans que le Royaume de Danemarck étoit encore électif: les Danois avoient le droit de se choisir un maître & de prendre dans la famille du Roi défunt le Prince qu'ils croyoient le plus digne de commander. Ce n'est pas qu'ils ne pussent choisir un Roi dans une autre famille, si bon leur sembloit de le faire, & s'ils croyoient avoir des bonnes raisons pour cela; mais ils donnoient à vertu égale la préférence aux descendants de leurs anciens Rois, & par dis-

tinction, aux fils aînés, parce qu'ils pensoient que les grands biens que ces Princes avoient reçus de leurs peres, les mettoient en état de pouvoir soutenir la dignité de la Couronne, sans piller les peuples, & sans recourir à des moyens également odieux à tous les Etats de la Nation.

Le couronnement des Rois ne les assuroit point de leur Couronne. S'ils entreprenoient de violer les loix du pays, & de contrevenir aux serments qu'ils avoient fait lors de leur installation, on les déposoit quelquefois, on les punissoit par le bannissement ; il s'est même trouvé des cas où on leur faisoit leur procès, & les Etats généraux, peu contents de les avoir déposés, les condamnoient à la mort. Le pouvoir des Souverains étoit aussi borné, qu'il est étendu aujourd'hui ; ils ne pouvoient rien sans le consentement de la Nation, représentée par les Etats. C'étoit dans leurs assemblées qu'on décidoit de la guerre & de la paix, & qu'on disposoit de toutes les grandes charges du Royaume. Les principales fonctions des Rois de Danemarck étoient celles d'un bon pere de famille ; ils prenoient soin de faire exé-

cuter les loix, ils rendoient eux-mêmes la justice à leurs sujets lorsqu'ils la leur demandoient, sans les renvoyer à des Juges subalternes. Ils commandoient les armées, & ils étoient chargés de la défense de leur peuple en temps de guerre, comme ils l'étoient de favoriser pendant la paix tout ce qui pouvoir le rendre heureux. Aujourd'hui on ne reconnoît plus en Danemarck l'ombre d'un pareil gouvernement. Les États généraux sont entiérement supprimés, le Roi seul a le privilege d'expliquer les anciennes loix, d'y faire les changements qu'il trouve à propos, & d'en créer de nouvelles. La couronne est héréditaire dans sa famille, & ne dépend plus du choix ni de la nomination de la Nation.

Tu seras peut-être curieux, cher Yn-Che-Chan, de savoir quelque chose de ces désunions fatales aux Danois, qui les ont dépouillés de leur liberté & de leurs anciens droits, dont ils ont fait une abdication, solemnelle & irrévocable.

Voici ce qui donna lieu à ce grand événement. Après des guerres aussi sanglantes que longues, les Danois firent la paix avec

les Suédois ; mais les dettes immenses qu'ils avoient contractées, & les frais qu'ils avoient été obligés de faire, restoient encore à payer. On ne pouvoit congédier un grand nombre de troupes qu'on avoit levées, parce qu'on leur devoit beaucoup, & qu'on manquoit d'argent pour les payer. Pour obvier à cet inconvénient, le Roi assembla les États généraux à Copenhague, composés de la Noblesse, du peuple & du Clergé. Ces trois Corps étoient fort irrités les uns contre les autres : les Nobles vouloient maintenir leurs anciens privileges ; & sans avoir égard aux situations présentes & aux impôts dont le peuple avoit été accablé jusqu'alors, ils prétendoient ne rien payer par voie de taxe, mais seulement par contribution volontaire. Or, ils rendoient si modique cette contribution, qu'ils faisoient retomber tout le fardeau sur les deux autres Etats, qui, ayant été excessivement surchargés, étoient, pour ainsi dire, réduits à l'extrêmité. Ces deux Etats représentoient avec raison qu'il étoit juste que les sommes nécessaires pour le payement des sommes de la Nation, fussent levées sur tout le

monde, à proportion des biens dont chacun jouissoit. Ils ajoutoient qu'ils avoient servi leur patrie pour le moins aussi bien que les Nobles qui jouissoient de toutes les terres, & qui refusoient d'entrer dans les taxes, comme s'ils n'étoient point Danois, & qu'ils ne dussent point entrer dans les dettes de la Nation.

Ces discours sensés aigrirent les Nobles accoutumés à mépriser le peuple. Un des principaux d'entr'eux dit fierement & d'un ton de colere au Président de la ville de Copenhague, que les Communes devoient apprendre à connoître les privileges de la Noblesse, & faire réflexion qu'elles n'étoient qu'un vil ramas d'Esclaves. Ce mot d'*esclave* acheva de soulever entiérement les Ecclésiastiques & les Bourgeois. Le Président de la ville de Copenhague, profitant habilement de la disposition dans laquelle il voyoit les esprits, résolut d'exécuter un projet favorable aux intérêts du Roi, & qu'il avoit concerté depuis quelque temps avec le Primat de Danemarck. Il protesta d'abord avec beaucoup de feu que le peuple prendroit des mesures pour n'être plus appellé *esclaves* par les nobles;

il rompit enſuite l'aſſemblée, & fut ſuivi, en ſortant de la ſalle, par tous les Eccléſiaſtiques & par tous les Bourgeois. Ces deux Corps étant exceſſivement irrités, ne ſe ſéparerent point en quittant les nobles; ils allerent ſe raſſembler dans un autre endroit, & traverſerent les rues marchant deux à deux, un Eccléſiaſtique & un Plébéien, conduits par l'Evêque de Copenhague & par le Préſident de la même ville. A peine furent-ils arrivés au lieu de leur nouvelle aſſemblée, qu'ils réſolurent, pour abaiſſer les Nobles qui les bravoient ſi outrageuſement, d'aller offrir au Roi leurs ſuffrages & leur ſecours pour le rendre entiérement abſolu, indépendant des Etats, & pour aſſurer l'hérédité de la Couronne dans ſa famille. Ils ne doutoient pas que le Roi ne recompenſât des ſervices auſſi eſſentiels par les plus grands privileges, & ils ſe regardoient déjà comme égaux à ces Nobles qui les traitoient d'eſclaves.

Pendant que les Bourgeois & les Eccléſiaſtiques ſe diſpoſoient à dépouiller les Nobles de tous leurs privileges en donnant au Roi un pouvoir deſpotique, ceux-ci, ignorant le danger qui les menaçoit, ac-

coutumés d'ailleurs à méprifer le peuple, ne faifoient aucun cas des démarches qu'ils voyoient faire aux Communes & au Clergé. Ils eurent bientôt fujet de fe repentir de leur préfomption : le Gouverneur de Copenhague, étant gagné par la Cour, fit fermer les portes de la ville pour empêcher les Nobles d'en fortir. On vint leur apprendre enfuite que les Communes & le Clergé fe difpofoient à les rejoindre ; en effet ces deux Corps parurent bientôt conduits toujours par les deux Chefs qui les avoient guidés & dirigés jufqu'alors. Le Préfident fit, en entrant dans l'affemblée, une harangue fort courte, dans laquelle il annonça aux Nobles que les feuls remédes que le Peuple & le Clergé euffent trouvés pour remédier aux maux de l'Etat, étoient de rendre la Couronne héréditaire, & de donner au Roi un pouvoir beaucoup plus étendu qu'il n'avoit eu jufqu'alors. Il ajoûta que c'étoit-là une réfolution de laquelle ne fe departiroient jamais les deux Corps pour lefquels il portoit la parole, & qu'il prioit les Nobles de donner une réponfe prompte fur ce qu'ils prétendoient faire.

Une propoſition auſſi imprévue, & à laquelle il étoit ſi difficile de répondre rabattit la fierté des Nobles. Ce n'étoient plus ces mêmes gens, ſi vains & ſi altiers, qui traitoient la veille le peuple & le Clergé d'*eſclaves*; ils devinrent auſſi rampants qu'ils avoient été orgueilleux. Ils flatterent lâchement des perſonnes qu'ils avoient outragées cruellement; mais toutes ces ſoupleſſes qui ne faiſoient que découvrir leur crainte, ne leur ſervirent de rien. En vain ils demanderent qu'on reculât de quelque temps l'effet de la réſolution qu'on avoit priſe ſi bruſquement, pour que les choſes puſſent être faites dans l'ordre & d'un conſentement unanime. Le Préſident de Copenhague rejetta cette demande avec emportement, prétendant que ce n'étoit qu'une défaite pour gagner du temps. Comme les Nobles perſiſtoient toujours à demander du délai, les Communes & le Clergé furent au palais du Roi, & lui offrirent *la Couronne héréditaire dans ſa maiſon, & un pouvoir abſolu*. Le Roi parut très-ſenſible aux témoignages d'affection de ces deux Corps; & les aſſura qu'il les délivreroit de leurs maux, & qu'il garde-

roit éternellement le ſouvenir du préſent qu'ils lui faiſoient.

Cependant les Nobles, ayant appris ce qui s'étoit paſſé, étant enfermés dans une ville où les troupes & les bourgeois étoient également contr'eux, craignant qu'on attentât à leur vie s'ils perſiſtoient dans la réſolution de ſoutenir leurs privileges, firent enfin ſavoir à la Cour & aux Communes qu'ils étoient diſpoſés à conſentir à tout ce qui pourroit augmenter la gloire & la grandeur du Roi. La cérémonie de la nouvelle inſtallation de ce Prince fut faite avec beaucoup de ſolemnité, & aux cris de joie du peuple, charmé de voir les Nobles, ſes anciens tyrans, humiliés & ſujets au même joug que lui. On obligea tous les Gentilshommes, en prêtant leur hommage, de promettre *qu'ils feroient tous leurs efforts pour avancer en toutes choſes le pouvoir du Roi.*

Parmi tant de Nobles, deux ou trois jours auparavant ſi orgueilleux, & pour lors ſi rampants & ſi foibles, un ſeul, nommé Gerſdorf, oſa ouvrir la bouche; tous les autres, ſemblables à Therſite

(1) n'eurent plus de fierté, ni de fermeté lorsqu'il convenoit d'en avoir. Ce Gersdorf, voyant expirer à regret la liberté de sa patrie, dit hardiment au Roi qu'il espéroit qu'il prendroit soin de son peuple, qu'il ne le gouverneroit pas sans doute à la maniere des Turcs, & qu'il se flattoit que Sa Majesté montreroit l'exemple à ses successeurs du bon usage qu'ils devoient

(1) Ὧς ἄρ ἔφη σκήπτρῳ δὲ μετάφρενον ἠδὲ καὶ ὤμω
Πλῆξεν. ὁ δ' ἰδνώθη, θαλερὸν δέ οἱ ἔκπεσε
δάκρυ.
Σμῶδιξ δ' αἱματόεσσα μεταφρένου ἐξυπανέστη
Σκήπτρου ὑπὸ χρυσέου. ὁ δ' ἄρ ἕζετο, τάρβησέν τε
Ἀλγήσας δ' ἀχρεῖον ἰδὼν, ἀπομόρξατο δάκρυ.

Sic dixit : sceptroque tergum ac humeros
Percussit. Ille autem incurvatus est, eique uberes exciderunt lacrimæ.
Vibexque cruenta in dorso extumuit
Sceptro ab aureo : ipseque sedit expavitque;
Ac dolens vultu demisso, absterſit lacrymas.

A ces mots Ulisse frappe de son sceptre les épaules de l'insolent Thersite ; il ploye sous les coups du Héros, les larmes coulent de ses yeux, la tumeur s'éleve sur son dos : il s'assied tout tremblant & le visage baissé il essuye ses pleurs & cache son désespoir.

Homer. Lib. II. V. 265.

faire du pouvoir arbitraire. On donna autrefois à *Brutus* & *Cassius* le nom de *derniers Romains*; je ne crois pas cependant qu'on ait jamais appellé en Danemarck *Gersdorf* le *dernier des Danois*: cependant les étrangers lui ont souvent accordé ce titre.

Lorsque je considere, cher Yn-Che-Chân, le Royaume de Danemarck changeant dans trois jours entiérement de face; & cela par une révolution subite, sans que de longues intrigues eussent préparé cet événement, je ne reviens point de ma surprise; je contemple avec étonnement les révolutions subites qui arrivent quelquefois dans les gouvernemens qu'on regarde comme les plus stables. Je comprends les maux où peut tomber l'Etat le plus libre & le plus florissant par la division de ses habitants. Je fais encore une autre réflexion; c'est qu'il est impossible que tôt ou tard dans les pays où les Nobles s'érigent en tyrans, il n'arrive quelque révolution pareille à celle qui a rendu héréditaire la couronne de Danemarck. Car enfin, le peuple est par-tout le corps le plus nombreux & toujours le plus fort, dès qu'il vient à connoître ses forces. Or, n'est-il pas naturel

qu'il aime mieux être ſoumis à un ſeul & unique maître, qu'à cinq cens qui le tyranniſent, qui le volent, qui le perſécutent? Je ſais qu'il y a pluſieurs Etats en Europe où les payſans ſont de véritables eſclaves; mais ils ne ſouffrent l'état auquel ils ſont réduits, que parce qu'ils ne voient aucun moyen de pouvoir s'en procurer un meilleur. Si jamais le hazard leur offre une occaſion de ſecouer le joug ſous lequel ils gémiſſent, il n'y a pas de doute qu'ils ne la ſaiſiſſent.

Je ſuis fermement perſuadé d'une choſe, cher Yn-Che-Chan, c'eſt que plus un peuple a été opprimé, plus il ſemble abattu, incapable de pouvoir rien entreprendre pour ſe procurer la liberté, & plus on doit appréhender qu'il ne ſorte de la léthargie, dans laquelle il paroît comme inſenſible à ſes maux. Lorſque les choſes ſont montées à leur dernier période, il faut abſolument qu'elles baiſſent; il eſt impoſſible qu'un excès de tyrannie n'entraîne enfin la liberté, de même que l'eſclavage naît preſque toujours d'une liberté effrénée, & qui n'a point de regle. Les anciens Romains devinrent libres ſous *Tarquin* le Superbe; ce

Prince avoit porté le despotisme jusqu'au plus haut point. Les mêmes Romains perdirent leur liberté sous *César*, parce que dans aucun temps ils n'avoient autant abusé de cette même liberté. Ces exemples, qu'on retrouveroit dans bien d'autres Nations si l'on consultoit attentivement l'Histoire, devroient instruire les Princes à ne jamais s'abandonner à la tyrannie, & les peuples à ne point abuser de leurs privileges.

Porte-toi bien.

De Copenhague, le...



LETTRE CXXVII.

Tiao, *à* Yn-Che-Chan.

LES Danois, cher Yn-Che-Chan, embrasserent il y a environ deux cens ans la doctrine & les opinions de Luther, & se séparerent du Pontife Romain dont ils croyoient avoir de grandes raisons de se plaindre. La Religion que les Allemands appellent Evangélique, est donc la dominante, & presque la seule en Danemarck.

Il y a quelques réfugiés François qui ont un petit temple à Copenhague, les Catholiques ont aussi obtenu quelques Chapelles; mais le nombre des uns & des autres est si peu considérable, eu égard à celui des Luthériens, qu'à peine mérite-t-il qu'on en fasse mention.

Les Ecclésiastiques Danois sont divisés, ainsi qu'ils l'étoient, lorsqu'ils dépendoient du Pontife Romain, en simples Prêtres & en Evêques. En changeant de sentiment, ils ne sont devenus ni plus humbles, ni plus charitables : ils ont conservé leur ambition ; & s'il dépendoit d'eux, ils posséderoient bientôt les plus grandes charges du Royaume. Ils sont entiérement dévoués à la Cour dont ils dépendent entiérement & de laquelle ils esperent toute leur fortune. Leur soumission aux ordres & aux volontés du Souverain leur obtient la liberté de paroître aussi bigots qu'ils le souhaitent. A la faveur de cette feinte dévotion, il leur est permis, sous le prétexte de reprendre le vice, de désigner en Chaire les personnes de qualité qu'ils n'aiment point, en les nommant même par leur nom. La Cour souffre &

tolere cette insolence, en faveur des services qu'elle retire du Clergé; car les simples Ministres ne vivant guere que de ce que leur donne le peuple, ils cultivent avec soin sa bienveillance, & lui inspirent un grand amour pour l'obéissance passive; cela fait que la Cour leur passe toutes les sottises qu'ils couvrent du prétexte de la Religion. Au reste, ils ne sont jamais revêtus d'aucune charge civile, & ne se mêlent point du gouvernement. Cette sujettion, dans laquelle ils passent toute leur vie, leur inspire une haine violente contre toutes les Sectes Chrétiennes, où les Ecclésiastiques peuvent aspirer à de grandes dignités, & jouir des prérogatives & des emplois destinés aux laïques. Ils traitent les Romains d'archi-hérétiques, & n'aiment guere mieux les Anglicans, quoiqu'ils en parlent plus honorablement.

Un Auteur Anglois a fort bien démêlé les véritables sentiments du Clergé Danois au sujet des Prêtres & des Evêques des autres Sectes Chrétiennes. A la vérité, *dit cet Auteur*, les Ecclésiastiques Danois n'ont aucune charité pour ceux qui leur different en croyance, excepté pour l'Eglise Angli-

cane, qui eſt la ſeule dont ils parlent en bons termes, & dont ils diſent ſouvent qu'il n'y a aucune différence eſſentielle entre elle & la leur, & qu'ils ſouhaiteroient qu'on pût faire & achever quelque projet qui pût les réunir. Non pas que leur deſſein ſoit de réduire leurs Eccléſiaſtiques dans un état plus bas qu'ils ne ſont, mais ils auroient envie de les élever à la grandeur & aux richeſſes des nôtres, qui ſont les principales vertus qu'ils admirent en nous. Ils ont rejetté les opinions de Rome touchant la ſuprématie du Pape, & quelques autres points ; mais ils voudroient bien retenir la pompe de cette Egliſe, & c'eſt en cela qu'ils nous applaudiſſent de ce que nous l'imitons de ſi près : enſorte que je ſuis aſſuré que la doctrine de la Conſubſtantiation ne ſeroit point une matiere de diſpute, ſi les Princes croyoient que cette réunion valût la peine d'y travailler. D'autre côté, ils haïſſent les Calviniſtes autant que les Papiſtes, & la raiſon qu'ils en donnent, eſt parce qu'ils ſont contre le gouvernement deſpotique, & qu'ils croyent qu'on peut ſans péché s'y oppoſer. (1)

(1) Mémoire de M. de Moleſvvort, &c. p. 381.

La ſcience des Eccléſiaſtiques Danois eſt fort légere ; on peut dire qu'ils ſont preſque auſſi ignorants qu'ils ſont peu charitables. On ne voit guere aucun ouvrage, ſorti de la plume d'un Eccléſiaſtique, qui vaille la peine d'ètre lu. Il paroît de temps en temps quelques mauvais livres de controverſe contre les Catholiques & les Calviniſtes, mais ils ſont ſi pitoyablement écrits, que ſi l'on n'étoit pas déja dégoûté dans toute l'Europe de ces ſortes d'ouvrages, ils produiroient immanquablement cet effet. Si j'étois Prince, pour accoutumer mes ſujets à prendre du dégoût pour les diſputes de religion, je ferois traduire quelques livres da controverſe écrits par des Eccléſiaſtiques Danois, & j'ordonnerois qu'on en lût tous les jours une page dans chaque famille.

En général, dans ce pays-ci les Laïques ne ſont guere plus ſavants que les Eccléſiaſtiques. Le Danemarck a produit autrefois de forts grands hommes ; *Tycho-Brahé* (1), fameux Mathématicien, dont tu con-

(1) Vaſtum illud & admirandum *Tychonis Brahei* ingenium crevit, & ſe ad famam protulit, poſtquam inuſitato ante cæteros conatu ipſum

nois le systême du ciel; *Bartholinus*, habile Médecin, *Borichius*, célebre Anatomiste, *Saxo Grammaticus*, Savant illustre, & *André Velleius*, homme d'une érudition très-vaste. Depuis la mort de ces fameux Savants, les sciences & les belles-lettres sont tombées dans l'état le plus pitoyable. Les nobles par une sotte & ridicule vanité, méprisent les sciences & font peu de cas de ceux qui les cultivent. D'ailleurs, l'état d'abbaissement & de pauvreté dans lequel vivent la plupart des Danois, n'est guere propre à les exciter à cultiver les belles-lettres. Il est vrai qu'on prétend que la nécessité est la mere de l'industrie; mais il ne faut pas que cette nécessité soit poussée à l'extrême : alors non-seulement elle diminue l'esprit, mais même elle l'abat entiérement. Ce n'est donc pas (1) au climat froid

Cœlum nova Astronomia illustrasset. *Ce rare & admirable génie de l'illustre Tycho-Brahé, s'augmenta & ne mérita enfin sa réputation qu'après avoir abandonné les routes connues, & avoir porté un nouveau flambeau dans l'Astronomie. Jo. Justi. van Einem Coettingensis*, Commentariolus Historico-Litterarius de Fatis eruditionis apud potiores Orbis Gentes, Cap. V. de Fatis Eruditionis apud Danos. pag. 39.

(1) Ingenia Danorum, etsi Cœlum molestis

du Danemarck qu'il faut attribuer l'ignorance qui y regne aujourd'hui, ce pays ayant produit autrefois de très-grands hommes, & le génie des Danois étant, comme le remarque un critique Allemand, fort propre à faire des progrès dans toutes les sciences. Il ne faut imputer le défaut de Savants qu'au peu de cas qu'on fait d'eux. L'esprit languit toujours chez une nation où il n'est animé ni par l'espoir des honneurs, ni par celui des récompenses.

Il y a une Université à Copenhague, qui n'est ni riche, ni respectée. Si l'on avoit besoin d'argent, on pourroit bien quelque jour la supprimer entiérement, & en joindre les revenus à ceux du Roi, comme on fit il y a quelques années de ceux de l'Université de Sora. Cette Université, qui étoit beaucoup plus célebre & beaucoup mieux rentée que celle de Copenhague, fut tout-à-coup métamorphosée en une petite école, où l'on enseigne actuellement les principes de la Grammaire,

Boreæ torpentibus flatibus incumbat, ad omne genus disciplinarum paratissima sunt. Heic *Saxo Grammaticus*, heic *Andreas vellsius*, viri ingentis Eruditionis, originem hauserunt, Id. *Ibid.*

maire, parce que la Cour trouva à propos de s'en approprier les revenus.

Il paroît que les Danois ne sont gueres plus charitables que savants, & qu'ils n'ont pas plus de soin de leurs hôpitaux que de leurs Universités. Il y avoit autrefois plusieurs maisons publiques, éparses çà & là dans les campagnes pour le soulagement & l'entretien des pauvres malades ; les revenus de ces hôpitaux ont eu le même sort que ceux de l'Université de Sora. Je passerai aux Danois de ne vouloir point de savants chez eux : ils n'ont qu'à agir toujours comme ils font, ils viendront aisément à bout de leur dessein ; mais de prétendre n'avoir point de malades, cela me paroît impossible, sur-tout chez des gens qui se nourrissent excessivement mal. Au lieu d'abolir les hôpitaux, on auroit dû changer les Universités qu'on supprimoit, en infirmeries.

Je t'ai parlé dans mes lettres sur les Suédois du cas que l'on devoit faire des troupes Danoises, qui sont infiniment moins bonnes qu'elles n'étoient anciennement. Un Allemand prétend (1) que

(1) Danorum veterum fortitudo magna & præ-

les nobles, ont été cause que les Danois ont dégénéré de cette valeur si naturelle à leurs ancêtres; qui les fit craindre & res-

clara fuit; nam victrix & bellicosa Natio omnem pœne Europam armis suis pervasit, magnamque ejus partem vi subegit; sed hodie virtus illa bellica multum elanguit, dum remolescentes Danorum animi ad horrorem armorum trepidant, & ad lucra mercedesque potius inclinant. Id artibus Nobilium effectum est, qui, quum Rempublicam omnem ad se rapuissent, populum enervandum sibi imbellemque reddendum putarunt, ne armis arreptis importunos illos Rectores à cervicibus suis depelleret. Hinc populum ab armorum tractatione arcere, & bella peregrino gerere milite cœperunt. Quibus rebus factum est, ut vetus illa armorum ferocia paulatim intepesceret, & tandem concideret. *Les Danois ont porté leur courage & leurs armes au dernier degré. Cette Belliqueuse Nation a vu le moment qu'elle commandoit à toute l'Europe; la plus grande partie lui fut même soumise; cette valeur aujourd'hui s'est bien rallentie; cette ardeur guerriere s'est changée en ardeur de commerce; le bruit des armes les effraie. Cette révolution dépend des Nobles, qui ayant envahi toute la puissance de ce peuple, crurent que la politique demandoit que ce peuple fût amoli & énervé, afin qu'il ne sentît pas sa captivité, ou du moins afin qu'il n'en pût secouer le joug. Depuis ce temps les Danois ne soutiennent les guerres qu'avec des Troupes auxiliaires, & peu à peu ont changé le goût pour la gloire, en lâcheté & en paresse. Jo. Justi. van Einem Coettingensis,* Commentariolus Historico-Litterarius de Fatis Eruditionis apud potiores orbis Gentes, Cap. VI, de Fatis Eruditionis apud Danos, pag. 39.

pecter de toute l'Europe dont ils avoient conquis une grande partie. Cet auteur dit que l'amour du commerce qu'on a inspiré aux habitans du Danemarck, les a rendus lâches & timides. La noblesse a profité habilement de ce changement pour soumettre le peuple & le réduire dans l'esclavage ; ce qu'elle n'auroit pu faire, si les bourgeois & les paysans eussent hérité de la valeur de leurs ancêtres.

Ce que dit cet Allemand me paroît très-sensé, & l'expérience justifie tous les jours son sentiment. Tous les étrangers qui voyagent aujourd'hui en Danemarck, & qui connoissent par l'histoire le génie & la valeur des anciens habitants de ce Royaume, sont étonnés de la différence énorme qui se trouve entre les Danois modernes & les anciens. Le commun du peuple Danois, dit un voyageur Anglois, a peu d'esprit, & n'est pas guerrier comme autrefois. Il est enclin à tromper ; il soupçonne toujours qu'un autre a dessein de le tromper ; c'est pourquoi il s'écarte à regret du chemin qu'il a accoutumé de tenir. Si on lui offre beaucoup d'argent pour une chose qui ne se vend pas ordinairement,

il refusera de la donner, parce qu'il soupçonne que dans un tel achat on y voit quelque profit qu'il espere de découvrir, bien qu'il lui soit inconnu.

Tu vois, cher Yn-Che-Chan, que toutes les nations s'accordent à dire la même chose des Danois modernes. Les Allemands parlent à ce sujet comme les Anglois, & les Anglois comme les François. C'est ici le lieu d'appliquer le proverbe commun des Européens : *La voix du peuple est la voix de Dieu.* Il est impossible que tant de nations différentes se réunissent pour attester un mensonge, & pour vouloir le donner comme une vérité.

Si le principe que j'établis est certain, comme je crois qu'il l'est incontestablement, il s'ensuit que les Danois sont ivrognes au suprême degré, & que de l'aveu unanime des Anglois & des Allemands, qui sont des maîtres experts dans l'art de boire, & capables de décider en dernier ressort de ce qui regarde la débauche de table, aucune nation ne boit aussi copieusement que la Danoise. Ecoutons d'abord parler un Allemand qui s'appuie de l'autorité d'un Ecossois, pour prouver que l'ivrognerie

eſt portée plus loin en Danemarck qu'en Allemagne. Les Danois, dit-il (1) ſont ſi enclins au défaut de s'enyvrer, qu'au jugement de *Barclay*, ils ſurpaſſent infiniment les Allemands dans les excès qu'ils font du vin. Voici à préſent le jugement d'un Anglois. Les Danois ſont fort adonnés à boire. Les liqueurs qui ſont le plus en vogue parmi les gens de qualité, ſont le vin du Rhin, le brandevin de ceriſe, & tous les vins de France. Les hommes l'aiment paſſionnément, & le beau ſexe ne le refuſe pas. Ceux du menu peuple, qui ont de quoi ſe divertir, le font avec de la mauvaiſe bierre, & du brandevin fait avec de l'orge.

Prends garde, cher Yn-Che-Chan, que tout boit en Danemarck, & boit copieuſement, nobles bourgeois, payſans, femmes, filles & garçons. Je crois ouir les Danois, charmés de leur ivreſſe, dire aux nations qui condamnent leur ivrognerie:

(1) Denique in convivia & ebrietatem propenſiores ſunt, ut & in Dania Germaniam perpotandi ſtudio ſuperari Barclaius adfirmet. *Id.* Ibid. p. 40.

Tout boit dans l'Univers ; la Lune boit la
Mer, (1)
La Terre boit la pluie, & le Soleil boit l'air.
L'arbre pour se nourrir boit le suc de la Terre ;
On dit même que l'Air boit l'Eau.
Pourquoi donc, chers amis, me faites-vous la
guerre,
Quand je bois de ce vin nouveau.

Cette chanson d'*Anacréon* peut servir d'excuse à tous les buveurs. Il est vrai qu'on peut répondre que peu de gens sont débauchés dans le goût que l'étoit cet ancien Poëte ; je conviens de cela, & j'avoue qu'on trouve beaucoup d'ivrognes en Danemarck ; mais peu d'*Anacréon*.

Porte toi bien. Je parts d'ici au premier jour pour passer en Hollande, où je m'embarquerai pour retourner dans ma chere patrie, & y avoir le plaisir de t'embrasser après un long voyage.

De Copenhague, ce ...

(1) Η' Γῆ μέλαινα πίνει,
Πίνει δὲ Δένδρε' ἀυτὴν·
Πίνει θάλασσα δ' αὔρας,
Ο' δ' Ἥλιος θάλασσαν,
Τὸν δ' Ἥλιον Σελήνη.
Τί μοι μάχεσθ', ἑταῖροι,
Κ' αὐτῷ θέλοντι πίνειν.

Anacr. Od. XIX.

LETTRE CXXVIII.

Sioeu-Tcheou, à Yn-Che-Chan.

Je te promis dans ma derniere lettre, cher Yn-Che-Chan, de t'instruire de ce que je savois encore sur les usages & les cérémonies des Juifs ; je vais m'acquitter de ma parole. Ce peuple célebre pendant neuf jours une fête qu'ils appellent la Pâque, en mémoire de la fin de l'esclavage dans lequel il fut autrefois en Egypte. Lorsque le temps de cette fête approche, chaque pere de famille se pourvoit d'une certaine quantité du plus pur & du plus beau bled, pour s'en nourrir lui & tous ses enfants pendant la solemnité. Le Juif le plus pauvre n'oseroit dans ce temps manger du pain fait avec du bled médiocre ; & celui qui commettroit une pareille faute contre la loi, seroit regardé comme un profane.

Afin que la farine, destinée à faire les pains de la Pâque, soit plus pure & plus nette, les Juifs mettent leur bled dans des

facs bien lavés, lorsqu'ils le portent au moulin pour le faire moudre ; la meule du moulin est taillée de nouveau, & n'a point encore servi.

La propreté des Juifs, à l'approche de la Pâque, ne se borne pas à leur pain, ils nettoyent avec beaucoup de soin leurs maisons qui sont ordinairement sales & puantes. Quant à leur vaisselle, ils la frottent de toute leur force ; & lorsqu'ils jugent qu'elle est parfaitement lavée, ils la portent chez leurs Rabbins qui la visitent piece à piece, & jugent si elle est bien ou mal nettoyée. Il me paroît que l'emploi de visiteur & de contrôleur des plats, des assiettes & des chaudrons, auroit mieux convenu aux servantes des Rabbins qu'aux Rabbins mêmes ; rarement un homme d'étude s'entend beaucoup aux affaires du ménage. Je suis assuré que nos compatriotes les Lettrés sont peu experts dans l'art de recurer les marmites ; & les savants Européens que j'ai connu n'y excellent gueres.

Il faut convenir que la cérémonie de porter la vaisselle chez les Rabbins est puérile ; cependant un Evêque moderne a

découvert dans cette cérémonie tous les points fondamentaux du Christianisme. Tu n'aurois par cru, cher Yn-Che-Chan, que les Pontifes Européens établissent leur religion sur les broches & les lechefrites des Juifs. Rien n'est cependant plus véritable; & l'Evêque dont je te parle, a employé trois grandes pages à prouver cette vérité. Je rapporterai ici ce qu'il dit à ce sujet; cela te fera juger du caractere d'esprit des savants Théologiens Italiens; car celui-ci passe pour un des principaux. Ces Juifs, (1) dit-il, qui tout le long de l'année laissent leurs maisons sales, puantes & vilaines, & à la fête de Pâque les nettoyent le mieux qu'ils peuvent, nous représentent le pécheur qui s'est long-temps patrouillé dans le limon du vice, & a demeuré dans un logis sale, pollu, & puant devant la face du Seigneur, & lequel vient à fouler les vices & les péchés, & avec une lumiere à rechercher dans tous les coins de son cœur, pour voir s'il y reste quelque souillure, afin que

(1) Les jours Caniculaires, de Simon Majole, d'Ast, Evêque de Volture, traduits par Rosset, Tom. III. pag. 150.

toute la maison de sa conscience ayant été bien nettoyée, celui qui nettoie les cœurs y puisse habiter, le mauvais esprit en étant chassé & mis dehors, & qu'enfin les ordures en ayant été ôtées, on les jette dans le feu, sans qu'il y reste aucune trace de péché ; d'autant que sans doute la maison demeure toujours sale & vilaine, lorsque l'intérieur n'en est pas bien nettoyé, & par même moyen elle ne se peut rendre digne habitable de Dieu.

Tu n'aurois pas cru, cher Yn-Che-Chan, que l'usage de balayer la veille d'une fête une maison fort sale, marquât la nécessité de nettoyer l'ame des souillures spirituelles, & de se défaire de tous ses péchés, & désignât mille autres belles choses. Mais ce n'est encore rien que cela ; & le lavement des plats & des assiettes contient bien d'autres mysteres que le nettoyement de la maison. Les Juifs, dit le savant & ingénieux Evêque, lavent leur vaisselle ordinaire, lorsque la Pâque s'approche ; & principalement celle qui sert au boire & au manger, & ne laissent point sans nettoyer tout, jusqu'au bois, & n'en usant point durant cette fête ; & cela

nous signifie que nous qui sommes Chrétiens, devons abandonner les trafics, les actions & les exercices qui ne se peuvent faire sans péché, ou pour le moins sans danger de péché, & toutes les autres choses d'où sortent les scandales, les fraudes & les dols, qui procedent de nos travaux, de nos négoces, jugemens, conseils & usures (1).

Aurois-tu jamais deviné, cher Yn-Che-Chan, que les Chrétiens ne devoient point être usuriers, qu'ils devoient abandonner les négoces trop lucratifs, parce que les Juifs lavoient leur vaisselle ? Voilà, cher Yn-Che-Chan, ce que de simples mortels comme nous n'auroient jamais deviné. Il est réservé aux seuls Pontifes Nazaréens de découvrir des préceptes magnifiques dans des choses qui paroissent si simples & si indifférentes : mais cela n'est pas surprenant ; car les Evêques sont inspirés par l'Esprit de Dieu. Ils assurent fortement qu'ils ne se trompent jamais, pas même lorsqu'ils sont entr'eux d'un sentiment opposé.

Revenons à la vaisselle des Juifs & aux

(1) La même, pag. 151.

rares découvertes de l'illustre Docteur Européen. Quant à la vaisselle, *dit-il*, (1) que les Juifs, ne se contentant pas d'avoir bien lavée, apportent à leurs Rabbins, afin qu'ils en fassent jugement, cela nous représente qu'encore qu'un homme ait par la contrition purgé ses péchés, toutefois il doit néanmoins aller devers le Prêtre, lui confesser pleinement & humblement ses fautes, afin que, si le Prêtre l'en trouve digne, il puisse participer au banquet de l'Agneau; & c'est ce que dit S. Paul. « Qu'un chacun fasse jugement de » soi-même, & ainsi qu'il mange de ce » Pain & boive de ce Calice.

Il faut être bien habile, cher Yn-Che-Chan, pour tirer si subtilement une raison invincible pour établir la confession auriculaire. Quel est le Controversiste Protestant qui ne soit foudroyé à l'objection de la vaisselle bien lavée des Juifs, & qui ose nier après cela, que quoiqu'un homme « ait par la contrition purgé ses » péchés, toutefois il doit néanmoins » aller devant le Prêtre lui confesser plei» nement & humblement ses fautes? »

(1) La même, pag. 152.

La contrition & le véritable repentir d'avoir offensé la Divinité, c'est, selon le Pontife Nazaréen, le frottoir dont la servante Juive s'est servie pour recurer la marmite ; & le Prêtre, c'est le Rabbin qui examine s'il ne reste rien au fond du pot.

Les Juifs, cher Yn-Che-Chan, pratiquent encore quelques usages au sujet de leur vaisselle & de leur batterie de cuisine, qui ont fait dire mille autres belles choses à l'Evêque. Voyons d'abord les coutumes des Juifs, nous examinerons ensuite les explications du Pontife Italien. Lorsque les Rabbins ont visité soigneusement la vaisselle qu'on leur présente, ils la mettent dans un filet de pêcheur, & la plongent dans un chaudron rempli d'eau bouillante. Ils la retirent ensuite, & répandent dessus de l'eau froide, en prononçant trois fois ce mot, *Justement*. Cela fait, le Propriétaire de la vaisselle la reprend & va la mouiller dans quelque ruisseau, dont l'eau soit claire & courante.

Les plats, les assiettes, les chaudrons, les marmites, *&c.* étant aussi parfaitement nettoyées, les Juifs lavent & frottent encore une fois leur maison. Chez

que pere de famille ne se contente point de ce qu'ont fait ses enfants & ses domestiques, il va lui-même visiter si tout est bien dans l'ordre. Il allume une chandelle, & parcourt la maison depuis la cave jusqu'au grenier; il n'est aucun coin qu'il ne visite plusieurs fois. Si par hazard il trouve quelque ordure, il la ramasse, la jette dans le feu, & la fait réduire en cendre.

Voilà cher Yn-Che-Chan, des coutumes superstitieuses en quantité, prises en partie dans les Ouvrages des Rabbins, gens ordinairement visionnaires & pêtris de chimeres. Nous allons voir présentement le profit que l'Evêque Italien a fait de ces usages; & les belles & ingénieuses explications qu'il en donne. » Toute la » vaisselle, *dit-il* (1), étant plongée dans » *un chaudron d'eau bouillante*, nous dé- » montre que quand un pécheur confesse » ses péchés au Prêtre, alors il se charge » du pesant fardeau des vices, & qu'il » entend & connoît l'ire de Dieu qu'il a » bien *méritée*, *qui est entendue* par ce pôt, » ou chaudron bouillant dont parle le Pro-

(1) La même, pag. 152.

» phete *Jérémie*. Je vois un pot qui bout. »
Ne trouves-tu pas, cher Yn-Che-Chan, ces nouvelles preuves de la néceſſité de la confeſſion auriculaire excellentes ; & l'Evêque ne rencontre-t-il pas bien la reſſemblance de la colere céleſte *dans le chaudron bouillant* ? Le Prophete *Jérémie*, & le pot qu'il voit bouillir, tout cela n'eſt-il pas bien amené ? Mais voici quelque choſe de plus fin, de plus ſubtil, & de bien plus ſavant dans la cérémonie que fait le Rabbin, de plonger la vaiſſelle dans l'eau bouillante. Tous les myſteres les plus grands du Chriſtianiſme y ſont entiérement contenus : on y trouve la juſtification du pécheur, la Trinité, & la mort du Légiſlateur des Chrétiens.

Tu croirois peut-être, toi qui es parfaitement inſtruit du Chriſtianiſme, & qui ſais le reſpect que les Européens ont pour leurs myſteres, qu'il ſeroit impoſſible qu'ils extravagaſſent juſqu'au point d'en vouloir trouver la reſſemblance dans les folies des Rabbins ; rien n'eſt plus vrai cependant. Cela te doit prouver dans quels égarements ils ne donnent point. Ce n'eſt

(1) La même, pag. 154.

pas ici un mauvais Ecrivain, un Auteur sans nom, sans caractere, qui développe ces belles & rares choses; c'est un Pontife célebre de qui même ses confreres les Prélats Italiens ont publié plusieurs fois les louanges. Voici comme il s'explique à ce sujet. (1) Le Rabbin venant à tirer hors de l'eau bouillante cette vaisselle, & à y répandre de l'eau froide, & puis à prononcer trois fois ce mot, *Juste* ou *Justement*; cela nous montre comme le Prêtre nous apprend qu'il nous tire des vaisseaux d'ire & bouillants, & qu'il nous délivre de la colere de Dieu, nous infusant l'eau d'absolution, & nous déclarant notre justification par trois choses, à savoir, par la miséricorde de Dieu le Pere, par le satisfaction de son Christ, & par la grace du S. Esprit.

Ce n'étoit point assez pour l'Evêque, que de trouver tant de choses magnifiques dans l'action des Rabbins, plongeant quelques mauvaises assiettes d'étain dans un chaudron rempli d'eau, il falloit encore expliquer ce que marquoient ces assiettes retirées de l'eau chaude, & re-

(1) La même, pag. 153.

plongées dans une eau courante. Voici cette utile explication. (1) Cette vaiſſelle eſt plongée dans une eau courante, pour nous repréſenter que nous miſérables pécheurs, bien que nettoyés de toute ſaleté par la pénitence, par le mérite de Jeſus-Chriſt, nous ne devons pas néanmoins tant préſumer de nous, comme ſi nous avions ſatisfait à Dieu, mais devons encore pleurer nos péchés. Ainſi en ont fait David, la Magdelaine & l'Apôtre S. Pierre; car après avoir obtenu la rémiſſion de leurs péchés ils n'ont pas laiſſé de pleurer leurs tranſgreſſions paſſées, & d'en rafraîchir leur mémoire en amertume dans leurs ames. Or ce que les Juifs font en ſe préparant durant la ſemaine de Pâque, les Chrétiens le doivent faire à plus forte raiſon en nettoyant leurs ames de tout péché.

Tu ne t'attendois pas ſans doute, cher Yn-Che-Chan, à voir paroître ſur les rangs, David, la Magdelaine & l'Apôtre S. Pierre; mais pourquoi l'Evêque ne les y eût-il pas fait venir, puiſqu'en parlant d'une maiſon qu'on balaie, il explique tous les différents degrés de la péni-

(1) La même, pag. 153.

tence? Tu juges bien, cher Yn-Che-Chan, que la comparaison du balai qui nettoye les chambres, & de la confession qui sert au même usage dans les consciences, n'est point oubliée; mais voyons les propres termes de l'Evêque. « Deux jours avant » Pâque, les Juifs nettoyoient de rechef » leurs maisons, Et nous devons net- » toyer pareillement nos cœurs & nos » consciences, rechercher soigneusement » si rien de souillé y reste, & considérer » si nous sommes rechûs en péché, & » alors nous purger par le moyen de la » pénitence & de la confession, de peur » que la rechûte ne soit pire que la pre- » miere maladie. »

Voici enfin ce que signifie le pere de famille, cherchant avec une chandelle les ordures que sa servante pourroit avoir oubliées, & jettant dans le feu celles qu'il trouve. Le pere de famille, dit le Prélat Italien, allume la chandelle, & s'en va fouiller toute la maison pour voir s'il y a quelque reste d'ordure. Et nous devons examiner nos consciences, nous éprouver dans nous-mêmes, être dolents de nos pé-

chés, & les confesser avec vraie confiance en Jesus-Christ.

Tout ainsi que les Juifs jettent dans le feu ce qui reste d'ordure dans leurs maisons, & enfin nettoyent entiérement leurs maisons pour le jour de la fête, de même devons-nous déposer & nous dépouiller de tous péchés mortels & véniels, les jetter au vent & les réduire en poudre, avec certaine promesse que sous l'espoir de la grace divine nous n'y retournerons plus. (1)

Je ne finirois jamais, cher Yn-Che-Chan, si je voulois faire mention de toutes les découvertes que le Pontife Chrétien a faites dans les pratiques inventées & ordonnées par les Rabbins. On appelle cela tirer la quintessence des choses; & il n'y a qu'un Théologien & un Controversiste Italien qui soit assez subtil pour pouvoir tirer des preuves du Christianisme, des pratiques Judaïques, inventées presque toutes dans ces derniers temps, & n'ayant rien de commun avec les anciens usages des Israélites.

La maniere savante dont cet Evêque

(1) La même, pag. 154.

Ultramontain a expliqué les préceptes Rabbiniſtes, l'interprétation favorable qu'il leur a donnée, me feroit croire qu'en Italie, au-lieu de la Bible dont on défend ſévérement la lecture au peuple, ſur-tout dans des traductions en Langue vulgaire, on pourroit bien lui permettre, & même lui ordonner la lecture du Thalmud. On chargeroit quelque ſavant Théologien, qui auroit la capacité de *Simon Majole*, Evêque de Volture, de faire une bonne verſion du Thalmud & d'y joindre d'excellentes notes dans le goût des explications que nous venons de voir. Il ne ſeroit pas impoſſible que ce Livre tôt ou tard ne pût être goûté en France, & les Jéſuites pourroient le donner comme un échange de la Traduction & des remarques de *Queſnel*, qu'ils ont fait ſi ſévérement défendre, quoique ce ſoit réellement la plus belle & la plus fidelle qu'on ait en François, des livres des Diſciples du Légiſlateur des Chrétiens. C'eſt aſſez plaiſanter, cher Yn-Che-Chan. N'auroit-on pas été en droit de dire à l'Evêque Italien ce que dit un Prélat de la même nation à un Poëte, qui lui préſentoit ſon Ouvrage :

Dove diavolo, Signor Ariaste; avete pigliate tante coionerie? Ce qu'il y a de certain, c'est que les fables & les rêveries qui sont permises à des Poëtes & à des conteurs d'historiettes, doivent être interdites chez les gens de sens, aux Théologiens & aux Philosophes, qui se piquent de ne jamais s'écarter de la raison & de la vérité. Les folies & les visions du Prélat Italien m'ont fait perdre de vue les coutumes des Juifs; j'y reviendrai dans ma premiere Lettre.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

De Dresde, le....

LETTRE CXXIX.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LA Pâque des Juifs, dont les ridicules réflexions de l'Evêque Italien m'empêcherent de te parler dans ma derniere lettre, commence, cher Yn-Che-Chan, le quatorzieme du mois de Mars au coucher du Soleil. Ils se rendent alors dans leur Synagogue, habillés le plus magnifiquement qu'il leur est possible, & ils

font cette priere : „ Nous te louons, Dieu
„ tout-puissant de ce que tu as daigné
„ nous élire pour ton peuple, & nous
„ choisir sur toutes les autres Nations
„ pour nous donner part dans ton hé-
„ ritage. Tu nous as ordonné cette fête
„ de réjouissance, pendant laquelle nous
„ devons nous féliciter d'être dans ton
„ Eglise, & nous ressouvenir du jour
„ de notre sortie & de notre délivrance
„ d'Egypte. „ En sortant de la Synagogue,
ils vont dans leurs maisons; ordinairement
ils y prennent de nouveaux habillements
blancs. La salle où ils doivent manger un
agneau, qu'ils appellent l'*Agneau Paschal*,
est fort bien parée; la table est couverte
d'une nape de soie, sur laquelle on met
plusieurs Lampes. On sert sur un même
plat trois pains, faits d'une pâte sans le-
vain, & au-dessus de ces trois pains on
place une partie de l'Agneau pascal, rôti
& assaisonné d'une sauce, faite avec des
herbes ameres & de l'eau salée. Cette fa-
çon de garnir un plat ressemble assez à
celle dont un Poëte François s'est mo-
qué, en décrivant un mauvais repas.

Lorsque l'Agneau rôti, placé sur les

Sur un lievre flanqué de trois poulets éthiques, (1)
S'élevoient deux lapins, animaux domestiques;
Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentoient encor les choux dont ils furent nourris.

trois pains, est servi, les hommes se mettent d'abord à table; & quand ils sont rangés, les femmes prennent leur place. Chacun a son verre particulier, & l'on y verse du vin rouge, car l'on ne peut se servir du blanc. Le verre rempli, l'on chante une petite priere, & l'on boit avec beaucoup de respect & de modestie. Cette cérémonie finie, le pere de famille lave ses mains & prend des trois pains sans levain, celui qui est au milieu. Il le partage en deux parties, dont il met l'une derriere le chevet du lit, & l'autre il la pose entre les deux autres pains. Il prend ensuite de l'herbe amère qui est sur la table & la sauce dans du vinaigre, où l'on a mêlé de l'eau salée. Il mange de cette herbe avec un profond respect, & en donne à tous ceux qui sont à table. Celui des assistants qui en mange le plus, est regardé comme le plus saint, le plus pieux, &

(1) Boileau, Satyre IV.

les urines : est-ce que la même cause qui auroit fait une acte de religion des herbes ameres, auroit aussi consacré les raves? Le Rabbin qui les auroit mises en usage auroit-il eu la gravelle?

Le cérémonial de la rave achevé, les Juifs mangent des viandes communes, & dont ils usent ordinairement. A la fin du repas, le pere de famille va chercher le morceau de pain qu'il avoit mis sous le chevet du lit, & en donne un morceau à tous les assistants. Celui qui mange le plus de ce pain tout sec (car il n'est plus permis de boire afin que la saveur en reste à la bouche) croit recevoir dans le Paradis un plus grand salaire. Plaisante maniere de travailler à son bonheur dans l'autre monde, que celui de s'étouffer à demi dans celui-ci! il faut que les vertus de ce pain ne soient pas bien grandes, puisqu'un verre d'eau ou de vin les dissiperoit. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il est mangé, les convives font une priere, après laquelle le pere de famille ordonne d'ouvrir la porte de la salle où s'est fait le repas. Un homme, monté sur un âne, y entre, & dès que les assistants l'apperçoivent, ils disent à-

haute voix : » Répands, Seigneur, ta » colere sur ceux qui ne te connoissent » point. »

Cette cérémonie scandalise beaucoup les Européens. Ils disent que les Juifs désignent les Chrétiens par ces paroles, *ceux qui ne te connoissent point*. Ces plaintes sont ridicules ; car sans entrer dans la discussion que demanderoit une plainte aussi mal fondée, quand elle seroit véritable, étant naturel que chacun suive dans ses prieres les idées & les préceptes de sa religion, & les Juifs croyant ne pouvoir regarder par la leur les Chrétiens comme des gens qui connoissent véritablement la Divinité, il est certain que les Juifs ne font que répéter une priere que tous les Européens disent journellement ; priere, faite par un ancien Prophete, dont les Chrétiens & les Juifs chantent également les hymnes. Or, s'il y a du mal à la faire, si c'est une action inique que de souhaiter que Dieu punisse des hommes, en le priant de verser sa colere sur ceux qui ne le connoissent point, d'où vient que les Chrétiens pratiquent ce qu'ils condamnent dans les Juifs ? Ou cette priere est innocente, ou elle est crimi-

nelle. Si elle eſt innocente, elle peut être faite dans toutes les religions; ſi elle eſt criminelle, elle ne doit être dite dans aucune.

Tu feras peut-être curieux, cher Yn-Che-Chan, de ſavoir ce que ſignifie cet homme monté ſur un âne, qui vient gravement ſe préſenter dans la ſalle du feſtin. Les Juifs veulent déſigner par-là le Meſſie qu'ils attendent depuis tant de temps. La monture qu'ils donnent à celui qui repréſente leur futur libérateur, te paroîtra meſſéante; mais ſans doute que le Rabbin qui a inventé cette cérémonie, a eu égard à la longueur du temps qu'il y a que les Juifs attendent leur délivrance, & qu'il a voulu apprendre aux Juifs qu'ils devoient regarder encore comme fort éloigné le temps de leur délivrance; un homme, monté ſur un âne, ne préſentant pas à l'eſprit l'idée d'un libérateur qui ſe hâte beaucoup. Les Européens diſent unanimement que les Juifs auroient beaucoup mieux fait de placer cet homme ſur un cheval de bois que ſur un âne, puiſqu'ils attendront inutilement pendant toute la durée du monde ce qu'ils attendent depuis

tant de siecles, & ce qu'ils n'ont point voulu connoître, lorsqu'il a paru.

Lorsque toutes ces cérémonies sont finies, il est environ minuit. Les Juifs vont se coucher, ils dorment fort peu cette nuit, ils emploient beaucoup plus utilement ce temps; car comme chacun d'eux espere d'engendrer le Messie pendant la célébration de la fête, ils travaillent le plus qu'il leur est possible, pour en venir à bout. Je suis bien certain, cher Yn-Che-Chan, que les femmes Juives voudroient qu'une pareille solemnité durât toute l'année, & que de toutes les cérémonies celles qu'elles trouvent les plus agréables, sont celles qui tendent à la procréation du Messie.

Les Juifs, cher Yn-Che-Chan, ont changé plusieurs anciennes coutumes dans la célébration de leur Pâque, & leur en ont substitué de nouvelles. Les Rabbins ont altéré dans les cérémonies religieuses le culte Judaïque, ainsi que dans la croyance; & si Moïse revenoit aujourd'hui, il auroit bien de la peine à reconnoître les Juifs. Ce Législateur avoit commandé qu'au commencement de la fête de Pâque chaque

pere de famille eût un agneau entier pour son souper qui devoit être entiérement mangé, sans en rien réserver pour le jour suivant; & au cas qu'il en restât quelque chose, qu'il fût jetté dans le feu. Les Rabbins, apparemment par un esprit de lésine & d'épargne, ont voulu qu'on fît deux repas de l'agneau; ils en servent une moitié le premier jour de Pâque, & l'autre moitié le lendemain. Les Juifs modernes ont encore augmenté le nombre des jours de la solemnité. Moïse avoit ordonné qu'elle dureroit sept jours; aujourd'hui les Juifs y ont ajouté un huitieme. Je ne finirois point, cher Yn-Che-Chan, si je parlois de toutes les cérémonies qu'ont introduit les Rabbins dans la religion Judaïque. Je te marquerai cependant que celle des poissons (1) qu'on charge des péchés, & celle des coqs à qui l'on impose le même fardeau, & que l'on mange peu après, sont des usages dont il ne paroît pas la moindre trace dans l'ancienne Religion Juive.

En voilà assez, cher Yn-Che-Chan, sur les usages religieux des Juifs moder-

(1) Voyez les Lettres précédentes.

nes. Je conviens avec les Européens que la plupart sont ridicules ; mais cela ne fait point qu'on doive persécuter ceux qui les exercent. S'il étoit permis de violenter les consciences & de maltraiter les hommes, parce que certain culte qu'ils pratiquent, paroît ridicule, les Européens devroient s'attendre à être vivement persécutés dans tout l'Orient, où leurs cérémonies, leurs usages paroissent pour le moins aussi absurdes & aussi extraordinaires que le leur semblent les pratiques des Juifs modernes.

Les Européens, pour colorer l'inimitié violente qu'ils ont contre des infortunés, plus dignes de pitié que de haine, disent qu'ils ne haïssent les Juifs que par rapport à leur mauvaise foi, & à cause des usures exorbitantes qu'ils pratiquent. Ils soutiennent qu'ils pratiquent une chose qui leur est expressément défendue, Moïse leur ayant ordonné de ne point prêter à usure à leurs freres, ou à leur prochain. Les Européens expliquent mal, selon les Juifs, ce précepte, & lui donnent trop d'étendue par le mot de *freres*. Il faut véritablement entendre tous les parents, mais celui de prochain ne signifie que les Juifs ;

un Idolâtre, un Chrétien n'est point le prochain d'un Juif. Il est certain que dans l'ancien Judaïsme, jamais les Juifs n'ont regardé ceux qui étoient hors de leur religion comme des gens qu'ils dussent ménager, encore moins secourir.

Ils avoient été si maltraités par les Egyptiens pendant leur captivité en Egypte, ensuite par les Persans lorsqu'ils furent menés captifs à Babylone, qu'ils avoient pris long-temps avant la naissance du Christianisme, une haine mortelle pour toutes les nations étrangeres. Ainsi les Européens ne doivent pas trouver étrange que n'ayant pas mieux traité les Juifs que les Afriquains & les Asiatiques, ils n'en soient pas aimés davantage. Les Juifs ne manquent donc point, selon eux, au précepte qui leur défend de prêter à usure à leur prochain, lorsqu'ils retirent de gros, & même d'exhorbitants intérêts des Chrétiens; mais ils n'ont point varié sur la doctrine qui leur interdit l'usure entre les personnes de leur religion. Les sentiments des Rabbins modernes sont parfaitement d'accord sur ce point avec ceux de leur ancien Législateur. Voici comment s'ex-

plique à ce ſujet un Rabbin célebre, qui interdit abſolument toute ſorte d'uſure ſous quelque prétexte que ce ſoit, ſoit aux hommes, ſoit aux femmes, de quelque condition & de quelque état qu'ils ſoient. *La uſura es prohibida en hombres y mugeres de qualquiera calidad que ſean, ſin el eſtado hazar mudança alguna, y declareme en eſta forma para monſtrar & grandiſſimo abuſo de aquellos, que vanamente dizen que el dinero de biudas y huer fanos ſe puede dar a uſura.*

Pourquoi, demandai-je, cher Yn-Che-Chan, à un Rabbin qui me montra ce précepte; *n'avez-vous pas étendu cette belle morale juſqu'aux Chrétiens*? Nous attendons, *me dit-il*, qu'ils nous en donnent l'exemple. Dès qu'ils ceſſeront de nous traiter comme des bêtes, de nous faire payer ſur les ponts & aux autres paſſages, comme ſi nous étions des bœufs & des cochons; qu'ils ne nous obligeront pas de ſortir à certaines heures de pluſieurs villes, qu'ils ne nous feront point enfin payer l'air que nous reſpirons; alors voyant qu'ils nous regardent comme des hommes, & qu'ils agiſſent avec nous comme

l'humanité le demande, nous ne ferons plus l'usure, & nous les traiterons à notre tour comme notre prochain. Nous étendrons jusqu'à eux les préceptes qui nous défendent de profiter du malheur & du besoin de nos freres. Jusqu'à ce que les Chrétiens soient plus pitoyables & plus désintéressés, devons-nous nous faire une peine de retirer une partie de l'argent qu'ils nous extorquent? Je ne sus que répondre, cher Yn-Che-Chan, au discours du Rabbin, & je ne sais ce qu'y auroit répondu un Européen.

Porte toi bien.

De Dresde, le...



LETTRE CXXX.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

VARSOVIE, où je suis arrivé depuis peu de jours, est une grande ville, en général assez mal bâtie, ouverte de tous côtés, & sans aucune fortification. Cette capitale de la Pologne a été très-souvent maltraitée par les guerres civiles, si communes & si fréquentes dans ce Royaume. Jamais peuple n'a plus mal usé du droit avantageux d'élire son Souverain, que les Polonois : il semble qu'ils travaillent depuis près d'un siecle non-seulément à se ruiner de fond en comble, mais à perdre entiérement leur liberté.

L'état de la Pologne est aujourd'hui bien différent de ce qu'il étoit, il y a cinquante à soixante ans. Les Moscovites craignoient les Polonois, & n'auroient osé les offenser; les Turcs les regardoient comme leurs libérateurs. Actuellement les Moscovites les traitent avec autant de hauteur que s'ils étoient en droit de les

commander. C'est peu qu'on ait vu les troupes Russiennes entrer en Pologne pour les obliger à choisir un Souverain ; ces mêmes troupes ont traversé les terres de la République lorsqu'elles étoient en guerre avec les Turcs, sans s'embarrasser si cette démarche pouvoit plaire ou déplaire aux Polonois (1). L'Europe entiere voit aujourd'hui avec étonnement des gens qui vers le milieu du siecle passé étoient considérés comme des barbares, aussi rustres que lâches & mal disciplinés, donner des loix à tous leurs voisins. De quoi ne vient point à bout un homme qui a le génie de Pierre le Grand ?

Il est surprenant que tous les Polonois n'ayent pas compris, & ne comprennent pas encore aujourd'hui combien il leur est utile de se réunir pour s'opposer au progrès des Moscovites ; tôt ou tard ils en feront entiérement les esclaves. Hé ! qui doute que la Russie ne fasse à l'avenir dans toutes les Elections des Rois de Pologne

(1) On vient de voir récemment le mépris que les Russes ont pour les Polonois, dans la marche des troupes Russiennes, qui devoient se rendre en Flandres, pour y joindre l'armée des alliés.

ce qu'elle a fait dans cette derniere ? qu'elle ne mette sur le trône le Prince qu'il lui plaira ? Qui pourra l'en empêcher ? Les Polonois, toujours désunis, étant incapables de s'opposer aux ennemis qui les attaquent ?

La saine politique dans un Royaume électif ne permet jamais, sous quelque prétexte que ce soit, qu'on conserve pendant plusieurs regnes la couronne dans une même famille ; il est impossible que dans la suite du temps, elle n'y devienne héréditaire. L'exemple de l'Empire, possédé depuis plus de deux siecles par la Maison d'Autriche, devroit instruire les Polonois. Si le premier Roi élu a eu assez de créatures pour faire tomber la couronne après sa mort à son fils, ce fils joint pendant son regne de nouvelles créatures à celles de son pere, & a encore plus d'avantage que lui dans la nomination de son successeur. A la quatrieme génération il ne se trouve plus personne qui ose refuser sa voix au fils du Monarque défunt, & bientôt après on oublie même que le Royaume, où l'on vit, ait été autrefois électif.

L'intérêt des Polonois demanderoit qu'ils

fussent toujours très-unis avec les Suédois; par ce moyen il leur seroit aisé de s'opposer aux Moscovites & de conserver leur liberté. La Cour de Russie connoît bien qu'elle doit, tant qu'elle pourra, avoir un Roi de Pologne qui soit porté pour elle: elle a agi très-sensément lorsqu'elle s'est opposée à l'élection de Stanislas: mais d'un autre côté, les Polonois n'ont pas senti combien il leur étoit utile de maintenir leur choix par toutes les voies possibles. Les Suédois ont aussi manqué dans cette occasion à leurs véritables intérêts; ils devoient songer que tout ce qui augmentoit le pouvoir des Moscovites, leur étoit nuisible. Un Roi de Pologne, qui doit sa couronne au secours de la Russie, est un ennemi de plus de la Suede. Parmi les fautes essentielles qu'on a faites contre la politique, la neutralité, que les Suédois ont gardée dans la derniere guerre de Pologne, est une des plus considérables.

Je ne comprends point, cher Yn-Che-Chan, comment les Suédois, qui ont de l'esprit & du bon sens, se conduisent aussi peu sagement depuis quelques années; on diroit, à voir les différentes manœuvres

L...

qu'ils ont faites en dernier lieu, qu'ils ignorent les éléments de la plus simple politique. Lorsque la France faisoit une puissante diversion contre les Allemands & les Moscovites, que ces deux peuples craignoient également que le Turc ne rompît la paix, les Suédois auroient pu déclarer la guerre avec avantage aux Moscovites ; ils ne l'ont point fait, il paroît même qu'ils n'y ont point songé. Peu de temps après, ces mêmes Moscovites & Allemands, étant engagés dans une guerre ruineuse contre les Turcs, les Suédois sont restés tranquilles. Aujourd'hui que la paix est dans tout le Nord, que les Moscovites sont en état de réunir leurs forces, que la France est occupée à voir ce que deviendront les démêlés de l'Espagne & de l'Angleterre, les Suédois songent à la guerre, & font de grands préparatifs. On peut appliquer justement à une conduite aussi extraordinaire le Proverbe commun *du Médecin après la mort*. Il en est de l'occasion perdue, ainsi que d'un secret divulgué (1).

(1) Nec semel emissum volat irreparabile verbum. *Horat.*

mal à propos ; la faute eſt irréparable, & des ſiecles entiers ne ſuffiſent pas quelquefois à diminuer le dommage qu'elle a cauſé.

Retournons aux Polonois, cher Yn-Che-Chan, que les Suédois ſemblent nous avoir fait perdre de vue. Ils ſont en général grands, bien faits : ils aiment la dépenſe ; ils ſont cependant avides d'acquérir des richeſſes & ſont plutôt prodigues par vanité, que généreux par tempérament. Ils aiment exceſſivement les chevaux, & cette paſſion eſt chez eux auſſi forte que chez les Tartares, auxquels ils reſſemblent en bien des choſes. Ils ſont ivrognes, ils mépriſent leurs voiſins, & ils n'en ſont à leur tour gueres eſtimés.

Les Nobles ſont les maîtres & les ſouverains des payſans qui vivent dans leurs terres : ils les regardent comme des eſclaves, & les traitent avec la derniere dureté : ainſi en Pologne la moitié des habitants gémit ſous le joug de l'autre ; & la liberté n'eſt que pour ceux qui en font un très-mauvais uſage.

Les troupes, deſtinées à la conſervation de l'Etat, portent le nom d'*Armée de la*

Couronne. Ces troupes achevent de ruiner le pays ; elles ont fait dans les dernieres guerres plus de mal à la Pologne, que celles des Moscovites. Depuis la mort de Sobieski, les Polonois se sont massacrés mutuellement les uns & les autres, ont pillé, volé leurs compatriotes, leurs amis, leurs alliés, leur parents ; voilà quelle a été leur occupation. Les troupes réglées se sont distinguées dans ce brigandage.

Lorsque la Pologne est attaquée, on assemble la *Pospolite* ; c'est-à-dire les Nobles, qui prennent les armes, & montent à cheval pour se rendre où l'exige le besoin de l'Etat. Autrefois ce Corps illustre fit lever le siege de Vienne, attaqué par les Turcs ; c'est-là la derniere action qu'il puisse citer pour sa gloire, excepté qu'il ne compte comme de grands exploits les désordres qu'il a commis dans les différentes élections des Rois qui ont succédé tour à tour à Sobieski.

L'infidélité est en général le partage des Nobles Polonois ; ils couvrent ce défaut du prétexte de prendre soin de conserver les droits de leur patrie. Lorsqu'ils s'étoient révoltés contre Auguste, le meilleur & le

plus aimable des Souverains ; ils coloroient leur rébellion du nom de zele pour la liberté : & quand ils abandonnerent ensuite Stanislas, Prince véritablement digne d'une couronne, & qu'ils retournerent vers Auguste, ils prirent encore le prétexte du bien de l'Etat. On ne peut lire sans indignation les fourberies indignes que le Primat & les plus grands Seigneurs Polonois ont mis en usage pour tromper tour à tour Auguste & Stanislas ; on feroit un ample recueil des actes de la plus mauvaise foi & de la plus noire perfidie, si l'on écrivoit toutes les actions honteuses qui se sont passées dans les derniers troubles de Pologne. Combien de voix vendues aux deux Princes concurrents, par les mêmes personnes ! Combien de serments violés ! Combien d'avis secrets, donnés contre le parti auquel on feignoit d'être attaché ! Combien enfin de trahisons ouvertes, non moins indignes & non moins pernicieuses que les cachées !

Les Polonois accordoient autrefois une entiere liberté de conscience à tous leurs compatriotes. Aussi amateurs de la liberté, que les Anglois & les Hollandois, ils vou-

soient être aussi véritablement libres qu'eux; mais aujourd'hui le Pontife Romain a autant gagné sur l'esprit des Polonois par la politique & par la superstition dont il se sert habilement, que les Moscovites par la force & par le droit des armes. Si la Cour de Russie est presque souveraine en Pologne, celle de Rome ne l'est pas moins; elle est venue à bout de faire chasser, contre la foi des traités & des édits, plusieurs sectes, & elle travaille actuellement à détruire les Protestants. Elle en viendra tôt ou tard à bout, & les Émissaires qu'elle emploie, sont trop habiles pour ne pas faire réussir ses desseins. Il est vrai qu'il semble que les Moscovites, ennemis des Romains, devroient opposer leur crédit à celui du Pontife Romain, pour soutenir des gens qu'il n'aime point; mais jusques ici ils ont agi très-foiblement à ce sujet, & les Polonois Protestants ne trouvent point un Dieu favorable, lorsqu'une autre Divinité les accable; ils n'ont pas la consolation de pouvoir dire (1) : *Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.*

(1) Ovide, Eleg. Lib. II. Tom IV. pag. 152. Edit. Amstelod.

Les ſciences chez les Polonois ſont dans un état languiſſant (1), pour ne pas dire pitoyable. Un Allemand attribue en partie aux confreres de nos amis les Miſſionnaires l'ignorance & le mauvais goût qui regnent en Pologne (2); il prétend que les Jéſuites qui ſont fort eſtimés dans ce Royaume, en banniſſent la véritable élo-

(1) Artium ac Scientiarum diſciplinæ ita ſpretæ ne gleſtæque jacent, uti ſolidam & expreſſam eruditionis effigiem nullam teneant : umbram contrario & imagines potius repræſentent. *Les Arts & les Sciences y ſont dans un ſouverain mépris, on n'y a pas la moindre teinture des connoiſſances les plus néceſſaires à la vie; & l'ignorance y a établi ſon trône, leur laiſſant à peine le pouvoir de remarquer l'épaiſſeur des ténebres qui les offuſquent.* Jo Juſti Van-Einem Coettingenſis Commentariolus Hiſtorico-Litterarius de Fatis eruditionis apud potiores Orbis Gentes, Cap. VII. pag. 42.

(2) Jeſuitæ quidem, penes quos hodie eſt regnum ac ſumma ſcientiarum, hanc ſibi falſam opinionem perſuaſionemque gignunt, ſe Latinæ Linguæ eloquentia excellere : qui verò ſtylum eorum recta ſecum reputat via, nihil præter ambitioſam oſtentationem, & adfectatas argutias reperiet. *Les Jéſuites, qui aujourd'hui ſont dans ce pays les ſeuls oracles de la Science, ſe donnent cette fauſſe qualité d'être les ſeuls qui parlent la pure latinité & qui ont la véritable éloquence; & quiconque les prend pour modeles, au lieu de parler le beau & ſimple oratoire, ne connoîtra que le ſtyle bourſouflé & ridiculement guindé. Id. Ibid.*

quence, pour y substituer un style enflé & bouffi. Le même auteur accuse les Polonois de parler & de prononcer fort mal le Latin. Selon lui, les Allemands excusent les fautes qu'ils commettent contre la *quantité* (1), en disant ironiquement qu'ils sont nobles Polonois, & qu'ils n'ont aucun égard aux regles de la prononciation. Au reste, si l'on parle mal la langue Latine en Pologne, elle y est plus commune que dans aucun endroit de l'Europe, & presque tous les Polonois s'expliquent en Latin, tant bien que mal. Il semble que l'usage d'une langue, qui donne la connoissance des plus beaux ouvrages anciens & modernes, auroit dû faire fleurir les sciences en Pologne, plus que dans aucune autre partie de l'Europe; il est cependant certain qu'elles y sont plus négligées, & que de l'aveu même des Polonois, en s'en rapportant à ce que disent leurs auteurs, & ne prenant point au rabais les louanges

(1) In Latinæ Linguæ pronuntiatione multoties turpiter impingunt Poloni, & accentuum rationem fere habent nullam. Quis enim illud jocose dictum non audierit? Nos sumus Nobiles Poloni, non curamus quantitatem syllabarum, modo sit oratio congrua. *Id.* Ibid.

qu'ils donnent à leurs compatriotes, la Pologne eſt toujours de tous les Etats de l'Europe celui (1) qui a produit le moins de grands génies, ſi tant eſt qu'elle en ait produit réellement quelques-uns.

Les Eccléſiaſtiques ſont exceſſivement riches dans ce pays, & leurs mœurs ſe reſſentent de leur proſpérité: ils ſont ignorants, fainéants, vindicatifs, ambitieux; ils ne ſont guere plus chaſtes que modeſtes & charitables. De tous les Prêtres Européens, après les Moſcovites, les Polonois ſont les moins eſtimables; ils n'ont d'autres mérites que de boire exceſſivement, & d'abuſer de la crédulité d'un peuple naturellement porté à la ſuperſtition, & qui demande qu'on le trompe. Il ne

(1) Jacobus quidem Woït anno 1723. Diſſertationem habuit Lipſiæ de incrementis ſtudiorum per Polonos ac Pruſſos, in qua eos vindicatum it, quando Cap. I. agit de barbarie, primis initiis Religionis & ſtudiorum in Polonia ac Pruſſia; Cap. II. de Poloniæ Regum, & Poloniæ Pruſſiæque Magnatum ſtudiis aut meritis in ſtudia; Cap. III. de Poloniæ Pruſſiæque Academiis, Gymnaſiis, Collegiis, Bibliothecis, Typographiis & ſimilibus aliis. At mihi, ea perlecta Diſſertatione, non licuit dubitare quin Polonorum res litteraria aliarum gentium rem litterariam nondum exæquet. *Id.* Ibid. pag. 43.

faut pas être fort habile pour mener par le néz des gens qui font gloire de leur soumission basse & servile. Les Polonois n'ont pas été aussi superstitieux qu'ils le sont aujourd'hui ; c'est à la faveur & au crédit qu'ils ont accordés aux Jésuites & à d'autres émissaires de la Cour de Rome, qu'il faut attribuer les accès de fanatisme dont ils ont été attaqués dans ces derniers temps, & sur-tout celui qui les a portés à détruire les privileges d'une des plus florissantes villes du Royaume, à cause d'une sédition émue par les Jésuites, qui ont été récompensés, tandis qu'on a accablé leurs ennemis innocents de tous les crimes qu'on leur imputoit.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan, & souhaitons que nous ne soyons jamais assez les dupes des Prêtres, pour ne plus distinguer la vertu du crime.

De Varsovie, le...



LETTRE CXXXI.

Kieou-Che, *à* Yn-Che-Chan.

JE ne me suis arrêté que peu de jours à Banko, où je débarquai, cher Yn-Che-Chan, après mon départ de Nagasaki. Banko est situé à dix lieues de l'embouchure de la riviere de Siam. Elle est fortifiée par deux citadelles qui défendent le passage de cette riviere : il faut la remonter pour se rendre à la capitale du Royaume, que les habitants du pays appellent la *Ville Angelique*, pour marquer quelle est sa beauté. Cependant Siam est une ville assez médiocre ; les deux rues bâties par les Mores & par les Chinois, sont les seules où les maisons soient faites avec de la pierre & de la brique. Les Siamois ne se servent que de bois pour leurs bâtiments : comme tout leur pays est entrecoupé de plusieurs rivieres, & arrosé de pluies abondantes qui durent plus de six mois, il est sujet à des inondations, dont on ne peut se garantir qu'en élevant les maisons sur des piliers. Le

Le Palais du Roi de Siam a beaucoup d'étendue ; mais l'architecture n'a rien de beau & de régulier ; ce palais n'est qu'un amas confus de bâtiments, construits sans ordre & sans symétrie, dans de grandes cours entourées de hautes murailles. Parmi ces bâtiments, il y en a plusieurs destinés aux Officiers du Roi, d'autres aux éléphans, il a aussi beaucoup de pagodes.

Lorsque le Roi de Siam donne audience aux Ambassadeurs des Rois ses voisins, il les reçoit dans une salle, ou il leur parle d'une fenêtre qui donne dans cette salle, & qui est plus élevée de six pieds du plancher. C'est-là son trône, & on ne le voit que jusqu'à la ceinture, le reste étant caché par le rebord de ce trône, ou de cette fenêtre. Tous les Princes & les grands Mandarins qui se trouvent dans la salle de l'audience, y sont prosternés dans un grand silence, attendant que le Roi paroisse à sa fenêtre. Dès qu'il s'y montre pour recevoir les compliments des Ambassadeurs, tous les Princes & les Mandarins se relevent sur leurs genoux, joignent les mains sur la tête, font de pro-

fondes inclinations, & frappent la terre du front. Pendant cette cérémonie, les Ambassadeurs font leur harangue, présentent au bout d'un bâton, revêtu d'une lame d'or, la lettre de leur maître, qu'ils haussent jusqu'au bord de la fenetre où se tient le Roi.

Un Ambassadeur de France, que les confreres de nos amis les Missionnaires avoient fait envoyer à Siam, ayant persuadé à Louis XIV. que ce Prince vouloit se faire Chrétien, quoiqu'il n'y eût jamais songé, se trouva dans un grand embarras à cause de la cérémonie de présenter la lettre du Roi son maître au bout d'un bâton; il s'en tira cependant avec honneur. Voici ce qu'un homme qui y étoit présent, raconte à ce sujet. J'ai lû ici chez un Missionnaire le récit qu'il a écrit de tout ce qui se passa de particulier dans cette ambassade de la Cour de France. M. Constance, *dit-il* (1), en réglant toutes choses, avoit fort insisté à ne point changer la coutume de tout l'Orient, qui est que les Rois ne reçoivent point les

(1) Journal, ou suite du Voyage de Siam, par Mr. l'Abbé de Choisi, pag. 186.

lettres de la main des Ambaſſadeurs ; mais ſon Excellence avoit été ferme à vouloir rendre celle du Roi en main propre. M. Conſtance avoit propoſé de la mettre dans une coupe au bout d'un bâton d'or, afin que M. l'Ambaſſadeur pût l'élever juſqu'au trône du Roi ; mais on lui avoit dit qu'il falloit, ou abaiſſer le trône ou élever une eſtrade, afin que ſon Excellence la pût donner au Roi de la main à la main. M. Conſtance avoit aſſuré que cela ſeroit ainſi. Cependant nous entrons dans la ſalle, & en entrant nous voyons le Roi à une fenêtre, au moins de ſix pieds de haut. M. l'Ambaſſadeur me dit tout bas : „ Je ne lui ſau„ rois donner la lettre qu'au bout d'un bâ„ ton, & je ne le ferai jamais. „ J'avoue que j'ai été fort embarraſſé, je ne ſavois quel conſeil lui donner. Je ſongeois à porter le ſiege de M. l'Ambaſſadeur auprès du trône, afin qu'il pût monter deſſus, quand tout d'un coup, après avoir fait ſa harangue, il a pris ſa réſolution, s'eſt avancé fiérement vers le trône, en tenant la coupe d'or où étoit la lettre, & a preſenté la lettre au Roi ſans hauſſer le coude, comme ſi le Roi avoit été auſſi bas que lui. M.

Constance, qui rampoit à terre derriere nous, crioit à l'Ambassadeur: *Haussez, haussez*; mais il n'en a rien fait, & le bon Roi a été obligé de se baisser à mi-corps hors la fenêtre pour prendre la lettre & l'a fait en riant; car voici le fait. Il avoit dit à M. Constance: « je t'abandonne le dehors,
„ fais l'impossible pour honorer l'Ambas-
„ sadeur de France; j'aurai soin du dedans. „ Il n'avoit point voulu abbaisser son trône, ni faire mettre une estrade, & avoit pris son parti, en cas que l'Ambassadeur ne haussât pas la lettre jusqu'à sa fenêtre, de se baisser pour la prendre. Cette posture de Roi de Siam m'a rafraîchi le sang, & j'aurois de bon cœur embrassé l'Ambassadeur pour l'action qu'il venoit de faire. Mais non seulement ce bon Roi s'est baissé si bas pour recevoir la lettre du Roi; il l'a élevée aussi haut que sa tête qui est le plus grand honneur qu'il pouvoit jamais lui rendre. Il a dit ensuite qu'il recevoit avec grande joie des marques de l'estime & de l'amitié du Roi de France.

Je te parlerai amplement, dans ma premiere Lettre, de cet Ambassadeur qui a

tant fait de bruit dans tout l'Orient, & dont les Siamois parlent encore tous les jours, plusieurs se souvenant encore de lui, & quelques-uns même l'ayant beaucoup fréquenté, soit par rapport aux négociations dont il étoit chargé, soit pour lui rendre les honneurs qui étoient dûs à son caractere. Son voyage n'aboutit à rien; le fourbe Constance, qui en avoit été la principale cause, se jouoit de la crédulité des François, & les faisoit servir habilement à ses desseins, en les flattant par de trompeuses & chimériques espérances. Je t'apprendrai aussi l'histoire de ce Constance, Grec de Nation, qui a été si célébre non-seulement dans l'Asie, mais dans toute l'Europe. Il s'étoit rendu maître de l'esprit du Roi de Siam, & lui faisoit faire tout ce qu'il souhaitoit; il avoit même des privileges dont les plus grands Princes & les plus illustres Mandarins ne jouissent point.

Les honneurs que rendent les Siamois à leurs Souverains, sont encore bien plus respectueux que ceux que les Chinois font à leurs Empereurs. Personne ne paroît devant le Roi de Siam que prosterné,

& ne s'approche de lui qu'en se traînant sur le ventre. N'est-il pas honteux, cher Yn-Che-Chan, pour la nature humaine, qu'il se soit trouvé des hommes assez lâches pour vouloir paroître comme de simples vers de terre devant un autre homme? Je suis presque aussi indigné contre les premiers Souverains qui ont souffert qu'on leur rendît de pareils honneurs, que contre ceux qui les leur ont accordés; car quoique les Princes soient ordinairement bien aises d'être flattés à l'excès, il y a cependant de certaines choses qui devroient faire rougir ceux pour qui on les met en usage.

Je ne sais lequel est le plus méprisable, ou un Roi, qui, sujet à la mort & à mille incommodités, a l'imbécillité de se figurer qu'il est un Dieu; ou un sujet qui considere son Prince, qu'il a vu naître & qu'il sait devoir mourir un jour, comme une Divinité à qui il rend les hommages qui ne sont dûs qu'au *Tien*, à l'Auteur de la Nature. Je ne m'étonne pas si les Rois de Siam se figurent d'être d'une nature différente de celle des autres hommes. Il est impossible qu'un Roi, déja

disposé à s'élever infiniment au-dessus de ses sujets ne croie enfin n'avoir rien de commun avec eux, en considérant l'énorme différence qu'ils mettent entre leur état & le sien. J'ai vu, cher Yn-Che-Chan, le Roi de Siam passer entre deux cens mille hommes qui bordoient la riviere sur laquelle il se promenoit en bateau, & j'ai vu que les deux cens mille hommes, les mains jointes & le visage contre terre, lui rendoient les honneurs divins. Doit-on s'étonner après cela que les Rois de Siam n'observent dans les ordres qu'ils prescrivent à leurs sujets d'autre regle que leur suprême volonté, puisqu'on les traite en Dieux ? N'est-il pas naturel qu'ils se croyoient autorisés à agir comme l'Etre divin.

Quelque grande que soit la vanité des Monarques Siamois, elle seroit un peu moins insupportable, si elle étoit balancée par la justice & par l'équité ; mais presque toujours les Rois dans ce pays sont des tyrans. Cela peut-il être autrement ? Un homme que l'orgueil aveugle, peut-il conserver quelque vertu ? Il est fort ordinaire qu'on accable de coups un mandarin de la premiere classe pour la plus petite

faute? Que dis-je, pour la plus petite faute? Pour une simple inadvertance. Les supplices les plus cruels sont employés pour punir les crimes les plus légers, & le moindre signe du tyran est un arrêt de mort contre l'infortuné qui lui a déplu.

L'insensé respect que les Siamois ont pour leur Roi, ne leur permet pas de s'informer de l'état de sa santé : les plus grands Mandarins n'oseroient le faire, ils disent simplement : *N'y a-t'il rien de nouveau à la Cour?* Cela signifie : *Le Roi est-il toujours en parfaite santé?* On n'ose pas même dire le nom du Roi tandis qu'il vit : un particulier qui auroit cette prétendue audace, seroit puni de mort; il n'est permis qu'aux grands Mandarins de prononcer ce nom sacré. Il est vrai qu'après la mort du Prince, tout le monde peut l'apprendre, & le dire même dans les discours publics & particuliers. Jusqu'où les hommes, cher Yn-Che-Chan, n'ont-ils pas poussé leur folie? Ils n'osent prononcer le nom d'un autre homme, & ils disent tous les jours ceux de leurs divinités. Ils ont plus de respect pour un foible mortel, que pour le Maître absolu de l'Univers.

Lorsqu'on examine les préjugés de certaines Nations, on ne peut se persuader que tous les hommes ayent une ame capable de raison; on croiroit volontiers qu'il est deux natures différentes dans les substances pensantes. Les unes ne peuvent s'élever que jusqu'aux connoissances les plus simples, elles n'ont aucune idée de la véritable grandeur, du vrai, de l'utile & de l'honnête; les autres au contraire, distinguent la vérité du mensonge, & ne péchent dans quelques points que parce qu'elles ne sont point entiérement parfaites. Car de vouloir soutenir que toutes les ames sont d'une même nature parce qu'on leur voit faire également des fautes, cela ne paroît point concluant; il faut examiner la différence de ces fautes. Enfin, je pardonnerois volontiers à un Philosophe, qui, considérant l'aveuglement des Siamois, ne pourroit se figurer que la seule différence des préjugés cause celle qui se trouve entre leur façon de penser & celle des Européens, ou de plusieurs peuples Asiatiques. Ho! combien sont plus sages nos compatriotes les Chinois, que ces imbécilles Siamois! Non-seulement ils osent

nommer leur Prince, mais ils condamnent hardiment ses actions; & les Censeurs publics l'avertissent des fautes qu'il commet. S'il ne s'en corrige point, les historiens les transmettent à la postérité, & l'on n'attend pas que ce mauvais Roi soit mort pour le couvrir de honte & de confusion, on compose sa vie dès son vivant, il a la douleur de voir lui-même par avance ce qu'on pensera de lui dans les siecles futurs. La honte d'être rangé au nombre des tyrans les plus odieux, a souvent rappellé à la vertu bien des Princes qui n'eussent jamais abandonné leurs vices.

La Reine de Siam est aussi despotique sur les femmes, que le Roi l'est sur les hommes. Cette Princesse a ses terres, ses rentes, ses sujets, ses soldats, ses Officiers qui n'ont rien de commun avec ceux du Roi, & en sont entiérement indépendants. Tous les jours elle donne audience le matin & le soir à toutes les femmes des grands Mandarins, qui seroient punies sévérement si elles manquoient de s'y trouver les unes après les autres. La Reine est assise dans son trône; & toutes les femmes des Man-

darins sont couchées par terre, la tête baissée ; dans la même posture que leurs maris sont devant le Roi.

La justice, ou plutôt la tyrannie de la Reine, est aussi sévere que celle du Roi, & les femmes à Siam sont aussi malheureuses que les hommes. Il arrive souvent qu'on fend la bouche jusqu'aux oreilles à quelques-unes du premier rang, parce qu'elles auront trop parlé, & qu'on la coud à quelques-autres, parce qu'elles n'auront point assez parlé. Un Européen, avec qui je parlois il y a deux ou trois jours de ces cruautés inouies, me dit avec beaucoup de sang froid : Si les Souveraines Européennes avoient les mênes droits, & pratiquoient les mêmes coutumes que les Reines Siamoises, on ne trouveroit peut-être pas deux femmes en Europe qui n'eussent la bouche fendue jusqu'aux oreilles : mais je doute que dans trois siecles on vît l'exemple d'une qui l'auroit cousue : les Françoises surtout n'auroient rien à craindre de l'aiguille & du fil, mais gare le rasoir.

Aucun homme ne voit jamais la Reine de Siam ; elle est presque toujours renfermée, ainsi que les Princesses ses filles,

dans son Palais ; & lorsqu'elle en sort ; elle est dans une espece de petite tour, portée par un éléphant. La gêne & la contrainte dans laquelle vit cette princesse, doivent lui donner une humeur sombre & mélancolique, dont les misérables & infortunées femmes des Mandarins se ressentent. Hé quoi ! N'est-ce point assez pour les Siamois que de s'être soumis volontairement à tout ce que la tyrannie a de plus fort chez les hommes qui jouissent d'un pouvoir sans bornes, & qui ne sont retenus ni par l'amour de la véritable gloire, ni par les loix ? Falloit-il encore qu'ils imposassent le même joug à leurs femmes, & qu'ils s'exposassent ainsi doublement à tous les maux d'un gouvernement despotique au suprême degré ? Un Siamois, cher Yn-Che-Chan, n'est jamais assuré en retournant chez lui de ne point trouver sa femme avec la bouche fendue ou cousue. Il arrive quelquefois que dans le même temps qu'il est à l'armée, où il expose sa vie pour la défense de son Souverain, son épouse, pour avoir dit mal-à propos trois ou quatre phrases, est défigurée pour toujours. Belle récompense pour un homme qui

sert son Prince avec zele & avec respect : si j'étois né Siamois, je m'estimerois fort heureux d'être entiérement inconnu au Roi & à ses Ministres : je vivrois, si je pouvois dans des lieux écartés où je me croirois du moins en fureté, moi, ma femme & mes enfans contre les caprices du Souverain & de la Souveraine. N'est-il pas affreux, cher Yn-Che-Chan, qu'il y ait des pays où les bêtes sont beaucoup plus heureuses que les principaux habitants ? Ho ! hommes, où ne va pas votre folie !

Porte-toi bien.

De Siam, le...



LETTRE CXXXII.

Kieou-Che, *à* Yn-Che-Chan.

JE te promis dans ma derniere Lettre de t'instruire des aventures de ce *Constance* qui a fait tant de bruit dans les Indes. On a débité à son sujet mille histoires chimériques. Les Jésuites l'ont voulu faire

passer pour un très-galant homme, que son mérite & ses vertus rendoient respectable : ils ont tâché d'en donner l'idée la plus avantageuse. J'ai lu ici chez un Marchand Anglois la relation qu'a faite un Jésuite du voyage que les François firent à Siam pendant le ministere de ce Constance. Les Européens connoissent bien mal ce qui se passe dans les pays éloignés d'eux, s'ils n'en sont instruits que par des Historiens du caractere de ce Jésuite. J'aurai assez souvent occasion de t'apprendre quelques-unes de ses méprises, dont plusieurs paroissent volontaires, & commises de dessein délibéré.

Le Ministre Constance s'appelloit proprement Constantin Phaulkon ; il étoit Grec de Nation, né à Céphalonie, d'un pauvre Gentilhomme Vénitien. Il connut de bonne heure le triste état de sa famille ; & l'indigence dans laquelle il la voyoit, l'obligea à chercher encore jeune, & à peine sorti de la premiere enfance, les moyens de pouvoir faire fortune. Il s'embarqua sur un vaisseau Anglois qui retournoit en Angleterre : il resta quelque temps dans ce Royaume ; mais n'y trou-

vant pas ce qu'il y étoit venu chercher, il passa dans les Indes en qualité de simple matelot. Il n'est rien de si plaisant que la maniere dont le Jésuite parle de ce premier état de Constantin Phaulkhon; on croiroit à l'ouir, que ce Grec étoit un personnage du mérite du feu Czar, qui ne passoit dans les rangs les plus subalternes que par les raisons de la plus fine politique. Il se mit en mer, *dit le Jésuite* (1) dans le dessein de passer aux Indes. Il avoit en tête de s'avancer : son génie lui donnoit des ouvertures pour sa fortune ; & s'il eût eu moins de probité, il en eût fait une considérable en peu de temps ; mais il aima mieux passer par tous les dégrés de la marine, & s'élever peu à peu avec honneur, que de s'enrichir tout d'un coup par des voies peu légitimes. Voilà de belles & grandes phrases bien mal employées ; car il est bon de savoir que jamais il ne fut un Grec plus fourbe & plus voleur que le Seigneur Constance. Les François dans la suite ne

(1) Voyage de Siam des Peres Jésuites, envoyés par le Roi aux Indes, à la Chine, tom. I, pag. 40. Edit. d'Amsterdam 1688.

connurent que trop son caractere double & perfide ; & les Siamois se ressentent encore aujourd'hui des vols & des concussions qu'il avoit faites pendant son ministere.

Constantin Phaulkon, ayant amassé dans les Indes quelque bien au service de la compagnie d'Angleterre, eut un vaisseau à lui, & négocia de son chef. Il fut peu heureux, & fit trois fois naufrage. La derniere fois qu'il échoua, ce fut sur la côte de Malabar ; il pensa périr, & ne put sauver qu'environ deux mille écus de tout son bien. Il les employa à acheter un petit bâtiment pour ramener à Siam un Ambassadeur du Roi qui avoit aussi fait naufrage sur la côte de Malabar, à peu-près dans le même temps ; ce fut-là le commencement de sa fortune. Quand il fut arrivé à Siam, l'Ambassadeur à qui il avoit été si utile, raconta au Barcalon, ou premier Ministre, tous les bons offices qu'il avoit reçus, le Ministre voulut connoître le sieur Constantin, il goûta son esprit; il l'employa dans plusieurs affaires, il en parla souvent au Roi. Ce Prince fut curieux de le voir ; il le trouva à son gré, & l'éleva assez vîte au rang de son premier favori, & lui

donna toute l'autorité de son premier Ministre, quoiqu'il n'en eût point le nom, & qu'il y eût un autre Barcalon, mais qui jouissoit des honneurs de sa charge, sans en avoir le crédit.

L'historien Jésuite fait entrer du merveilleux & du miraculeux dans la fortune du sieur Constance. Ses naufrages sont occasionnés par des ordres directs du Ciel; & une Divinité subalterne, semblable à la *Minerve* des anciens Grecs vient lui ordonner, lorsqu'il est sur la côte de Malabar, de retourner à Siam. Il falloit que cette Déesse fût apparemment quelque Sainte qui dût sa canonisation aux Jésuites, & qui voulût leur assurer un puissant protecteur à Siam. Tu croiras peut-être, cher Yn-Che-Chan, que je plaisante; cependant rien n'est plus vrai que ce que je te dis. Comme nos amis les Missionnaires se plaignent tous les jours que non-seulement les Indiens, mais que beaucoup d'Européens leur prêtent des choses auxquelles ils n'ont jamais pensé; & comme aussi je serois charmé que tu reprochasses à nos amis les Missionnaires les fables dont leur confrere a rempli l'histoire

de son voyage de Siam, je placerai ce qu'il écrit au sujet de la vision miraculeuse du Sr. Constance. Accablé, *dit-il* (1). de tristesse, de fatigues & de sommeil, il se coucha sur le rivage. Alors soit qu'il fût endormi ou éveillé, car il m'a protesté plus d'une fois qu'il ne le savoit pas lui-même, il crut voir une personne pleine de majesté, qui, le regardant d'un œil riant, lui dit, avec beaucoup de donceur : *Retourne, retourne sur tes pas*. Ces paroles le frapperent si vivement, qu'il lui fut impossible de dormir tout le reste de la nuit, & il ne songea plus qu'à trouver les moyens de revenir. Les Européens, cher Yn-Che-Chan, n'ont-ils pas raison de révoquer en doute tous les prétendus miracles que les Jésuites les assurent s'opérer journellement dans les Indes par leur ministere ; lorsqu'ils voyent qu'ils en font faire de toutes les manieres, qu'ils en fabriquent & qu'ils en employent dans toutes les occasions ? Ho ! que nos Chinois riroient bien, s'ils savoient toutes les fables que ces bons peres racontent quand ils retournent en Europe ! Sans doute que

(1) La même, pag. 151.

nos Lettrés, qui se moquent des histoires menteuses de nos Bonses, diroient: Il en est partout, ainsi que chez nous. Les moines & les Prêtres Européens sont d'aussi bons inventeurs de conte, que les Chinois & les Japonois. Je tiens les Ecclésiastiques également menteurs dans les différentes parties du monde; que d'Esopes dans l'Univers conteurs de fables!

Constantin Phaulkon, étant parvenu au plus haut degré de la faveur de son maître, songea à la conserver. Il étoit haï mortellement des Grands du Royaume, qui voyoient à regret toute l'autorité & tout le crédit dans les mains d'un étranger; il résolut de se faire une protection étrangere qui dans le besoin pût le soutenir contre la disgrace du Souverain. Il crut qu'il devoit appeller les François à Siam; & sous le prétexte d'augmenter considérablement les richesses & le commerce du Royaume, il engagea le Roi à céder Banko & quelques autres places aux François pour les fortifier. Pour engager la France à entrer dans ses desseins, il eut recours aux motifs de religion. Il avoit d'abord été Romain, en-

suite il s'étoit fait Anglican : il redevint Romain, lia un commerce étroit avec plusieurs Missionnaires, & flatta extraordinairement les Jésuites ; il leur fit même espérer que le Roi pourroit se faire Chrétien. Les Missionnaires & les Jésuites, quelque fins qu'ils soient, séduits & trompés par ce Grec rusé, agirent fortement à la Cour de France, dans laquelle ils étoient alors les maîtres absolus. On fit partir du port de Brest deux vaisseaux de guerre, qui porterent deux Ambassadeurs François. Quand ils arriverent à Siam, il trouverent les choses bien differentes de ce qu'on leur avoit dit ; & un des deux Ambassadeurs qui devoit rester à Siam auprès du Roi, au cas qu'il embrassât le Christianisme, écrivit en France à un de ses amis, peu de jours après son arrivée dans les Indes (1). Autant que j'en puis juger par les premieres conversations que j'ai eues, je crois que je retournerai en France avec Monsieur le Chevalier de Chaumont. La conversion

(1) Journal, ou suite du Voyage de Siam en forme de Lettres familieres, fait en 1680. & 1685. par M. l'Abbé de Choisi, pag. 158. Edit d'Amste.

du Roi de Siam n'eſt pas une affaire prête ; il favoriſe la religion, il aime les Miſſionnaires, il fait bâtir des Egliſes ; mais il eſt encore bien loin de ſe faire baptiſer. Il eſt pourtant vrai que la religion Chrétienne tirera avantage de l'Ambaſſade. Les Hollandois étoient ſur le point de déclarer la guerre au Roi de Siam, & peut-être de venir ſe ſaiſir de l'embouchure de la riviere pour ſe rendre maîtres du commerce ; or, vous ſavez que quand ils ſont maîtres quelque part, les Miſſionnaires n'y ont que faire. Ils iront bride en main à l'avenir, & craindront d'offenſer le Roi, en offenſant ſon ami le Roi de Siam. Vous voyez par-là que nous allons être bien reçus. Cette lettre, cher Yn-Che-Chan, m'a été communiquée par le même Anglois qui m'a prêté le Voyage du Jéſuite, elle montre évidemment que le ruſé Conſtatin, en flattant les Miſſionnaires, n'avoit eu d'autre but que de recevoir du ſecours des François, pour défendre les Etats de Siam contre les entrepriſes des Hollandois, & pour s'aſſurer une protection contre les Grands du pays. Le temps a découvert

que c'étoit-là le seul & unique dessein de ce Ministre.

Les François flattés de l'espoir de faire des établissements considérables à Siam, ne se contenterent point d'avoir envoyé des Ambassadeurs : lorsqu'ils furent revenus en France, on en fit partir d'autres, qui furent accompagnés d'une escadre de six vaisseaux & d'un corps de troupes qu'on avoit embarqué pour garder les places que le Roi de Siam devoit confier aux François. Tous ces projets & ces entreprises mal concertées s'en allerent enfin en fumée; le Seigneur constance fut le premier dans les suites à vouloir perdre (1) les François, qui lui étoient devenus à charge. Il succomba lui-même, & la France en fut pour les frais que lui avoient coûtés toutes les idées chimériques qu'elle

(1) On peut voir à ce sujet ce que dit le Chevalier de Fourbin dans ses Mémoires. On verra un détail précis de la mauvaise foi du Seigneur Constance, qui avoit voulu le faire périr lui-même, après l'avoir engagé à se charger du commandement des troupes Européennes qui étoient restées à Siam. On doit juger par là de la croyance qu'on peut donner aux Relations que les Jésuites publient, & aux histoires qu'ils débitent des prétendues conquêtes spirituelles qu'ils font dans les Indes.

s'étoit forgées sur les flatteuses espérances dont la berçoient quelques Jésuites, qui comptoient déja de voir le Roi de Siam leur abandonner toute son autorité, & agir aussi insensément que le font bien des Princes Européens,

Voila, cher Yn-Che-Chan, un détail vrai & succinct de ces différentes Ambassades qui ont tant fait de bruit dans les Indes. Tu ne saurois croire combien de mensonges les Jésuites ont débités à leur sujet. Tu connois l'ignorance des Siamois, tu sais qu'ils suivent aveuglement les rêveries de leurs Talopoins, & que le plus ignorant des Chinois est plus éclairé que le plus habile des Siamois; cependant les Jésuites ont érigé le Roi de Siam en Philosophe, & en Philosophe des plus subtils & des plus profonds. Comme il falloit colorer les louanges excessives qu'ils donnoient à un Prince, infatué excessivement du culte des Idoles, grand protecteur des pagodes, & qui auroit paru ridicule aux yeux de tous nos Lettrés; comme il falloit, dis-je, avoir un prétexte pour autoriser les éloges qu'on faisoit du génie & de l'esprit d'un Prince qui les méritoit.

auſſi peu, les Jéſuites lui ont prêté les diſcours les plus forts ſur la tolérance, & même ſur l'utilité de la diverſité de Religion. Ils ont imprimé une prétendue converſation de ce Prince avec ſon Miniſtre, dans laquelle ils lui font employer toutes les objections les plus fortes & les plus ſenſées, & dont il ſeroit à ſouhaiter qu'ils profitaſſent eux-mêmes. Mais je me ſuis apperçu depuis long-temps que la plupart des Européens, & ſurtout nos amis les Miſſionnaires, parlent ordinairement beaucoup mieux qu'ils n'agiſſent: quelquefois même après avoir établi la tranquillité des particuliers, ils tâchent de la détruire par de vains & ridicules ſophiſmes, & ſemblent avoir fait vœu de montrer qu'ils connoiſſent la raiſon, mais qu'ils la combattent par-tout où ils la trouvent.

Peut-être ſeras-tu bien aiſe de ſavoir, cher Yn-Che-Chan, toutes ces belles choſes que les Jéſuites font dire à leur ami le Roi de Siam, pour l'excuſer d'être ſcrupuleuſement attaché au culte des Idoles; les voici mot à mot & telles que je les tire de l'hiſtoire du Voyage dont je t'ai déja parlé

(1) Le

(1). Le Roi de France, mon bon ami, me propose une chose bien difficile, dont je n'ai pas la moindre connoissance. Je me rapporte moi-même à la sagesse du Roi Très-Chrétien, afin qu'il juge de l'importance & de la difficulté qui se rencontre dans une affaire aussi délicate que l'est le changement d'une Religion, reçue & suivie dans tout mon Royaume sans discontinuation, depuis deux mille deux cents vingt-neuf ans.

Au reste, je m'étonne que le Roi de France, mon bon ami, s'intéresse si fort dans une affaire qui regarde Dieu, où il semble que Dieu même ne prenne aucun intérêt, & qu'il a entiérement laissée à notre discrétion. Car ce vrai Dieu qui a créé le Ciel & la Terre & toutes les créatures qu'on y voit, & qui leur a donné des natures & des inclinations si différentes, ne pouvoit-il pas, s'il eût voulu, en donnant aux hommes des corps & des ames semblables, leur inspirer les mêmes sentiments pour la Religion qu'il falloit suivre

(1) Voyage de Siam, &c. par le Pere Tachard. Tome I. 231. & 234.

& pour le culte qui lui étoit le plus agréable, & faire naître toutes les Nations dans une même Loi. Cet ordre parmi les hommes & cette unité de Religion dépendant absolument de la Providence divine, qui pouvoit aussi aisément l'introduire dans le Monde que la diversité des sectes qui s'y sont établies de tout temps, ne doit-on pas croire que le vrai Dieu prend autant de plaisir à être honoré par des cultes & des cérémonies différentes, qu'à être glorifié par une prodigieuse quantité de créatures qui le louent chacune à sa maniere? Cette beauté & cette variété que nous admirons dans l'ordre naturel, seroient-elles moins admirables dans l'ordre surnaturel, ou moins dignes de la sagesse de Dieu? Quoi qu'il en soit, conclut Sa Majesté, puisque nous savons que Dieu est le maître absolu du Monde, & que nous sommes persuadés que rien ne se fait contre sa volonté, je résigne entiérement ma personne & mes Etats entre les bras de la miséricorde & de la providence divine, & je conjure de tout mon cœur son éternelle sagesse d'en disposer selon son bon plaisir.

Qui pourroit s'empêcher de rire, cher

Yn-Che-Chan, en voyant un Roi de Siam transformé en Théologien, & raisonner aussi subtilement qu'un scholastique Européen ? Après dix ans d'habitude & de fréquentation avec les Missionnaires nos confreres, les Lettrés eussent-ils pu parler autrement ? Ho ! qu'il est avantageux d'être ami des Jésuites ! Ils vous servent dans toutes les occasions. Combien de fois ne les avons-nous pas vus à la Chine louer avec excès quelques-uns de nos compatriotes qui n'avoient d'autre mérite que celui de leur avoir rendu quelque service ? Quant à moi, ils ne m'ont jamais trop aimé parce qu'ils ne m'ont jamais vu avoir la basse complaisance de les flatter.

De Siam, le...





LETTRE CXXXIII.

Kioeu-Che, à Yn-Che-Chan.

LE Royaume de Siam n'est point un pays riche. Lorsque les François y envoyerent des Ambassadeurs, on leur fit croire que toutes les Idoles qui étoient dans les Temples, étoient d'or massif; cela leur donna une grande idée de la richesse des Siamois. Dans les suites, ils découvrirent que les Idoles, dont la plupart étoient d'une figure colossale, bien loin d'être entiérement d'or, n'étoient pas même couvertes d'une simple lame; on les avoit si bien dorées (1), qu'elles trompoient les yeux des plus habiles connoisseurs. Nos amis les Jésuites, considérant avec avidité toutes ces Divinités Siamoises, qu'ils croyoient être d'un métal si précieux, se flat-

(1) On peut voir dans les Mémoires de M. de Fourbain, comment il se mocque de tous les contes qu'on avoit débités en France sur les Idoles d'or du Royaume de Siam, & ce qu'il dit de la pauvreté de ce Royaume.

toient déja que s'ils pouvoient engager le Roi de Siam à quitter sa Religion, ils changeroient une partie des Dieux Siamois en Saints Européens. Ils n'avoient besoin pour cela que d'un fondeur qui donnât une nouvelle forme au métal; en faisant la taille des Saints moins haute que celle des Dieux, ils auroient fait un profit considérable.

Les Siamois, non-seulement ne sont pas magnifiques dans leurs habits; mais leurs vêtements en général montrent leur pauvreté. Chez le menu peuple, les hommes & les femmes sont presque habillés de la même maniere; ils se couvrent le corps d'un morceau d'une toile très-commune, long de deux aunes & demie; ils font de cette toile, qu'ils appellent un *longuis*, une espece de jupe, qu'ils attachent à la ceinture, & qui descend jusqu'au-dessous du genou. Le *longuis* des femmes va jusqu'à la cheville du pied, elles se couvrent les épaules & le reste du corps avec un autre morceau d'étoffe, long de trois aunes, qu'elles accommodent en maniere d'écharpe. Les hommes vont ordinairement nuds de la ceinture en haut; lorsqu'il fait

froid, qu'il pleut, ou que le ſoleil eſt extraordinairement ardent, ils ſe ſervent du même vêtement que les femmes.

Les Mandarins dans leur domeſtique ſont habillés comme les ſimples particuliers. Il eſt vrai que l'étoffe dont ils ſe ſervent, eſt un peu plus fine ; mais quant au reſte, ils ont également le corps nud, & leur parure ne conſiſte que dans un petit jupon qui leur cache une partie du ventre & les cuiſſes. Lorſqu'ils ſortent de leurs maiſons, ils ſe ſervent d'un *longuis* de ſoie, ou de toile peinte, qui a bien ſix ou ſept aunes de longueur ; ils l'ajuſtent de maniere qu'il ne leur deſcend qu'au-deſſous du genou. Les Mandarins de la premiere claſſe ont ſous ce *longuis* un *caleçon* étroit, dont les extrêmités ſont bordées d'or ou d'argent ; ils ont auſſi une petite veſte, dont les manches ſont fort larges. C'eſt-là le comble de la parure Siamoiſe, & nos eſclaves à la Chine ſont, & mieux, & plus richement habillés que les premiers Mandarins de ce pays. Une des pieces les plus eſſentielles à l'habillement de cérémonie des Mandarins, c'eſt un grand bonnet, long de deux pieds, fait

en pain de ſucre. Quand ils doivent paroître devant le Roi, ils ont ce bonnet ſur la tête, fait avec de la betille empeſée; il eſt attaché ſous le menton, avec un cordon pour qu'il ne tombe point, lorſqu'ils font leur *rombaye*, ou proſternation. Le Roi donne aux Grands qu'il veut honorer, des couronnes d'or ou d'argent, qu'ils mettent autour de ce bonnet; ces couronnes ne ſont qu'un ſimple cercle, large de deux ou trois doigts.

Les Siamois ſont en général doux & affables, ils exercent aſſez bien l'hoſpitalité, & reçoivent fort bien les étrangers; auſſi y en a-t-il chez eux de toutes les différentes nations, qui y ont le libre exercice de leur religion. C'eſt une choſe bien étonnante que les Européens, qui ſe vantent d'être les peuples les plus polis & les plus éclairés, ſoient les ſeuls chez leſquels on pratique les cruautés les plus grandes pour contraindre les conſciences. Un Philoſophe Grec diſoit autrefois qu'il remercioit les Dieux de l'avoir fait naître Grec, & non pas barbare; & moi je rends grace au *Tien* d'être né Chinois, & point Européen. Un jour qu'un de nos amis les

Missionnaires me demandoit la raison pourquoi je serois fâché d'être né en Europe, je lui répondis par deux vers d'un Poëte François, qu'il m'avoit prêté peu de jours auparavant.

Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain. (1)
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

L'union & la paix regnent en général dans les familles Siamoises : ils s'étonnent & peut-être avec raison, que les Européens, conduits par l'envie de gagner, puissent abandonner leurs parents & leurs amis, & s'aller établir au bout du monde. Ils poussent la tendresse pour leur pere & pour leur mere à un point qui paroît extraordinaire aux Européens : cela n'est pas extraordinaire ; ces derniers sont assez indifférents sur la perte de leurs plus proches parents ; quelquefois même ils la souhaitent. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'au lieu de rougir de leur faute, ils tournent en ridicule ceux dont ils devroient imiter la

(1) Les Horaces, Tragédie de Pierre Corneille, Act. III.

vertu. Un Ambassadeur Siamois, à son retour de France, ayant paru très-sensible à la mort de sa grand-mere, un Ambassadeur de France ne manqua pas de faire de cette douleur légitime un sujet de plaisanterie. Voici ce qu'il écrivit à un de ses amis: (1) „ Les Mandarins viennent de „ partir dans un bateau Siamois qui les est „ venu quérir, on les a régalé de cinq „ coups de canon; ils ont été bien aises „ de voir des faces Siamoises. Il n'y a que „ le vieux Mandarin qui pleure comme un „ enfant; il a appris que pendant son vo„ yage sa grand-mere est morte, je ne raille „ point. „

Les Siamois se noircissent toutes les dents, ils sont persuadés qu'il est messéant à un homme de les avoir blanches comme les bêtes. Ils se servent pour les noircir d'un vernis fait exprès, qu'ils appliquent dessus, & qu'ils renouvellent de temps en temps; pour qu'il puisse s'attacher, ils ne mangent point pendant quelques jours. Voilà un plaisant préjugé, cher Yn-Che-

(1) Journal, ou suite du Voyage de Siam, &c. par M. l'Abbé de Choisi, pag. 156. Edition d'Amsterdam.

Chan, & qui paroîtra extraordinaire non-seulement aux Européens, mais à presque tous les Asiatiques.

On pense aussi sensément sur la noblesse à Siam qu'à Peckin; elle n'y est point héréditaire. Un homme sans mérite n'est point élevé au-dessus d'un autre, parce que son pere eut des vertus dont il n'a pas hérité. Les charges seules dont le Prince dispose, font les Nobles & la distinction qui se trouve parmi les Siamois; la vertu mene ordinairement aux emplois; ainsi la vertu fait les nobles dans ce pays.

Les Siamois, par leur religion & par les loix civiles, peuvent avoir autant de femmes qu'ils souhaitent; cependant on en voit peu qui en ayent plus de deux. Ce n'est pas à leur tempérance & à leur chasteté qu'il faut attribuer cette retenue; mais à la chaleur du pays qui les rend mols, peu vigoureux, & incapables de pouvoir suffire à plusieurs femmes. Dans les climats froids les hommes sont peu échauffés, & quoique vigoureux, ils se contentent aisément d'une femme; dans les pays excessivement chauds la foiblesse exténue la force, & s'oppose aux desirs, dans les pays tem-

perés, & plutôt chauds que froids, la force secondant les desirs, l'usage des femmes y est plus fréquent. Je doute qu'il y ait des gens qui les aiment plus que les Turcs & les Persans, & qui s'en servent plus souvent.

Les femmes, même celles des Mandarins ne sont point enfermées chez elles; il leur est permis de sortir lorsqu'elles le souhaitent. On ne peut leur témoigner plus de respect, qu'en leur tournant le dos quand elles passent, pour ne point jetter la vue sur elles. Cette maniere d'honorer le beau sexe paroîtroit bien bizarre en Europe. A la vérité je passe à une Dame Européenne de trouver peu de politesse dans la cérémonie de lui tourner le dos; passe encore si on lui faisoit quelque *rombaye*, ou prosternation. Nos Chinoises ne s'accommoderoient guerre mieux que les Européennes de la révérence Siamoise, faite avec le derriere; je croirois assez volontiers que les Mahométans & les Maures qui se sont établis à Siam, & qui ne sont pas moins jaloux ici qu'ils l'étoient dans leurs pays, ont établi cette politesse Musulmane.

L'éducation que les Siamois donnent à leurs enfants, est fort bonne ; ils les élevent avec beaucoup de modestie, & travaillent dès leur enfance à leur inspirer de l'amour pour la vertu ; ils les font vivre en communauté avec autant de rigidité que les anciens disciples de *Pythagore*. Dès que les enfants des personnes en charge sont capables d'instruction, on les met dans des Monasteres de Talopoins, & on leur donne alors le nom de *Nen*. Les Talopoins les font vivre selon certains préceptes qui consistent à porter un habit jaune, à se raser la tête & les sourcils deux fois par mois, le quatorzieme & le vingt-neuvieme de la Lune ; à jeûner ces deux jours, & encore quatre autres fêtes qui sont renouvellées tous les mois, & fixées au quinze, au dix-huit, au vingt-trois, & au dernier de la Lune ; à faire seulement deux repas par jour : le premier le matin, le second à midi ; sans pouvoir prendre jusqu'au lendemain aucune nourriture ; à n'avoir commerce avec aucune femme ; à ne jamais chanter de chanson ; à ne jamais écouter ceux qui en chantent ; à ne jouer d'aucun instrument ; à fuir les spectacles

& les réjouissances publiques ; à ne point se servir de parfums ; à mépriser l'argent, qu'il leur est défendu de toucher, comme une chose qui porte les hommes à commettre tant de crimes, & qui doit être pour cela haï de tout homme qui veut faire du progrès dans l'étude de la vertu ; à fuir tout ce qui peut exciter la gourmandise (c'est pour cela que plusieurs d'entr'eux mêlent volontairement tout ce qu'on leur donne à manger, pour en diminuer le bon goût) enfin à honorer leurs maîtres, & à avoir pour eux un profond respect. Parmi ces réglemens, qui sont en général fort sensés, il paroît y en avoir quelques uns de bizarres, tels que ceux de couper les cheveux & les sourcils, de jeûner plusieurs jours ; mais ces regles sont fondées sur la nature du climat qu'habitent les Siamois. Rien n'est plus salutaire que la diete renouvellée de temps en temps, & c'est une chose très-sensée que d'accoutumer les enfants à la modestie ; or les Talapoins sont persuadés que c'est une chose immodeste que de conserver les cheveux & les sourcils. Cette idée est ridicule ; mais dès qu'elle est établie comme une vérité,

il eſt néceſſaire qu'on y faſſe conformer des jeunes gens qu'on veut inſtruire dans la modeſtie.

Les Talopoins ſont les Prêtres & les Docteurs des Siamois, qui les regardent comme les vrais imitateurs de la Divinité. Ces Talopoins ſont auſſi vains & auſſi fiers que les Eccléſiaſtiques Européens ; ils fréquentent fort peu les Laïques, ils ne ſaluent jamais perſonne, pas même le Roi. Ils font la quête tous les matins, & ramaſſent de grandes aumônes : le peuple qui les regarde avec vénération, leur donne avec profuſion ; c'eſt pour l'entretenir dans cette coutume, qu'ils prêchent ordinairement qu'il faut, pour être ſauvé après la mort, réparer les Pagodes & donner l'aumône aux Talopoins. Par-tout également les Prêtres penſent à eux dans leurs ſermons : les Bonſes à la Chine parlent pour leurs intérêts, les Miſſionnaires ne s'oublient point, pourquoi les Talopoins ne feroient-ils pas de même ? Sont-ils plus obligés de moins ſonger à l'avenir ?

Si les auſtérités apparentes acquierent le droit de pouvoir amaſſer ſaintement des richeſſes, les Talopoins ont ce droit plus,

qu'aucun autre Prêtre de l'Univers, & toutes les rigidités des Bonses & des Moines Européens n'approchent point de celles des Talopoins. Les Jésuites eux-mêmes conviennent de l'austérité de la regle des Talopoins; au lieu que les Talopoins ne font aucun cas de l'Ignacienne. Voici ce que m'a appris du genre de vie de ces Prêtres Siamois, un Missionnaire qui les a beaucoup fréquentés, & dont le témoignage avantageux ne sauroit être suspect; car sans doute il n'étoit guere porté à louer des gens qu'il n'aimoit pas. Les Talopoins menent une vie très-austere, dit-il (1), car outre qu'ils ont toutes les obligations des Laïques & des jeunes gens qu'ils élevent, ils ont encore plus de six-vingts regles propres de leur état dont voici les principales. De se rendre tous les jours deux fois au Temple, le matin & le soir pour y faire leurs prieres; d'être entiérement couverts; de ne toucher jamais de femmes; de ne leur point parler seul à seul, & même de ne les pas regarder quand on les rencontre dans les rues; de marcher

(1) Voyage du Tachard, &c.

avec une grande modestie, les yeux baissés, & sans tourner la tête; de porter toujours un éventail & de s'en couvrir le visage pour empêcher l'égarement de la vue; de ne consentir jamais à aucune mauvaise pensée; de ne point préparer eux-mêmes leur manger, mais de le prendre tel qu'on le leur donne; de vivre des aumônes qu'ils vont demander par la ville, mais de ne point entrer dans les maisons, & de n'attendre même aux portes qu'autant de temps qu'un bœuf en met à boire; d'enseigner la Loi à leurs disciples & au peuple; de se mortifier & de faire pénitence une année entiere, dont une partie consiste à demeurer exposés durant quinze nuits du mois de Février à la rosée du Ciel, au milieu des champs; de confesser leurs péchés les uns aux autres; de jeûner trois mois de l'année, Juillet, Août & Septembre; de ne manger qu'une fois le jour pendant tout ce temps-là, qu'ils appellent leur grand jeûne, & de prêcher pourtant tous les jours; de réciter une espece de Chapelet composé de cent quatre-vingt grains, & divisé par dixaines; de ne saluer aucun Laïque; d'être doux & miséri-

cordieux à l'égard de tout le monde; de ne se point mettre en colere & de ne frapper personne; de n'avoir jamais la tête couverte, particuliérement dans les Temples; de ne s'asseoir que sur un certain siege de cuir qu'ils portent avec eux, surtout dans les lieux où il y a des femmes assises; de ne coucher jamais hors du Monastere, & de n'en point sortir seuls; de n'avoir qu'un habit; de ne jouer à aucun jeu; de ne recevoir l'argent qu'on leur donne, que par la main d'un Laïque qui leur sert comme de Procureur, & de l'employer en bonnes œuvres, comme à payer les dettes des pauvres, & à racheter les esclaves, de loger les pélerins, & de leur faire tout le bien qu'ils peuvent; d'être sinceres & véritables, & lorsqu'il faut assurer ou nier une chose, dire seulement qu'elle est ou qu'elle n'est pas; enfin de ne souffrir jamais dans son esprit le moindre doute sur la Religion.

La Philosophie la plus parfaite peut-elle inspirer une plus belle Morale que celle des Talopoins? Qu'il est fâcheux que des gens qui pensent si bien sur certaines choses, pensent si insensément sur

d'autres ? N'eſt-il donc jamais permis aux hommes d'être entiérement raiſonnables ?

Porte-toi bien. *De Siam, le...*

LETTRE CXXXIV.

Kioeu-Che, *à* Yn-Che-Chan.

J'AI tâché de m'inſtruire de la Religion des Siamois ; elle eſt ſinguliere, & a quelque choſe d'intéreſſant par les dogmes extraordinaires ſur leſquels elle eſt fondée. Les Talopoins qui en ſont les dépoſitaires & les Miniſtres, s'appliquent à l'étude d'une Langue appellée Balie, qui eſt la Langue ſavante, & dans laquelle ſont écrits tous les livres de Religion. Les Siamois penſent comme les Italiens, & ſoutiennent qu'il ne convient pas que le peuple entende la langue dont ſe ſervent les Théologiens, & veuille s'ériger en juge des controverſes. Ils diſent qu'il eſt des choſes qu'il faut éloigner des yeux du vulgaire, & ne les leur préſenter que dans le lointain ; mais ne pourroit-on pas ſoupçonner avec raiſon que les Talopoins & les

Prêtres Italiens ressemblent à des maîtres d'optique, qui ne présentent rien de vrai ni de réel à l'esprit, & qui ne l'attachent que par des secrets qui perdroient tout leur prix s'ils étoient connus ? La vérité se fait aisément sentir aux hommes, lorsqu'on la leur offre telle qu'elle est, & dépouillée des voiles dont on la couvre ordinairement. Pourquoi donc craindre d'instruire le peuple des raisons qu'on a de lui inspirer un sentiment plutôt qu'un autre ? Et pourquoi vouloir l'empêcher de lire & d'examiner les Livres dans lesquels on prend l'autorité dont on appuye l'opinion qu'on établit, comme un article de foi ? Les Philosophes, cher Yn-Che-Chan, me paroissent bien plus sages que les Théologiens. Ils posent pour premier principe qu'on ne doit recevoir un sentiment qu'après l'avoir examiné ; c'est-là traiter les hommes en hommes, & vouloir qu'ils fassent usage de leur raison. Les Théologiens veulent qu'on se soumette sans examiner, c'est changer en bêtes les humains ; c'est vouloir leur enlever l'usage de la raison, & les forcer à prendre un joug insupportable.

Les Siamois croyent un Dieu ; mais ils en ont une idée bien opposée à celle des Européens modernes, & des Lettrés attachés au texte de *Confucius*, & ennemis des opinions des nouveaux Commentateurs. Ils pensent que Dieu est un Etre, composé d'esprit & de corps, dont le propre est de secourir les hommes en leur prescrivant des Loix, en leur enseignant la véritable Religion & les sciences qui leur sont utiles. Ce Dieu est doué de toutes les vertus morales, & les possede dans un degré éminent. Comme il n'a point toujours été Dieu, & qu'il n'est parvenu à être divinisé que par un exercice continuel des actes les plus vertueux dans les différentes métamorphoses qu'il a eues, ayant passé par plusieurs corps, les vertus qui brillent en lui, ne sont point innées, mais acquises & confirmées pendant le cours de plusieurs siecles. Aujourd'hui il ne peut perdre ses vertus, & elles sont hors d'atteinte ; il a fallu cependant une grande révolution dans le corps de ce Dieu pour qu'il pût parvenir au point d'être exempt de passions, & de ne ressentir aucun mouvement qui pût altérer sa tranquillité. Les Talopoins assu-

rent qu'avant d'arriver à cet état, son sang est devenu blanc, par sa forte application à vaincre ses passions. Voilà un Dieu, cher Yn-Che-Chan, avec un sang de lait. Quelles folies les hommes n'ont-ils pas débitées sur le compte de la Divinité! Ils ont dit les sottises les plus énormes de la chose dont il semble qu'ils auroient dû parler le plus sagement. Après cela, certains Philosophes Européens n'ont-ils pas raison de soutenir ces idées innées, qui n'ont jamais existé que dans leur cerveau; depuis le moment qu'ils se sont figuré qu'elles devoient avoir été gravées dans l'esprit des autres hommes, même avant leur naissance?

Le Dieu au sang blanc est d'une légéreté & d'une agilité surprenante; il peut en un moment se trouver en quel lieu du Monde il lui plaît. Peut-être que la qualité de son sang l'empêche d'être sujet aux maux de rate, & qu'il peut faire ces courses subites sans en être incommodé, & même sans être obligé de se ceindre les reins; il a aussi le pouvoir de paroître quand il veut, & de se rendre invisible aux yeux des hommes. Les Siamois ne sont pas

les ſeuls, qui, donnant à leur Dieu un corps organiſé comme celui des humains, lui ayent attribué le pouvoir de ſe rendre inviſible, & de ſe tranſporter dans un inſtant d'un bout du Monde à l'autre. Les Grecs & les Romains, qui faiſoient bien boire (1) & bien manger leurs Dieux, ce qui devoit les rendre exceſſivement peſants, les faiſoient auſſi deſcendre du Ciel ſur la Terre dans un inſtant (2); le trajet eſt cependant fort honnête. Ils les rendoient encore inviſibles ſelon leur volonté. Bacchus tout gros & tout ventru qu'il étoit, pouvoit lorſqu'il en avoit envie, diſpa-

(1) Homere fait prier les Dieux par les Ethiopiens à un feſtin qui dure douze jours. Pendant ce temps, il ne reſtoit pas un ſeul Dieu dans le Ciel; ils étoient tous avec le bon Jupiter, occupés à faire bonne chere.

Ζεὺς, γὰρ ἐπ' ὠκεανὸν μετ' ἀμύμονας Αἰθιοπῆας
χθιζὸς ἔβη μετὰ δαῖτα, θεοὶ δ' ἅμα πάντες
ἕποντο.

Jupiter enim in Oceanum adinclupatos Æthiopas
Heſternus abiit ad convivium; Diique ſimul omnes
ſecuti ſunt.

Jupiter eſt allé d'hier vers le confins de l'Océan, chez les vertueux Ethiopiens, à un repas; les autres Dieux l'ont ſuivi. *Homer*. Lib. I. V. 423.

(2) *Id.* Ibid. Lib. IV, 74. XIII. 17.

roître aux (1) yeux les plus perçants.

Le Dieu des Siamois sait tout, sans avoir jamais rien appris des hommes. Dès le moment qu'il a été divinisé, il a acquis par son état la Science infuse; il lit ce qui se passe de plus secret dans les cœurs, & rien ne lui est caché. Il se souvient de tout ce qui lui est arrivé avant d'être Dieu, & se rappelle toutes les aventures qu'il a eues dans ses différentes transmigrations.

(1) Dans Ovide Bacchus fait un ravage affreux chez les filles de Minée, qu'il change en chauve-souris sans paroître.

------ Adhuc Minyeïa proles
Urget Opus, spernitque Deum, festumque profanat:
Tympana cum subito non adparentia raucis
Obstrepuere sonis........
Tecta repente quati, pinguesque ardere videntur
Lampades & rutilis collucere ignibus ædes:
Falsaque sævarum simulacra ululare Ferarum.

Les filles de Minée pressent leur tapisserie, méprisent le Dieu Bacchus & se mocquent de sa fête; sur le champ elles entendent un bruit confus de trompettes & de timbales; leur maison tremble, & elles voyent des flammes répandues dans leur appartement; la vengeance du Dieu se fait sentir, elles entendent les cris horribles des bêtes féroces *Ovid*. Métamorph. Lib. IV. v. 389.

Le corps de ce Dieu est plus brillant que le Soleil; les Talopoins assurent que la lumiere qu'il répand, est si grande lorsqu'il veut bien se rendre visible, qu'un homme sur la terre peut voir un grain de senevé, qu'on auroit placé au plus haut des Cieux. Ce n'étoit pas assez pour les Talopoins d'avoir fait de leur Dieu un pot au lait, ils l'ont encore métamorphosé en fanal. Cela implique cependant contradiction; mais peut-être les Talopoins ont-ils donné au sang blanc les mêmes qualités qu'ont certaines liqueurs dont on fait les phosphores. Si cela est, on peut fort bien accommoder ces deux oppositions apparentes. Le corps du Dieu est la bouteille, & le sang est la liqueur; voilà le phosphore & le pot au lait réunis. Est-il permis, cher Yn-Che-Chan, qu'il y ait des hommes aussi aveugles, & capables de débiter d'aussi grandes extravagances, & de les consacrer sous le voile de la Religion? Le Dieu, cet Esprit immense, ce Moteur, ce Maître, ce Souverain de l'Univers n'aura-t-il donc jamais pitié de tous les foibles humains, & ne les tirera-t-il pas des ténebres où ils sont presque tous ensévelis? Voici une opinion

opinion encore plus insensée que toutes celles dont je viens de te parler.

Le bonheur du Dieu des Siamois n'est accompli que lorsqu'il meurt pour ne plus renaître ; alors n'étant plus chargé du soin d'instruire les hommes, délivré de tout embarras, il ne reparoît plus sur la terre, & n'est plus sujet à aucune misere. La mort de ce Dieu n'est point un véritable anéantissement, c'est un repos éternel, une indifférence totale pour tout ce qui se passe dans l'Univers ; enfin l'état des Dieux qu'admettoient les Epicuriens (1), qui, tranquilles dans leurs spheres célestes, ignoroient absolument tout ce qui se passoit ailleurs. Tu demanderas sans doute,

(1) Omnis enim per se Divûm natura necesse est
Immortali cevo summâ cum pace fruantur.
Semota ab nostris rebus, sejunctaque longè :
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri ;
Nec bene pro meritis capitur, nec tangitur ira.

Car la nature des Dieux jouit nécessairement des droits de l'immortalité : ces droits sont une douce tranquillité, un repos inaltérable, l'exemption des douleurs, de la crainte. Les Dieux contents de leurs avantages n'ont pas besoin de nous ; aussi devant eux nos bonnes actions sont sans mérite, & nos forfaits sans châtiment. Lucret. Lib. I, v. 57.

cher Yn-Che-Chan, qui eſt-ce qui gouvernera le Monde après la mort apparente de ce Dieu, & qui eſt-ce qui le gouvernoit avant qu'il fût diviniſé, & lorſqu'il étoit occupé à remplir le nombre de ſes tranſmigrations dans des corps humains? Je vais te développer ce myſtere le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible. Le regne de chaque Divinité n'eſt point éternel, il eſt fixé à un certain nombre d'années. Ce nombre eſt plus ou moins grand, ſelon que celui des élus que le Dieu régnant doit ſanctifier, eſt vîte ou lentement rempli. Dès qu'il eſt complet, le Dieu a fini ſon emploi; il tombe dans cette léthargie heureuſe & éternelle qui rend ſon bonheur complet. Une autre Divinité, qui s'eſt formée peu-à-peu, lui ſuccede, & prend le gouvernement de l'Univers, or ce gouvernement de l'Univers ne conſiſte point à conſerver l'ordre, à régler les ſaiſons, à préſider à tous les événements; tout cela ſe fait naturellement de ſoi-même, & eſt indigne de l'attention de Dieu, dont l'unique ſoin eſt d'apprendre aux hommes la véritable Religion.

Les Dieux ſont pris parmi les hommes

pendant le regne de la Divinité qui gouverne ; il y a toujours quelque Dieu qui se forme pour remplacer la place du premier mort. Il est fort difficile de parvenir au point de vertu qu'exige l'état de Dieu. Ce n'est pas assez, disent les Talopoins, d'avoir fait beaucoup de bonnes œuvres pendant qu'on a animé successivement différents corps, il faut encore que toutes ces bonnes œuvres ayent été faites dans la vue de mériter la Divinité. La direction d'intention est aussi nécessaire chez les Talopoins pour être divinisé, qu'elle l'est chez les Jésuites pour ne pas mentir en disant le contraire de ce qu'ils devroient dire ; & aux Quiétistes, pour ne point pécher en commettant les actions les plus infames. Qui croiroit que la direction d'intention des Théologiens Européens eût été une piece des plus essentielles de la religion Siamoise ? Il est vrai que les Talopoins ne la font servir qu'à la sotte vanité qu'ils ont de se figurer qu'ils peuvent devenir des Dieux, au lieu que les autres l'emploient dans toutes les occasions, & s'en servent pour excuser & pour justifier toutes leurs passions. Au

reste, la direction d'intention ne suffit point pour atteindre à l'état de la Divinité, il faut prendre à temoin des bonnes œuvres qu'on fait, les Anges qui président aux quatre parties du monde, & verser de l'eau, en implorant le secours de l'Ange tuteur, protecteur & conservateur de la terre. Cet Ange est un Ange femelle, & s'appelle *Nœang-prathorani.*

Les Siamois admettent parmi les Anges, ainsi que parmi les hommes, une différence de sexe. Ces Anges ne restent pas sans multiplier, ils ont des enfants & des filles. Il n'est pas surprenant que les Siamois leur fassent goûter les plaisirs de l'amour, puisque tous les anciens Docteurs Européens soutenoient qu'ils avoient connu (1) des femmes. Cette

(1) Ουτοι τοίνυν οἱ ἄγγελοι οἱ ἐκπίσοντες τῶν οὐρανῶν περὶ τὴν ἀέρα ἔχοντες καὶ τὴν γῆν, οὐκέτι εἰς τὰ ὑπὲρ οὐράνια ὑπερκύψαι δυνάμενοι οἱ δὲ αἰς ἴσχον ἐπιθυμαις οἱ ἄγγελοι, ποιούμενοι.

Hic igitur Angeli qui quum Cœlis excidissent, circà aërem & terram observantes, non ampliùs vehi supra Cœlos potuerunt: illi vero pristinæ libidini suæ convenientes edunt.

Athen. Legat. pro Christ. pag. 27.

opinion ressembloit assez à celle des payens, qui marioient plusieurs de leurs Divinités subalternes (1) avec de simples mortels. De tout temps & dans tous les pays des hommes ont rendu, autant qu'il leur étoit possible, les Dieux qu'ils adoroient, semblables à eux; l'amour-propre & la vanité n'influent pas moins sur les dogmes de la religion que sur les autres usages.

Les Siamois croient encore plusieurs choses des Anges, qui s'accordent parfaitement avec ce qu'en disent les Européens. Ils prétendent qu'ils ne peuvent jamais être divisés; en cela ils sont moins heureux que les hommes. Mais plusieurs

(1) *Il y avoit des hommes nés de ces mariages, qui ne s'en estimoient pas pour cela plus heureux. Achille dans Homere est fâché que son Pere Pelée n'eût point épousé une simple mortelle.*

Ὡς ὄφελες σὺ μὲν αὖθι μετ' ἀθανάτῃς ἁλίῃσι
Ναίειν, Πηλεὺς δὲ θνητὴν ἀγαγέσθ' ἄκοιτιν.

Utinam tu quidem ibidem inter immortales marinas
Habitasses, Peleusque mortalem duxisset uxorem.

Pourquoi le destin n'a-t-il pas voulu que vous fussiez unie à un immortel, & que Pelée fût l'époux d'une simple mortelle. Homer. Lib. 18. v. 86.

Rabbins Juifs n'ont-ils pas soutenu que lorsque l'Etre suprême eut créé le premier homme, il ordonna aux Anges de se prosterner devant lui & de lui rendre hommage ? Ceux qui furent punis & changés en Diables, le furent parcequ'ils refuserent d'obéir à ce commandement. Les Chrétiens ne soutiennent-ils pas que les hommes ont été plus chers à la Divinité que les Anges, puisqu'il a pardonné aux premiers, & qu'il a condamné éternellement les derniers ? Les Siamois ne sont donc pas les seuls qui mettent l'état des Anges au-dessous de celui des hommes : ils les divisent en sept classes, ou hiérarchies différentes dont les unes sont plus parfaites que les autres, les Européens font la même chose.

Les Siamois ont érigé les Anges en Gouverneurs particuliers de toutes les parties du monde : ils les font présider aux astres, à la terre, aux villes, aux montagnes, aux forêts, aux vents. Plusieurs anciens Docteurs du Christianisme ont établi ce sentiment dans leurs écrits.

Les Siamois sont persuadés que les Anges examinent avec une application conti-

nuelle la conduite des hommes, & qu'ils ſont témoins de toutes leurs actions, dont ils tiennent un regiſtre fort exact, pour récompenſer celles qui ſont bonnes, & punir les mauvaiſes. Les Européens croient préciſément la même choſe (1); & tu as ſouvent entendu parler à nos amis les Miſſionnaires de leur dogme de l'Ange Gardien.

Les Siamois s'adreſſent ordinairement aux Anges, & non point à leur Dieu; ils les remercient des graces qu'ils croient en avoir reçu, & les prient de vouloir les préſerver de fâcheux accidents. En général les Italiens, les Eſpagnols, les Portugais invoquent beaucoup plus ſouvent leur Ange Gardien que l'Etre ſuprê-

(1) *S. Juſtin Martyr dit préciſément la même choſe qu'Athénagore au ſujet de la chute des Anges par l'amour des femmes, & du ſoin qu'ils ont des différentes parties du Monde & des Eléments, &c.*

(1) Οι δὲ ἀγγελοι, παραβαντες την δὲ την ταξιν, γυναικων μιξεσιν ἡττηθησαν, κὴ παιδας ἐτεκνωσαν, οἱ εἰσιν οἱ λεγομενοι δαιμονες.

Angeli autem ordinationem iſtam tranſgreſſi, cum mulierum concubitus cauſa, amoribus ſunt victi, tum filios procrearunt eos, qui Dæmones ſunt dicti. *S. Juſtin. Apolog. pro Chriſt. pag.* 46.

me ; c'eſt à ces intelligences, qu'ils croyent être chargées de leur conduite, qu'ils s'adreſſent dans leurs néceſſités & dans leur conduite. Il eſt viſible, cher Yn-Che-Chan, qu'il ſe rencontre entre les Siamois & les Européens une parfaite conformité ſur la nature & la conduite des Anges. Ce n'eſt pas dans ce ſeul dogme qu'il paroît que le Chriſtianiſme pourroit avoir été connu, & même pratiqué autrefois à Siam ; il y a encore pluſieurs choſes en quoi la religion Siamoiſe approche beaucoup de l'Européenne. Cela a été judicieuſement remarqué par un Jéſuite, & c'eſt de quoi je te parlerai amplement dans ma premiere lettre, en t'apprenant l'hiſtoire du Dieu que les Siamois prétendent régner aujourd'hui, & qu'ils appellent *Sommono - Khodom*.

Les Siamois ne reconnoiſſent d'autres Démons que les ames des méchants, qui, ſortant de l'Enfer où elles étoient retenues, errent pendant un temps dans le monde, & font aux hommes tout le mal qu'elles peuvent. Cette opinion approche encore beaucoup de celle qu'ont certains Européens des eſprits qu'ils nomment *Follets*,

qu'ils croient être des Anges moins coupables que ceux qui furent changés en Démons.

Les Lymbes des Romains modernes se retrouvent encore chez les Siamois. Il est vrai qu'ils doivent être beaucoup plus peuplés que ceux des premiers ; car ceux-ci n'y placent que les enfants morts sans avoir été purifiés par l'eau, mais les Siamois y mettent les enfants morts nés, les meres qui meurent en couche, & ceux qui sont tués en duel. Je m'étonne que du temps où la Chevalerie & les combats singuliers étoient si à la mode en Europe, quelque Théologien, pour faire sa cour aux Nobles, ne se soit pas avisé de mettre dans les Lymbes les Chevaliers *tués dans les tournois & dans les combats à outrance.* Après que les ames des méchants ont assez exercé le métier de Diable, elles retournent animer d'autres corps ; & si elles y vivent selon la loi, elles peuvent parvenir à la sainteté, & jouir des délices & des plaisirs qu'on goûte en Paradis. Je t'apprendrai dans ma premiere lettre ce que c'est que ce Paradis.

Porte-toi bien. *De Siam, le....*

LETTRE CXXXV.

Kieou-Che, *à* Yn-Che-Chan.

LE Dieu que les Siamois disent régner aujourd'hui dans l'Univers, & avoir la direction générale des hommes, s'appelle *Sommono-Khodom*, ainsi que je te l'ai dit, cher Yn-Che-Chan, dans ma derniere lettre. Un Jésuite qui a fait plusieurs voyages à Siam, & dont j'ai lu ici les relations chez un Européen de mes amis, dit avec raison (1) que » l'histoire de ce prétendu Dieu » est un mêlange monstrueux de Christia- » nisme & des plus ridicules rêveries. » Un homme qui ne seroit que médiocrement instruit de la religion Chrétienne, reconnoîtroit aisément qu'il est impossible qu'elle n'ait pas été connue de ceux qui ont inventé, ou du moins qui ont augmenté celle que pratiquent les Siamois; une légere comparaison entre ce que disent les

(1) Voyage de Siam des Peres Jésuites, envoyés pat le Roi des Indes à la Chine, &c. par le P. Tachard, pag. 297. Edit. d'Amsterdam, 1688.

Talopoins de leur *Sommono-Khodom*, & les principaux dogmes des Théologiens Européens qui te ſont parfaitement connus mettra le ſentiment du Jéſuite hors de doute.

Les Siamois ſuppoſent que *Sommono-Khodom* (1) naquit Dieu par ſa vertu propre, & qu'incontinent après ſa naiſſance, ſans aucun Maître qui l'inſtruisît, il acquit par une ſimple vue de ſon eſprit une connoiſſance parfaite de tout ce qui regarde le Ciel, la Terre, le Paradis, l'Enfer, & les ſecrets les plus impénétrables de la Nature ; qu'il ſe ſouvint au même temps de tout ce qu'il avoit jamais fait dans les différentes vies qu'il avoit menées ; & qu'après avoir enſeigné au peuples ces grandes choſes, il les laiſſa écrites dans des Livres, afin que la Poſtérité en profitât. C'eſt dans ces Livres qu'il raconte de lui-même qu'étant devenu Dieu, il ſouhaita un jour de manifeſter aux hommes ſa Divinité par quelque prodige extraordinaire. Il étoit alors aſſis ſous un arbre, appellé *Ton-pô*, que les Siamois pour cette

(1) La même, pag. 298.

raiſon reſpectent comme quelque choſe de ſacré, & qu'ils regardent comme un préſage heureux pour les endroits où il croît, perſuadés que ce ſeroit un grand péché que de cauſer à cet arbre le moindre dommage. Il ajoute qu'auſſi-tôt il ſe ſentit porté en l'air dans un trône tout éclatant d'or & de pierreries, qui ſortit de terre au lieu même où il étoit, & que les Anges, étant à l'inſtant deſcendus du Ciel, lui rendirent les honneurs & les adorations qui lui étoient dûes.

Parmi ces fables, on démêle aiſément deux points fondamentaux du Chriſtianiſme. Le premier c'eſt Dieu, qui veut bien naître homme; le ſecond, c'eſt l'adoration des Anges dès le moment de ſa naiſſance qui eſt expreſſément rapportée dans les Ouvrages des premiers Docteurs (1) & inſtituteurs du Chriſtianiſme.

(1) Et ſubito facta eſt cum Angelo multitudo Militiæ cœleſtis laudantium Deum & dicentium: Gloria in altiſſimis Deo, & in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis. Et factum eſt, ut diſceſſerunt ab eis Angeli in Cœlum; Paſtores loquebantur ad invicem: tranſeamus uſque Bethléem, & videamus hoc Verbum quod factum eſt, quod Dominus oſtendit nobis.

Poursuivons l'histoire de *Sommono-Khodom*, & écoutons toujours parler le même Jesuite ; on ne sauroit le regarder comme un témoin suspect dans cette occasion. *Thévathat*, frere de *Sommono-Khodom*, & ses sectateurs (1) ne purent voir sans une extrême jalousie la gloire & la majesté qui l'environnoient. Ils conjurerent sa perte & ayant soulevé contre lui les animaux, ils commencerent à lui faire la guerre. Quoiqu'il fût seul, cette multitude d'ennemis ne l'étonna point, il résista sans s'ébranler à tous leurs efforts, & par la vertu de ses bonnes œuvres qui le défendoient, les traits qu'on lançoit contre lui se changerent en autant de fleurs, qui, bien loin de lui nuire ne servirent qu'à l'honorer. Il avoue cependant que dans le plus fort

Aussi-tôt une multitude de la Milice céleste se joignit à l'Ange, & louerent le Seigneur, en disant : Gloire à Dieu dans les Cieux, & paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Les Anges se séparerent d'eux & remonterent au Ciel ; les Bergers se disoient entr'eux : passons jusqu'à Bethléem, pour y voir ce Verbe, qui est fait, & que le Seigneur nous manifeste. S. Luc. Cap. II. v. 13. 14. 15.

(1) Voyage de Siam, &c. p. 99.

du combat, lorſqu'il étoit le plus en danger, ce fut inutilement qu'il eut recours aux bonnes œuvres qu'il avoit pratiquées en gardant les neuf premiers Commandements de la Loi, qu'il connut n'être ſuffiſants pour le défendre dans cette preſſante néceſſité; mais s'étant armé du dixieme précepte, qu'il avoit inviolablement obſervé, & qui ordonne d'exercer la charité à l'égard des hommes & des animaux, il triompha ſans peine de ſes ennemis, & voici comment il remporta la victoire. L'Ange Gardien de la terre, (car nous avons déja diſtingué deux ſexes parmi les Anges) s'étant rendue auprès de lui, l'adora d'abord; puis ſe tournant vers *Thévathat* & ſes adhérants, elle leur ſignifia que *Summono-Khodom* étoit véritablement devenu Dieu. Elle leur dit quelle avoit été témoin de ſes bonnes œuvres, & pour les en convaincre, elle leur montra ſa propre chevelure, encore toute mouillée des eaux quelle verſoit au commencement de ſes bonnes actions. De-là eſt venue la coutume ſuperſtitieuſe des Siamois de verſer de l'eau au commencement des bonnes œuvres, dont nous avons déja parlé plu-

ſieurs fois, & que les Siamois obſervent religieuſement depuis ce temps-là. Enfin, elle les exhorta à lui rendre les adorations qu'il méritoit; mais les trouvant endurcis & obſtinés à ne point écouter ſes remontrances, elle preſſa ſes cheveux mouillés, & en fit ſortir une mer immenſe, où ils furent tous ſubmergés.

Voilà encore bien des fables; mais n'y découvre-t-on pas, ſous le nom & le caractere de *Thévathat* & de ſes adhérants, tout ce qu'ont écrit les premiers Docteurs Chrétiens, des pieges que les Démons voulurent tendre aux hommes pour les empêcher de reconnoître leur Dieu & leur véritable Sauveur? Le combat des *Sommono-Khodom* n'a-t'il pas du rapport à la tentation du Meſſie dans le déſert? (1)

Ce que les Siamois racontent encore

(1) Tunc Jeſus ductus eſt in deſertum à ſpiritu ut tentaretur à Diabolo; & cùm jejunaſſet quadraginta diebus, & quadraginta noctibus, poſteà eſuriit.

Alors Jeſus fut conduit par un eſprit dans le déſert pour y être tenté par le Diable; & ayant jeûné quarante jours & quarante nuits il eut faim.

Matth. Cap. IV. v. 1 & 2.

de *Thévathat* ne paroît pas moins avoir été puisé dans les dogmes du Christianisme, qui ont été entiérement corrompus & défigurés par ceux qui les ont alliés avec les fables ridicules de la religion Siamoise. (1) Comme *Thévathat*, disent les Talopoins, avoit beaucoup d'esprit & d'adresse, il trouva moyen de faire une secte nouvelle, dans laquelle il engagea plusieurs Rois & plusieurs peuples à sa doctrine, & qui le suivirent pour être ses imitateurs. Ce fut-là l'origine d'un schisme qui divisa le monde en deux parties, & donna commencement à deux religions; au lieu qu'auparavant tous les hommes n'en avoient qu'une. Les uns, au nombre desquels ils nous mettent pour les raisons que nous allons dire, se firent disciples de *Thévathat*, & les autres de *Sommono-Khodom. Thévathat*, quoiqu'il ne fût que le cadet, se voyant soutenu par tant de Princes qui avoient embrassé sa défense, employa la force ouverte & la trahison pour perdre son frere. Il mit en usage les plus atroces calomnies pour

(1) Voyage de Siam, &c. pag. 303.

noircir sa réputation ; mais ses desseins ne réussirent pas. Il fut même vaincu plus d'une fois, lorsque pour confirmer ses sectateurs dans la foi qu'il leur enseignoit, il osa disputer avec son frere à qui feroit de plus grands miracles.

L'ambition lui fit souhaiter d'être Dieu ; mais ne l'étant pas véritablement, il ignora beaucoup de choses dont son frere avoit une parfaite connoissance, & parce que sa fierté ne lui permettoit pas d'écouter *Sommono-Khodom*, il n'apprit point de lui ce qui se passoit dans l'Enfer & dans le Paradis, ni la doctrine de la Métempsicose, ni les changements qui s'étoient faits & qui se devoient faire dans tous les siecles.

Quel est l'homme qui ait un peu de génie, qui connoisse médiocrement la Religion des Européens, & qui ne voie dans *Thévathat*, le Satam des Chrétiens ? Il ne faut pas pour cela une grande science, il ne s'agit que d'une légere & médiocre attention ; mais ce qui montre encore plus que *Thévathat* est précisément cette mauvaise intelligence à laquelle les Européens ont donné le nom de Diable,

& qu'ils prétendent avoir été précipitée pour toujours dans l'abyme, c'eſt la reſſemblance qui ſe trouve entre l'état de *Thévathat* & celui du Diable. Voici ce que les Siamois racontent de la fin tragique & du ſupplice éternel de cet ennemi de *Sommono-Khodom.* (1) Après tous les outrages que *Thévathat* avoit faits à ſon frere, ſans reſpecter ni les droits de la nature, ni la Divinité même; il étoit juſte qu'il en fût puni, auſſi les écritures des Siamois font-elles mention de ſon ſupplice, & *Sommono-Khodom* même y rapporte qu'étant devenu Dieu, il vit ſon frere impie dans le plus profond des Enfers. Il l'y reconnut, dit-il, accablé de maux & gémiſſant ſous le poids de ſa miſere. Il étoit dans la huitieme demeure, c'eſt-à-dire dans le lieu où les plus grands criminels ſont tourmentés, & là il expioit par un horrible ſupplice tous les péchés qu'il avoit commis & ſur-tout les injures qu'il m'avoit faites. Enſuite expliquant la peine qu'on faiſoit ſouffrir à *Thévathat*, il dit qu'il étoit attaché à une croix avec

(1) La même, pag. 153.

de gros cloux, qui lui perçant les pieds & les mains, lui causoient d'extrêmes douleurs; qu'il avoit en tête une couronne d'épines, que son corps étoit tout couvert de playes, & que pour comble de misere, le feu infernal le brûloit sans le consumer.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que rien ne donne tant de haine pour le Christianisme aux Siamois, que la ressemblance qu'il a en bien des choses avec leur Religion: ainsi ce qui devroit favoriser les Missionnaires, leur nuit considérablement, & les empêche de faire aucun progrès. Ils s'en plaignent beaucoup, & se récrient sur l'aveuglement des Talopoins qui persuadent à leurs disciples que Thévathat est le Dieu qu'adorent les Européens. La ressemblance, dit le même Jésuite que j'ai cité jusqu'à présent, qui se trouve (1) en quelques points entre leur Religion & la nôtre, leur faisant croire que Jésus-Christ ne differe point de ce Thévathat dont il est parlé dans leurs Ecritures; ils se persuadent que puisque nous sommes les disciples de l'un, nous sommes aussi

(1) Là même pag. 153.

les sectateurs de l'autre, & la crainte qu'ils ont de tomber dans l'enfer avec Thévathat, s'ils suivent sa doctrine, ne leur permet pas d'écouter les propositions qu'on leur fait d'embrasser le Christianisme. Ce qui les confirme le plus dans leur préjugé, est que nous adorons l'image du Sauveur crucifié, qui représente parfaitement le châtiment de Thévathat. Ainsi, lorsque nous voulons leur expliquer les articles de notre Foi, ils nous préviennent toujours, nous disant qu'ils n'ont pas besoin de nos instructions, & qu'ils savent déja mieux que nous ce que nous avons envie de leur apprendre.

Ce n'est pas par la seule ressemblance du supplice de Thévathat & de la mort du Législateur des Chrétiens, que les Talopoins prétendent prouver que ces deux personnes n'en font qu'une seule à qui l'on a donné des noms différents; les Sciences dans lesquelles les Européens excellent, ne leur ont été communiquées que parce qu'ils étoient, & qu'ils sont encore éleves & disciples de Thévathat. On appelle cela tirer parti de la plus mauvaise cause; le plus habile Controversite Européen ne

feroit pas mieux forti d'un mauvais pas; car il femble qu'il eft naturel que les difciples de *Sommono-Khodom* euffent été bien plus éclairés dans toutes les Sciences, que ceux de fon ennemi qui n'avoit ni fon pouvoir, ni fes connoiffances, ni fa fageffe.

Les difputes mutuelles des Théologiens Européens fourniffent auffi un argument aux Talopoins pour prouver que les Chrétiens font les fectateurs de Thévathat. Il feroit à fouhaiter que ces Théologiens réfléchiffent fur l'opinion des Siamois; cela pourroit leur faire honte, & les engager à vivre en paix, & à ne pas déchirer & mettre en feu toute l'Europe par leur divifion & leur haine mortelle. Au refte, je ne fais que dire ce qu'ils difent eux-mêmes, & le Jéfuite fera mon garant. Quoique Thévathat, *dit-il*, (1) ne fût point Dieu, & qu'il n'eût par conféquent ni l'agilité, ni la fubtilité du corps, ni les autres perfections de la Divinité, il ne laiffa pas d'exceller dans plufieurs Sciences, fur-tout dans les Méchaniques, & dans la Géométrie. Comme c'eft de lui, fi nous les en croyons que nous avons reçu ces

(1) La même, pag. 152.

connoiſſances des autres Arts dans la nouvelle doctrine qu'il publia, il mêla beaucoup de choſes qu'il avoit tirées de la Religion de ſon frere; c'eſt ce qui a rendu l'une & l'autre loi ſi ſemblables en pluſieurs points. Elles different cependant en ce que la Loi de Thévathat eſt beaucoup moins ſevere que celle de *Summono-Khodom*; car elle laiſſe aux hommes une grande liberté de tuer & de manger des animaux, quoique l'uſage de ces choſes ſoit illicite & criminel. Ils croyent que de la doctrine de Thévathat ſont ſorties, comme d'une ſource de ſchiſme & de diviſion, ſept autres ſectes qui ont beaucoup de rapport entre elles; & ils appliquent cette tradition aux héréſies des Hollandois, des Anglois & des autres peuples ſéparés de l'Egliſe Romaine; car ils les regardent comme autant de rejettons que notre Religion a produits; c'eſt ce qui les confirme encore dans leurs opinions.

En voilà aſſez ſur *Sommono-Khodom*, dont les Siamois placent l'ame dans le huitieme Ciel, & dont les Talopoins prétendent conſerver le corps. Ceux de Pegu ont une partie de ſes os ſacrés, & l'autre

appartient à ceux de Siam : cela eſt dans l'ordre, & les Mones Indiens ſavent & connoiſſent auſſi bien que les Européens, l'utilité des Reliques. Ils s'en ſervent auſſi habilement, & leur font faire de temps en temps quelques miracles, ſuivant qu'il eſt néceſſaire de ranimer le zele & la charité du peuple. Par exemple, dans le Royaume de Pegu, les os qu'on y conſerve de *Sommono-Khodom*, ſont changés partie en divers métaux, partie dans leur état naturel, & répandent un éclat extraordinaire. Le ſecret chymiſte par le moyen duquel cela s'opere, eſt pour le moins auſſi beau que celui dont parlent tant les Européens, qui fait bouillir dans une petite bouteille le ſang de Saint Janvier. Il y a dans la ville de Sokhotai une Idole d'or : les Talopoins vantent beaucoup ſes qualités miraculeuſes ; ils prétendent que ſi dans le beſoin de pluie, on la porte à la campagne, comme on eſt accoutumé de le faire en pareil cas, l'eau tombe incontinent en grande abondance. Voilà une ſtatue qui vaut bien celle de Sainte Genevieve, dont notre Miſſionnaire Pariſien nous a ſi ſouvent vanté les effets, & qui fait pleuvoir

à Paris toutes les fois qu'on la fort de fa niche. J'étois l'autre jour avec un Marchand François, qui vantoit beaucoup les vertus de la ftatue de Ste. Genevieve devant un Talopoin. Le Moine Siamois lui dit avec un air de compaffion : *Pauvre Européen, ne voyez-vous pas que c'eft Thévathat, qui pour vous féduire fait pleuvoir lui-même!* Un moment après, le Talopoin vanta fon Idole de Sokhotai. Que vous êtes aveugle, lui dit le Marchand! Vous ne connoiffez pas que c'eft le Diable, qui pour vous entretenir dans l'idolâtrie, vous donne la pluie que vous demandez! La difpute s'échauffa entre l'Indien & l'Européen. Ils voulurent me prendre pour juge de leur différend. *Que penfez-vous*, me dirent-ils, *du mérite de nos ftatues?* Je penfe que le culte & les honneurs que vous leur rendez, offenfent également l'être fuprême. Ils ne furent contents ni l'un ni l'autre dans ma décifion. Je le crois bien; car ils n'étoient ni affez fages, ni affez éclairés.

Les Siamois font fort partifans de l'authenticité des miracles de leurs Idoles, ils preffent même les Miffionnaires d'en faire de pareils. Il paroît que ceux-ci ne peuvent s'acquitter

s'acquitter de ce qu'on leur demande, & qu'ils n'osent nier les prodiges dont se vantent les Siamois ; ils les attribuent seulement à la Magie. Cette raison est bien pitoyable aux yeux des Philosophes ; cependant il est certain que c'est-là comme les Missionnaires se tirent d'affaire. Que deviennent donc tous les prétendus miracles qu'ils publient tous les jours, & qu'ils assurent avoir été opérés par eux, ou par leurs confreres ? Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils disent simplement à leurs compatriotes : " En fait de fourberies pieuses ,, & de tours de passe-passe, les Indiens ,, sont maîtres. Pour un miracle que nous ,, pourrions faire, ils en font trente ; aussi ,, nous mettent-ils tous les jours au pied ,, du mur, & nous défient au combat. Au reste je ne dis rien ici que les Missionnaires ne disent eux-mêmes. Je finirai ma lettre par l'aveu sincere d'un Jésuite. (1) Les Siamois se prévalent d'une infinité de faux prodiges de cette nature, ils nous demandent en disputant contre nous, à voir quelques miracles en confirmation de la doc-

(1) La même, pag. 309.

trine que nous leurs prêchons; ils nous vantent de certaines ſtatues d'airain & de pierre, qu'ils croyent avoir été autrefois des hommes qu'une vertu divine a rendus inanimés; ils ont encore, à ce qu'ils diſent, pluſieurs ouvrages antiques, travaillés de la main des Anges: enfin tous les effets que nous attribuons à la Magie, ils les regardent comme autant de prodiges étonnants, & ils ſe glorifient d'être les ſeuls qui ſachent l'art de les faire.

Je le répete, cher Yn-Che-Chan, la magie, prétendue Science imaginaire, n'eſt pas plus connue des Talopoins que des Moines Européens; mais les premiers ſont de plus habiles Joueurs de gobelets & ſavent mieux tromper les yeux. Les miracles que font les Moines en Europe, ne ſeroient que des jeux d'enfant à Siam.

Porte-toi bien.

De Siam, le....



LETTRE CXXXVI.

Kieou-Che, *à* Yn-Che-Chan.

LES idées, cher Yn-Che-Chan, des Siamois sur l'Enfer, sur le Paradis, sur la nature des ames, & sur leurs différentes transmigrations ressemblent encore plus à celles qu'ont eues les Grecs & les Romains sur tous les différents point de Religion, que celles des Japonois, dont je t'ai montré dans plusieurs de mes Lettres la conformité. Avant d'être venu à Siam, j'étois persuadé qu'il étoit difficile de trouver une doctrine plus approchante de la croyance des anciens Grecs, que celle des Japonois & des Chinois; mais j'ai reconnu que les dogmes des Siamois étoient encore plus conformes à ceux que nous retrouvons aujourd'hui dans les Ouvrages des Auteurs Européens qui vivoient avant l'établissement du Christianisme.

Les Siamois admettent un Paradis où les Justes sont récompensés, & un Enfer où les coupables sont punis. Les ames ne ref-

tent point éternellement dans le Paradis ; ni dans l'Enfer ; elles y séjournent seulement autant de temps qu'il en faut pour récompenser les bonnes œuvres qu'elles ont faites, ou pour punir les crimes qu'elles ont commis. Les Grecs & les Romains pensoient sur cet article parfaitement comme les Siamois ; le fleuve d'oubli (1), où les ames, après avoir resté un certain temps dans le Tartare ou dans les Champs Elisées, alloient boire, étoit destiné à leur ôter le souvenir, avant qu'elles retournassent dans le monde, de tout ce qui leur étoit arrivé dans l'autre.

Les Siamois divisent l'Enfer en plusieurs demeures différentes : les Grecs & les Romains avoient aussi plusieurs lieux destinés au supplice des ames, plus horribles & plus épouvantables les uns que les autres. Les personnes, qui, comme *Didon*, n'étoient coupables que de s'être ôté la vie,

(1) . . . . . . Animæ quibus altera fato
Corpora debentur, Lethæi ad fluminis undam
Securos latices & longa oblivia potant.

Les ames que le destin a réservée à passer dans d'autres corps, vont sur les rives du Lethé boire [illegible]ernel oubli de leurs peines ou plaisirs passés.
Virgil. Lib. VI. v. 713.

erroient (1) dans des bois solitaires ; mais les criminels (2), qui, comme *Salmonée*,

(1) Hic, quos durus amor crudeli tabe peredit,
Secreti celant calles, & myrtea circùm
Silva tegit ; curæ non ipsâ in morte relinquunt.
His Phædram Procrinque locis, mœstamque Eriphilen
Crudelis nati monstrantem vulnera cernit,
Evadnenque & Pasiphaen : his Laodamia
It comes ; & juvenis quondam, nunc fœmina Ceneus
Rursùs & in veterem fato revoluta figuram.
Inter quas Phenissa recens à vulnere Dido.
Errabat silva in magna.

Dans les détours d'une forêt de mirthe, sont les malheureuses victimes que les cruautés de l'amour ont portées à s'aracher la vie, le désespoir les accompagne après leur mort & fait leurs tourments. Enée y vit Phedre, Procris, la triste Eriphile qui montre les coups de son fils inhumain ; il y rencontra Evadné, Pasiphaé, la généreuse Laodamie & Ceneus, qui par un effet bizarre du destin fut homme & femme. Parmi ces tristes beautés, erroit dans cette vaste forêt la belle Didon, portant les marques récentes de son désespoir amoureux. Virgil. Lib. VI. v. 42.

(2) Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dum flammas Jovis & sonitus imitatur Olympi.
Quatuor hic invectus equis & lampada quassans,
Per Graiûm populos, mediæ que per Elidis urbem
Ibat ovans, Divûmque sibi poscebat honorem :
Demens qui nimbos & non inimitabile fulmen

avoient bravé les Dieux, &c. étoient renfermés dans des cachots profonds, & y souffroient des supplices affreux.

Il y a un peu moins de ressemblance entre le Paradis des Siamois & des anciens Européens, qu'entre leur Enfer. Les premiers y mettent précisément dans le Paradis les mêmes choses que sur la terre. " Ils „ assurent, qu'il y a des Rois, des Princes, „ des peuples; qu'on y fait la guerre; „ qu'on y donne des batailles; qu'on y „ remporte des victoires. „ Triste Paradis, cher Yn-Che-Chan, que celui où l'on est encore aussi fou & aussi enragé que dans le

Ære, & cornipedûm cursu simularat equorum:
At Pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit, (non ille faces nec fumea tædis
Lumina) præcipitemque immani Turbine adegit.

J'ai vu l'impie Salmonée en proie aux plus cruels supplices, pour avoir osé imiter le bruit & les feux du tonnerre. Ce cruel traversoit la Grece & l'Elide monté sur son char d'où il lançoit son tonnerre, & exigeoit les hommages réservés aux Dieux. Insensé, qui croyoit que son airain bruyant, & ses chevaux porteroient la même terreur que le Maître des Dieux: ce Dieu lance son trait du haut des nuës; il n'est point enduit de souffre & de bitume; mais les atteintes plus dures, précipitent ce monstre dans le fond du Tartare.

Virgil. Lib. VI. v. 585.

monde. Les anciens Européens donnoient bien à leurs héros dans les champs élisées les mêmes passions qu'ils avoient eues sur la terre, ils leur accordoient bien des armes (1), des chars, des chevaux, &c. ils leur donnoient même de la haine & de l'aversion pour ceux qu'ils avoient haïs dans ce monde; mais ils ne poussoient point les choses jusqu'à les faire battre. Dans le Paradis des anciens Grecs, il étoit bien permis aux héros de se fuir, de s'éviter; mais s'ils se rencontroient par hazard, ils ne s'insultoient point.

Les Siamois ne se sont pas contentés que l'on combattît dans le Paradis, ils ont voulu que sans avoir besoin, pour recru-

(1) Arma procul, currusque virûm miratur
inanes.
Stant terrâ defixæ hastæ, passimque soluti
Per campos pascuntur equi, quæ gratia currûm
Armorumque fuit vivis: quæ cura nitentes
Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos.

Enée voit avec surprise auprès de ces héros leurs armes & leurs chars; leurs javelots sont enfoncés en terre, & leurs chevaux paissent tranquillement dans la prairie. Le goût que les humains ont eu pendant leur vie, soit pour les armes, soit à conduire un char, les accompagne même après leur mort. Virgil. Lib. VI. v. 654.

ter les troupes, d'attendre qu'il vînt des ames de ce monde, on pût trouver sans-cesse des nouveaux soldats pour cet effet; ils ont établi le mariage en Paradis. Dans la premiere, seconde & troisieme demeure de ce séjour céleste, qui veut, peut prendre femme; les Saints même peuvent avoir des enfants. Si ceux qui ont voulu que *Mahomet* ait été le premier qui se soit avisé de l'idée ridicule de marier les gens dans l'autre monde, avoient été instruits de la religion des Siamois, des Tonquinois, des Peguans & de plusieurs autres peuples voisins de ceux-là, ils n'auroient pas avancé cette fausseté. Il y a plus de deux mille ans que tous ces peuples font perdre des pucelages dans le paradis. Les Siamois au séjour heureux des anciens Grecs & des Mahométans en ont joint un troisieme, qui ressemble beaucoup à celui des Chrétiens; c'est la quatrieme demeure, nommée, *Nurippan*, dans laquelle il n'y a plus ni concupiscence, ni mariage, & où les ames de ceux qui ont atteint à la souveraine sainteté ou à la divinisation, restent éternellement dans une pureté parfaite & dans une souveraine félicité, trouvant dans leur état

un bonheur inexprimable. C'eſt là à peu près l'idée que les plus habiles Docteurs Chrétiens donnent de leur Paradis, & il faut convenir de bonne foi que c'eſt la plus ſenſée. L'ame, dégagée des liens du corps, peut-elle encore être ſenſible aux plaiſirs corporels? Il eſt abſurde de ſoutenir une pareille opinion; & faire combattre une ame contre une ame, ou les marier toutes les deux, & leur donner des enfants, eſt de toutes les imaginations la plus monſtrueuſe. Cependant nous voyons des peuples entiers, & des peuples qui occupent une des plus grandes parties de la terre, qui en ſont fortement prévenus, & qui n'évitent le mal, & ne pratiquent le bien que parce qu'ils eſperent d'avoir un jour dans le Paradis des femmes belles, ſpirituelles, & ſur-tout bien pucelles; car cette derniere qualité eſt celle que les Mahométans priſent le plus.

Il faut avouer que ſi l'on examinoit attentivement ce qui oblige la plupart des hommes à pratiquer la vertu, on en trouveroit bien peu qui fuſſent véritablement dignes de louange, & chez qui le principe des meilleures ne fût un principe auſſi faux

que ridicule. Les Européens qui n'esperent dans l'autre monde que des récompenses proportionnées à la nature de l'ame, ne laissent pas que d'agir souvent par des motifs presque aussi absurdes que celui des Turcs, & même souvent plus criminels. Combien y en a-t-il parmi eux, qui ne sont bons que par l'appréhension des châtiments ? Ce n'est pas l'amour du bien qui les conduit, c'est la crainte de ces chaudieres d'huile bouillante, de ces fourches ardentes dont les diables sont armés, de ces grils sur lesquels on rôtit les ames ; enfin c'est la terreur que leur inspirent toutes les fables ridicules que débitent leurs Moines qui les contient dans leur devoir. Si on leur prêchoit simplement que l'Enfer est un lieu où les ames connoissent la perte qu'elles ont faite y étant à jamais privées de cette félicité parfaite que la Divinité accorde aux bienheureux, ils ne seroient point touchés par une idée aussi raisonnable. Quelle honte pour les hommes, cher Yn-Che-Chan, qu'il faille, pour les rendre vertueux, ou leur promettre des femmes dans l'autre monde, ou les menacer d'être plongés dans des chaudieres d'huile

bouillante, & d'être grillés comme des morceaux de saucisse !

Je viens actuellement au dogme de la Métempsycose. Je ne répéterai point ici, cher Yn-Che-Chan, ce que je t'ai écrit lorsque j'étois au Japon (1) ; il me suffira de te dire que je suis toujours dans la même opinion, & que je pense que non-seulement la Métempsycose n'a rien d'absurde ni d'impossible ; mais qu'on ne peut expliquer raisonnablement les malheurs auxquels on voit presque tous les hommes sujets, qu'en l'admettant. Alors on n'est plus embarrassé à accorder les infortunes des créatures avec la bonté du Créateur ; les ames souffrent dans les corps qu'elles animent, la pénitence des fautes qu'elles ont commises dans d'autres corps. Mais, diras-tu, si cela est ainsi, à quoi sert d'admettre un Enfer ? A cela, je te répondrai que je ne suis point obligé d'être garant de la doctrine des Siamois sur ce point. Je pense qu'en admettant la Métempsycose, on peut fort bien supprimer l'Enfer. Cependant les Siamois donnent des raisons assez

(1) Voyez le IV. Volume de ces Lettres.

plausibles pour excuser ce double moyen de punir les ames criminelles. Ils disent que la Métempsycose n'est que pour purger la coulpe du péché, comme une punition légere; mais que l'Enfer est pour punir les vices dont on ne s'est point repenti. Un Missionnaire de mes amis m'a fort bien expliqué la doctrine des Siamois sur ce point. Ils distinguent, *m'a-t-il dit* (1), deux choses dans le péché, la coulpe, & la peine réservée dans l'Enfer à celui qui péche. La peine peut bien être remise, ou diminuée en cette vie par les bonnes œuvres & par la bonne volonté; mais la coulpe n'est jamais effacée qu'on n'en ait été auparavant puni par la mort, ou par les autres miseres. Dans la punition que l'on tire des péchés, la loi du Talion est exactement observée; car si vous avez tué un homme, vous mourrez vous-même de mort violente dans cette vie ou dans une autre. Si vous avez tué un serpent, un serpent vous fera mourir par sa morsure; si vous avez enlevé de leur nid les petits de quelque oiseau, vous serez un jour arraché d'entre les bras

(1) Voyage de Siam, &c. par le Pere Tachard. pag. 289.

de vos parents dans votre plus tendre jeunesse, abandonné de ceux qui pouvoient vous donner quelque secours.

Voilà les raisons sur lesquelles les Siamois fondent la nécessité d'un enfer. Quoique la Métempsycose serve à punir les fautes qu'on a commises autrefois, car les Siamois sont fermement persuadés, (ainsi que l'étoient les anciens Pythagoriciens, qui admettoient également (1) des Enfers) que tout ce qui arrive de bien ou de mal aux hommes, est l'effet de leurs bonnes actions, & que l'on n'est jamais malheureux si l'on n'a été coupable. Les richesses, les honneurs, la santé sont la récompense des vertus qu'on a eues autrefois. Après en avoir été récompensé un temps dans le Ciel, on l'est encore sur la terre lorsqu'on y retourne. La pauvreté, les maladies, la mutilation des membres sont au contraire

(1) Κολαζονται δὲ τοῦ σώματος ἐξελθοῦσαι. αἱ μὲν ἐν ταῦθα πλανώμεναι, αἱ δὲ εἶς τινας τόπους τῆς γῆς θερμοὺς, ἢ ψυχροὺς, αἱ δὲ ὑπὸ Δαίμονας,

Puniuntur autem mali corpore egressi; siquidem alii hic oberrant; alii in locis quibusdam terræ calidis aut frigidis; alii à Dæmonibus vexantur. *Ephi. Sallust*, *Cap*, XIX. pag. 278. *Opusc. Myth*.

des marques visibles qu'on a commis autrefois quelque grand crime dont on a été puni dans l'enfer, & dont on l'est encore dans ce monde; ou si l'on s'est repenti de ce crime, que la peine en ait été remise, on en efface la coulpe sur la terre dans un nouveau corps, sujet à ces infortunes. C'est-là la pure doctrine Pythagoricienne (1), & elle faisoit passer, ainsi que les Siamois, les ames criminelles dans certains corps humains sujets à des défauts, & suivant les cas, dans celui des bêtes. Les Indiens n'ont rien dans l'opinion de la Métempsycose qui n'ait été suivi mot à mot par les Grecs & les Romains qui ont reçu ce dogme.

Quant à l'origine des ames, les Siamois

(1) Λελοιντο δ᾽ ἀναγχαιως καὶ τιμωριαι ξεναι, ὡς μετενδυομεναν τὰν ψυχαν, τῶν μὲν δειλαν, ἐς γυναικεια σκάνεα, ποθ᾽ ὕβριν ἐκδιδομενα. τῶν δὲ μιαιφονων, ἐς θηριων σωματα, ποτὶ κολάσιν. κ. τ. λ.

Id circò concedatur, quod necessariò commemorentur peregrina supplicia, quasi animæ commigrent ultro citroque in varia corpora. Ignavorum quidem, in corpora muliebria, corporibus tributis ad ignominiam; homicidarum, in ferarum corpora, & pœnam & supplicium, &c.

Timæus loc. pag. 566. *Opusc. Mich.*

la font éternelle comme les Pythagoriciens. Elles ont subsisté de tout temps, & sont venues de tout temps de trois endroits différents, du Ciel, de l'Enfer & du corps des hommes & des animaux; elles feront éternellement la même circulation, excepté celles qui par leur degré de vertu s'élevent jusqu'à la souveraine sainteté & sont divinisées. Ce dernier point est encore conforme à la doctrine des Pythagoriciens; car ils réunissoient les ames, entiérement purgées de tous vices, à l'essence (1) & à la nature divine.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

De Siam, le...

(1) *Voyez la Note* (1) *de la Lettre 69.*





LETTRE CXXXVII.

Kioeu-Che, *à* Yn-Che-Chan.

APRES t'avoir dit, cher Yn Che-Chan, ce que j'ai pu apprendre de plus certain de la religion des Siamois, je ſongeois à t'envoyer un-précis exact de leur ſyſtême phyſique ſur l'Univers. Je m'adreſſai, il y a quelques jours, à un Européen de mes amis, homme de probité, qui eſt depuis pluſieurs années à Siam, & le priai de me donner quelque éclairciſſement. Il m'offrit fort obligeamment de me communiquer une Lettre qu'il avoit écrite a un de ſes Correſpondants : voici la copie de cette Lettre ; je ne doute pas qu'elle ne ſatisfaſſe ta curioſité.



LETTRE.

D'un Négociant François à un de ses amis.

Vous voulez être inſtruit, Monſieur, de ce que penſent les Siamois ſur la formation de l'Univers; vous êtes curieux de ſavoir quelles ſont leurs idées ſur les matieres de Phyſique: je vous dirai d'abord que parmi les ſentiments les plus abſurdes & les plus ridicules, les Siamois en ont pluſieurs qui ont été ſoutenus par de grands Philoſophes Européens, Anciens & Modernes. On retrouve au milieu des extravagances Siamoiſes, les principales opinions des Péripatéticiens, des Stoïciens, des Nevvtoniens, &c. On eſt ſurpris de les voir ſi mal accompagnées; mais enfin on eſt cependant forcé de convenir qu'elles y ſont réellement. C'eſt-là une preuve bien évidente que les idées des plus grands hommes peuvent ſe rencontrer dans les eſprits les plus ſimples & les plus bornés.

Les Siamois croyent que le Ciel & la

terre ſont incréés & éternels ; ils diſent qu'il eſt impoſſible de comprendre que le monde ait jamais eu de commencement, & qu'il puiſſe avoir une fin, parce qu'il eſt impoſſible que la matiere puiſſe être créée de rien, & qu'il puiſſe émaner du néant une ſubſtance réelle. Voilà la raiſon fondamentale (1) ſur laquelle tous les Philoſophes Grecs ont établi l'éternité de la matiere. Les Siamois ne ſe contentent point de ſuppoſer l'éternité de cette matiere ; ils veulent que de tout temps elle ait eu une forme déterminée, & que l'Univers ait ſubſiſté tel à peu près qu'il eſt aujourd'hui. Ils penſent ſur ce point ainſi qu'*Ariſtote* & les Péripatéticiens ; on peut même dire, ainſi que les premiers Pythagoriciens ; car il paroît par quelques Ou-

(1) Quas ob res ubi viderimus, nil poſſe creari
De nihilo ; tùm quod ſequimur, jam rectius inde
Perſpiciemus, & unde queat res quæque creari,
Et quo quæque modo fiant, operâ ſine divûm.

Après un ſérieux examen, on voit clairement l'impoſſibilité que le néant puiſſe produire ; & cette opinion eſt d'autant plus raiſonnable qu'elle mene à la connoiſſance de la génération des Etres, & fait voir qu'ils ſe ſont produits ſans le ſecours des Dieux.

Lucret. Lib. I. v. 156.

vrages (1) qui nous restent de ces Philosophes, & par le témoignage de quelques Auteurs anciens (2) que plusieurs disciples de *Pythagore* avoient soutenu l'éternité du monde avant *Aristote*.

* Les Siamois ne connoissent que les sept grandes planetes, ils n'ont aucune idée des neuf petites, qu'on appelle Satellites. S'ils sont moins éclairés sur ce point que les modernes, ils le sont autant que les anciens. Les noms qu'ils donnent aux planetes qui leur sont connues servent à distinguer les jours de la semaine, comme dans la Langue Latine; ils prétendent que chaque étoile & chaque planete est la demeure d'une intelligence particuliere qui la dirige, & qui préside à sa conservation, qui fait enfin dans elle la même fonction que l'ame dans le corps humain. Cette opinion a été soutenue non seulement par de grands Philosophes Grecs,

(1) Ἄναρχον ἄρα καὶ ἀτελεύτητον τὸ πᾶν. οὐ μὴν ἦν ἄλλως ἔχειν ἢ οὕτως.

Universum igitur principio caret & fine, nec eveniet ut aliter quam hoc modo se habeat.

Ocel; Lucan. pag. 506. *Opusc. Myth.*

(2) Philo Judæus in libro, *de Mundo non interituro.*

mais par des Peres de la primitive Eglise, dont le génie & la science égaloient la vertu. Ils l'ont même étendue précisément de la même maniere que les Siamois ; car ces peuples, peu contents de faire présider une intelligence particuliere dans chaque Globe céleste, ont encore donné à tous les Royaumes, à toutes les provinces, des intelligences qui veilloient à leur conservation & à leur sûreté. C'est-là précisément la doctrine (1) *d'Origene*. Ce pere rendoit responsables les Anges des maux qui pourroient être advenus par leur mauvaise administration dans les gouvernements qui leur étoient tombés en partage. Ce sentiment ne lui étoit pas particulier, il l'avoit puisé dans les Ecrits de plusieurs Auteurs qui l'avoient précédé ; & quant aux Intelligences qui servent d'ames aux planetes & aux autres Globes célestes, le même Pere pensoit précisément comme les Siamois, & donnoit pour ames à tous ces corps des Intelligences, qui, ayant péché avant la formation du Monde, avoient été obligés, pour purger leurs fautes, de

(1) Huet. *Origen. Tom. I. Lib. II. Quæst.* 5.

s'enfermer dans les planetes, dans les étoiles, &c. S. Augustin se mocque avec raison du sentiment d'*Origene*, & réellement il a quelque chose de plus faux que celui des Siamois; car ils donnent une intelligence à chaque planete qui est innée avec elle, sans prétendre que cette intelligence ait été forcée, pour purger une faute, d'entrer dans le corps qu'elle dirige, & par là ils sont à l'abri de l'argument invincible, par lequel S. Augustin détruisoit de fond en comble l'opinion d'*Origene*, & en montroit le ridicule. „ Qu'y a-t'il de „ plus insensé, (1) *dit ce Pere de l'Eglise*, „ que de se figurer que le Soleil qui n'a „ été créé que pour le bien public & l'uti- „ lité de l'Univers, n'est unique que parce „ qu'il n'y a eu qu'une seule ame qui ait „ péché de maniere à mériter d'être enfer-

(1) Quid autem stultius dici potest, quam per istum solem, ut in uno mundo unus esset, non decori pulchitudinis vel etiam saluti rerum corporalium consuluisse artificem Deum, sed hoc potius evenisse, quia una anima sic peccaverat, ut tali corpore mereretur includi; Ac per hac si contigisset, ut non una sed duæ, sed decem vel centum similiter æqualiterque peccassent, centum soles haheret hic mundus. *Aug. de Civitate Dei, T. VII.* pag. 250.

„ mée dans un Soleil ? Si plusieurs eussent „ commis une faute pareille à la sienne, „ peut-être ce Monde seroit éclairé par „ cent Soleils ; ainsi il ne faut point attri- „ buer le bel ordre qu'on voit dans l'uni- „ vers à la sagesse du Créateur, mais au „ genre & à la diversité des péchés qu'ont „ commis certaines intelligences avant la „ formation de l'univers. „ Cette seule objection de S. Augustin suffit pour montrer que l'opinion des Siamois est beaucoup plus sensée que le sentiment d'*Origene*. Loin qu'elle doive paroître hors de toute vraisemblance ; on pourroit dire en sa faveur qu'elle a non seulement été soutenue par des anciens Philosophes, mais qu'elle a paru assez probable à un des plus Savants modernes. Bernier nous apprend que M. de Gassendi avoit beaucoup d'inclination à admettre une ame répandue dans toutes les différentes parties de l'univers, & qu'il croyoit que cette âme ne détruisoit en rien les principes de la Religion, puisqu'elle avoit été créée par Dieu, & qu'elle étoit comme le reste des autres créatures, sujette à la puissance & aux ordres du Créateur.

Les Siamois prétendent que les astres ne sont attachés à aucun corps, ils sont suspendus en l'air, & ont leurs mouvements particuliers. Voilà le fond du systême Nevvtonien. La seule différence qu'il y ait entre l'opinion des Siamois & celle de Nevvton, c'est que, selon ce Philosophe, les planetes & les cometes se trouvent suspendues par la puissance du Créateur dans l'espace immense; & que selon les Siamois, elles y ont été dans toute l'éternité antérieure. A cette différence près, tout le reste est égal pour la direction des planetes & des cometes; celles-la, placées dans des cercles différents autour d'un même centre; celles-ci dans des cercles excentriques, inégaux & différemment dirigés, font leur révolution. Au reste si l'on demande aux Siamois comment il est possible que les planetes puissent être suspendues dans le vuide, & par quelle raison elles ne se présentent point vers leur centre commun, ils disent simplement que les astres, ayant subsisté de toute éternité dans le vuide, il faut par leur essence qu'elles continuent d'y exister. On ne peut leur arracher d'autre réponse: c'est en vain

qu'on leur repréſente que la péſanteur, donnant ſans ceſſe aux aſtres une tendance qui les dirige vers le centre de leur révolution, rien ne pourroit les empêcher de ſe réunir à ce centre, puiſqu'il n'y a entr'elle & lui qu'un vuide immenſe. Ils ſont bien éloignés d'avoir l'idée de cette attraction ſur laquelle Nevvton a fondé ſon ſyſtême, & qu'il a démontrée par les regles de la plus ſublime Géométrie, s'accorder avec tous les mouvements des corps céleſtes. Ils n'ont de la Philoſophie Nevvtonienne que les opinions; mais ils ignorent les raiſons par leſquelles on doit les établir. Cependant il n'en eſt pas moins vrai qu'ils admettent les principes du plus profond & du plus célebre Philoſophe Européen. N'eſt-ce pas-là, ainſi que je te diſois, ſeulement une marque évidente que les idées des génies les plus ſublimes ſe rencontrent ſouvent dans les plus ſimples, & dans ceux qui paroiſſoient les plus ignorants?

Les Siamois ne croyent point que la terre ſoit ronde; ſelon eux, ce n'eſt qu'une ſuperficie plane. Il y a au milieu de la terre une très-haute montagne, appellée

Sjukhau ppraſamen : elle eſt appuyée ſur trois pierres précieuſes extrêmement petites, mais aſſez dures pour la ſoutenir. Le Soleil & la Lune tournent continuellement autour de cette montagne, & c'eſt ſuivant la ſituation où ſe trouvent ces aſtres, qu'il eſt jour ou nuit. Cette montagne eſt environnée de trois rangs de montagnes moins élevées, l'une deſquelles eſt toute d'or. Elle eſt outre cela inacceſſible, à cauſe que l'eau qui l'entoure n'eſt pas navigable. Voilà bien des folies & des extravagances ; mais à cela près de trois petites pierres précieuſes qui portent la grande montage, toutes les autres ont été gravement & magiſtralement ſoutenues par un Philoſophe Grec qui a eu beaucoup de réputation. Anaximenès croyoit que le Soleil ne tournoit point juſqu'au-deſſous de la terre, quoique cette vérité fût connue de preſque tous les philoſophes qui vivoient de ſon temps. Il ſe figuroit (1) que cet aſtre ſe cachoit lorſqu'il ſe couchoit derriere une montagne qui en déroboit la lumiere. Selon lui, la terre étoit un ſim-

(1) *Origen. Philoſ. Chap. VII.*

ple plan, une espece de table, autour de laquelle le Soleil tournoit comme un chapeau, ou un bonnet tourne sur la tête d'une personne. Doit-on s'étonner que les Siamois puissent soutenir une opinion qui a paru vraisemblable à un Philosophe qui vivoit au milieu des sciences, & qui savoit que plusieurs grands hommes condamnoient son sentiment ? Je trouve au contraire que quelque ridicule que paroisse cet endroit de la Physique Siamoise, il a fallu cependant avoir de l'imagination & du génie, pour l'inventer, puisqu'un Philosophe Grec estimé l'avoit trouvé assez bon pour en faire la base de son systême; nouvelle preuve de la conformité qui se rencontre souvent entre les idées des plus grands hommes & celles des plus ignorants.

La maniere dont les Siamois expliquent comment la terre est suspendue, est assez singuliere, & même ingénieuse. Ils disent que toute la masse de la terre a au-dessous d'elle une étendue immense d'eau, qui la soutient comme la mer soutient un navire; ces eaux inférieures ont communication avec celle qui coulent sur la terre, par un gouffre profond. Un vent impétueux tient

les eaux dessous la terre suspendues ; & ce vent qui est par lui-même, & qui n'a aucune cause, soufflant de toute éternité avec une incroyable violence, les repousse continuellement & les empêche de tomber. Quelque extraordinaire & peu vraisemblable que paroisse ce vent qui souffle de toute éternité, peut-être ne l'est-il pas davantage que les atômes de Démocrite, qui par leur réunion ont formé sans connoissance cet Univers. Peut-on rien dire d'aussi absurde que de prétendre que l'ordre & l'arrangement le plus parfait, que la continuation de ce même ordre & de cet arrangement n'ont été produits, & ne se sont conservés que par le pur hazard ? J'aime beaucoup mieux le systême du vent des Siamois, que celui de Démocrite & d'Epicure, & de tous les Philosophes qui ont donné au sort, & à une cause aveugle la formation de cet Univers.

Ce que disent les Siamois sur la division de la terre, est ce qu'il y a de plus ridicule dans leur systême du monde ; il faut convenir qu'en ce point ils poussent l'ignorance & la prévention plus loin qu'aucune Nation. Ils prétendent que la terre est di-

visée en quatre parties égales, on ne peut passer de l'une de ces parties dans l'autre, parce qu'elles sont séparées par des eaux qui ne sont point navigables à cause de leur extrême subtilité. Les hommes des trois autres parties de la terre qui nous sont inconnues, ont une physionomie fort différente de la nôtre : ceux de la premiere ont le visage quarré ; ceux de la seconde l'ont rond, & ceux de la troisieme triangulaire. Les hommes qui habitent dans ces parties du monde, se ressemblent si fort, qu'il est impossible de les reconnoître à la physionomie. Par exemple, tous ceux qui sont dans le pays où on a le visage rond, ont tous une même tête ; il en est ainsi de ceux qui habitent chez les faces triangulaires, ou chez les quarrées. Dans ces parties du monde la différence de l'inclination que l'on a pour les différentes personnes, est la regle du discernement. Un pere distingue son fils de son ami, parce qu'il aime plus le premier ; un mari connoît sa femme parmi plusieurs autres, à cause de la tendresse qu'il a pour elle. Cette regle, comme vous voyez, seroit sujette à bien des inconvénients dans notre partie du

monde, & ſur-tout en Europe; bien des maris ſeroient ſujets à méconnoître leurs femmes. Il eſt fort heureux que la nature ait diſtingué les phyſionomies, & n'ait pas laiſſé ce ſoin à l'amour conjugal. Au reſte, les biens ſans mêlange de maux, abondent dans ces trois parties du monde; & les aliments qu'on y mange, y prennent le goût que l'on veut, par la vertu d'un certain arbre que l'on doit invoquer pour cet effet. Voilà un arbre qui vaut mieux que les plus excellents cuiſiniers.

Quelque heureux que ſemblent être les habitants à la face ronde, quarrée & triangulaire; cependant comme faute d'occaſion d'exercer la charité, ils ne peuvent parvenir à la ſanctification, encore moins à la diviniſation, ils ſouhaitent beaucoup de renaître dans notre partie du monde; ce qui leur eſt accordé quelquefois. Pour moi, je me garderois bien, ſi j'étois à leur place, de faire un pareil ſouhait. Que peut-on deſirer lorſqu'on eſt exempt de tous les maux? N'eſt-ce pas être ſouverainement heureux?

Je t'enverrai, cher Yu-Che-Chan, une ſeconde Lettre du même Européen.

Porte-toi bien. *De Siam, le...*



LETTRE CXXXVIII.

Kioeu-Che, *à* Yn-Che-Chan.

VOICI, cher Yn-Che-Chan, la seconde Lettre du Négociant François que je t'avois promise. Je l'ai trouvée aussi instructive que la premiere. Je ne sais si tu en jugeras de même; tu me feras plaisir de me faire savoir ce qu'en diront nos amis le Missionnaires.

SECONDE LETTRE

D'un Négociant François, à un de ses amis.

MONSIEUR,

IL m'a resté à vous parler d'un article essentiel de la Philosophie des Siamois, qui s'accorde parfaitement avec la doctrine des Stoïciens. Ces anciens Philosophes croyoient que le Monde étoit corruptible &

fujet à la deftruction ; cependant en quelque maniere ils admettoient tout à la fois, la fin & l'éternité du monde ; car ils prétendoient qu'après que celui qui exifte actuellement, feroit détruit par le feu, il en renaîtroit un autre de fa cendre. Ils admettoient dans toute l'éternité une fucceffion de monde, toujours produit par les ruines de celui qui avoit précédé celui qui exiftoit. L'arrangement, l'ordre, la difpofition de l'Univers, tout cela étoit périffable ; mais la matiere dont il étoit compofé, étoit éternelle ; ainfi on a eu raifon de dire que dans un fens ils croyoient l'éternité du monde, & dans un autre ils foutenoient qu'il avoit eu un commencement, qu'il étoit fujet au changement & qu'il finiroit un jour.

La formation d'un nouveau monde fe faifoit, felon, les Stoïciens (1), lorfque

(1) Τοι αὕτη καὶ ἡ ταυμάτιος αὐτῶν κοσμογονία. εἰ χρὴ τὸ πᾶν ἕν, ἢ πολλὰ ἡγεῖσθαι, καὶ εἰ ἕνα τὸν κόσμον, ἢ πλείονας, καὶ εἰ ἔστι ἔμψυχος, καὶ προνοίᾳ συνέχεται Θεοῦ διοικούμενος, εἴτε καὶ τὰ ἐναντία.

Hunc eitam ifti nobis egregium mundi ortum fomniarunt. Sit ne unum aliquid habendum hoc

la matiere de l'ancien qui avoit été purifiée par le feu, s'étoit condensée en vapeurs. Les parties les plus grossieres de ces vapeurs se changeoient peu à peu en terre; celles qui étoient moins épaisses & plus déliées, formoient l'Element de l'air; enfin celles qui étoient les plus subtiles, faisoient celui du feu; le reste de la Nature, les plantes, les animaux, toutes les autres substances, étoient produites par les divers mêlanges de ces différents Elements.

Les mêmes Philosophes étoient obligés par leurs principes d'admettre la mortalité du Dieu auquel ils donnoient le gouvernement du l'Univers; car ils l'enfermoient dans le monde, ainsi que l'ame humaine l'est dans le corps. Ils prétendoient même qu'il étoit diffus (1) dans toutes les diffé-

universum, an multiplex. Unicus ne sit mundus an plures. Sit ne animatus hic noster, Deique providentiâ gubernatus, an contra. *Euseb. præpat. Lib. XV*. pag. 840.

(1) *C'est ce même dogme que Virgile a décrit dans l'*Eneïde.

Principio Cœlum, ac terras, camposque liquentes
Lucentemque Globum lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem & magno se Corpore miscet.

rentes parties de l'Univers ; ils avoient pris cette opinion (1) des Pythagoriciens. Tertulien se moque (2) de ce Dieu diffus & répandu dans tous les corps ; il dit qu'il est semblable au miel qui pénétre dans toute la pâte d'un gâteau. Or, il falloit nécessairement que lors de l'embrasement du monde, ce Dieu qui en étoit l'âme, fut sujet à la destruction, puisqu'il ne pouvoit subsister, selon les Stoïciens, sans le corps où il étoit contenu, & que ce corps étoit entiérement détruit ; aussi convenoient-ils naturellement de l'objection qu'on leur faisoit, & quoiqu'ils accordassent une durée très-longue à leur Dieu, ils ne le faisoient pas cependant immortel.

Voilà le systême des Stoïciens, voici celui des Siamois. Lorsque le temps sera venu, auquel le Dieu *Sommono-Khodom* a prédit qu'il cesseroit de régner, & qu'il entreroit pour toute l'éternité dans cette

Dans le principe des choses, un Esprit vivifiant nourrit & soutient les Cieux, la terre, les mers, le soleil & les astres errants dans la voûte éthérée ; cette puissance spirituelle répandue dans toutes les parties de ce grand Tout, s'y mêle & l'anime.
Virgil. Lib. VI. v. 724.

(1) Cicer. *de Natur. Deor.* Lib. I.
(2) Tertul. *adv. Herm.*

indolente tranquillité, où sont comme absorbés les Dieux qui l'ont précédé, & qui avant lui gouvernoient les hommes, le feu du ciel tombera sur la terre, réduira en cendre tout ce qu'il y trouvera, & la terre, purifiée par cet incendie, sera ensuite rétablie dans son premier état.

Dans ces opinions des Siamois on retrouve d'abord le fond du systême Stoïcien, la terre embrasée & réduite en cendre, la mort, ou si l'on aime mieux, le sommeil éternel du Dieu qui la gouvernoit, & cette même terre renouvellée ensuite; & reprenant sa premiere forme. Il est vrai que les Siamois ajoutent à ces premieres opinions quelques autres fables qui n'ont rien de commun avec les sentiments des Stoïciens; elles semblent être puisées en partie dans les dogmes des anciens Européens, & en partie dans ceux des modernes. Ils disent que les hommes, qui vivoient autrefois, lorsque leur Dieu *Sommono Khodom* étoit encore sur la terre, avoient une taille de géant, vivoient pendant plusieurs siecles, & menoient une vie pure & innocente. Dans la suite du temps le genre humain diminua en vertu

& en probité ; ainsi il perdit insensiblement tous ces avantages. Les hommes qui vont toujours en augmentant en malice, deviendront à la fin si foibles & si petits, qu'à peine auront-ils la hauteur d'un pied ; ils vivront beaucoup moins qu'ils ne vivent aujourd'hui. Enfin leur méchanceté étant venue au dernier point, c'est alors que l'embrasement de la terre aura lieu. Les Siamois jugent par les mœurs des hommes qui vivent aujourd'hui, que ces temps funestes ne sont pas éloignés, parce qu'à peine trouve-t-on encore quelque ombre de vertu sur la terre. Une autre chose qui persuade aux Siamois que la fin du monde n'est pas éloignée, c'est les grands changements qu'ils prétendent remarquer dans les animaux aussi-bien que dans les hommes. Ils soutiennent fermement que les bêtes ont beaucoup dégéneré, qu'elles ont perdu l'usage de la parole qu'elles avoient lorsque *Sommono-Khodom* étoit encore sur la terre. La destruction du monde est encore éloignée cependant de plus de trois siecles, parce que l'on ne voit point les prodiges qui doivent annoncer cette destruction ; car dans les

trois derniers siecles six nouveaux Soleils paroîtront consécutivement, & chacun d'eux éclairera le monde l'espace de cinquante ans. Ces six nouveaux astres par leur chaleur excessive desfécheront insensiblement les fleuves & la mer, feront mourir les arbres, les animaux & tout le genre humain. Ensuite de ces prodiges, un feu violent, descendu du ciel, brûlera la terre ; les hauteurs en feront applanies, & il n'y aura plus aucune inégalité.

Voilà bien des opinions extraordinaires, & qui paroissent même ridicules ; mais ne pourroit-on pas justifier en partie les Siamois, en montrant qu'ils doivent les avoir prises des Européens ? Quant à cette race de geants qui peuploit autrefois tout l'Univers, non seulement tous les Poëtes Grecs (1) & Latins en ont fait mention ; mais plusieurs anciens Peres de l'Eglise en ont parlé, comme d'une Na-

(1) Nevè foret terris securior arduus æther ;
Adfectasse ferunt regnum cœleste Gigantas.

Le Ciel perdit sa tranquillité comme la terre, & les Géants eurent l'audace de vouloir s'emparer de la demeure des Dieux. Ovid. Metam. Lib. I. v. 151.

tion qui avoit réellement existé dans les commencements du monde. *Athénagore* prétend que ces géants ont été engendré (1) par les Anges & par les filles des premiers hommes. Il soutient que si les Poëtes ne leur ont pas donné cette origine, & en ont parlé diversement, c'est que les connoissances sont aussi éloignées de celles qu'on acquiert par les saintes Ecritures, que la vraisemblance l'est de la vérité. *Athénagore* fondoit son sentiment sur ce passage de l'Ecriture, où il est dit que les fils de Dieu épouserent les filles des hommes; il a cru que par les mots *des fils de Dieu* on devoit entendre les Anges. On condamne aujourd'hui le sentiment d'*Athénagore*, mais il étoit suivi autrefois par plusieurs Théologiens. Enfin, qu'il soit bien ou mal fondé, il est toujours certain que de grands hommes dans les premiers siecles du Christianisme ont admis une race

(1) Ἐκ (ἀγγέλων) μὲν ἔτι ὧν περὶ τὰς παρθένους ἐχόντων, οἱ καλούμενοι ἐγεννήθησαν γίγαντες.

Ex Angelis amatoribus Virginum, Gigantes, ut vocant nati sunt. *Athenag. legat pro Christ. p.* 27.

de géants, femblable à celle dont les Poëtes avoient fait mention. Il eſt donc fort poſſible que les Siamois ayent pris cette opinion des Européens Payens, & même des Chrétiens, dont il paroît qu'ils ont emprunté pluſieurs dogmes qu'ils ont corrompus, mais qu'on reconnoît cependant. Les prodiges qu'ils diſent devoir arriver à la fin du monde, pourroient bien encore leur avoir été appris par des Chrétiens. Il eſt vrai que ceux qu'ils prétendent devoir arriver, ſont différents de ceux qui arriveront véritablement, & qui nous ſont annoncés dans l'Apocalypſe. C'eſt le ſort de tous les ſentiments qui paſſent d'une Religion à une autre, d'être défigurés. La Religion qui emprunte un dogme, en garde ordinairement le fond ; mais y change bien des choſes. C'eſt ainſi que les Mahométans ont tronqué, ou augmenté ſuivant leur fantaiſie, les articles, de leur croyance, qu'ils ont puiſés dans le Chriſtianiſme & dans le Judaïſme.

Les Siamois ont encore pluſieurs opinions ſingulières, & mêmes folles, ſi l'on veut, dont il ne ſeroit pas difficile de trouver le germe dans la doctrine de quelques

anciens Philosophes, & de plusieurs Peres de l'Eglise. Ils disent qu'après l'embrasement de la terre, lorsqu'elle sera couverte de cendre & de poussiere, elle sera purifiée par le souffle d'un vent impétueux, qui enlevera & dissipera dans les airs ces débris de l'incendie du monde. Alors la terre, ainsi nettoyée, exhalera une odeur si douce, qu'un Ange descendra du ciel pour en venir manger un morceau; mais cet envie lui coûtera cher; car pour expier sa gourmandise, il sera obligé de rester sur la terre, & de la repeupler. Cet Ange concevra du morceau qu'il aura mangé, douze fils & douze filles qui auront une nombreuse lignée. Il est vrai que les descendants de ces douze fils & douze filles seront pendant un grand nombre de siecles dans une profonde ignorance, ils ne connoîtront ni culte, ni loix; cependant après un long espace de temps, il naîtra un Dieu qui dissipera les ténebres de l'ignorance, qui enseignera aux hommes la véritable Religion, qui leur apprendra à pratiquer les vertus & à fuir les vices. „ Il „ leur donnera (1) des écritures où ces

(1) *Voyage de Siam des Peres Jésuites, &c.* pag. 297.

„ choses seront expliquées, & la Loi „ sainte, effacée depuis long-temps de l'esprit des hommes, y sera de nouveau gravée par les soins & les mérites de cette „ Divinité (1) „

L'opinion des Siamois, qui fait repeupler le monde après son renouvellement par un Ange, ou une intelligence qui descend du ciel, n'est point nouvelle chez les Européens; c'est à cette opinion que Virgile fait allusion dans sa IVe. Eclogue (2). Il est vrai que le renouvellement dont Virgile veut parler, n'est point causé par le feu; il se fait par la fin du grand tour des astres & du ciel: c'est ce qu'on appelle la grande année Platonicienne, qui avoit lieu tous les dix mille ans. Alors tout ce qui s'étoit passé dix mille ans auparavant recommençoit; mais il faut toujours se souvenir de ce que j'ai dit il y a un instant, au sujet du changement qu'on fait ordinairement dans les dogmes qu'on emprunte.

(1) La même, *Id ibid.*

(2) Jàm nova progenies Cœlo demittitur alto. *Déja une nouvelle race d'hommes nous vient du haut des Cieux*, Virgil. Eclog. IV. v. 7.

Quelques Peres de l'Eglise, parmi lesquels on doit placer S. Clément d'Alexandrie, prétendirent qu'après la fin du monde, Jésus-Christ viendroit régner sur la terre pendant mille ans avec les justes. On appella les Millénaires, ceux qui soutenoient cette opinion, qui pourroit bien avoir donné lieu à celle des Siamois. Je croirois au reste assez volontiers que les Talopoins ont forgé tout ce qu'ils ont débité au sujet de ce Dieu qui doit naître pour dissiper l'ignorance des hommes, pour leur enseigner la véritable Religion, pour leur faire connoître les vertus & fuir le vice; je croirois, dis-je, assez volontiers que les Talopoins ont forgé ces dogmes il y a plusieurs siecles, sur ce qu'ils pouvoient avoir appris de quelques Chrétiens Indiens. Ce qu'ils disent de ce que doit faire ce prétendu Dieu, convient parfaitement avec ce qu'a fait le véritable. Il est si visible que la plupart des fables que les Siamois racontent de leur *Sommono-Khodom* & de leur *Thévathat*, (1) sont des dogmes du Christianisme entiérement dé-

(1) Voyez les Lettres précédentes.

figurés, qu'il est très-naturel de croire que dans cette occasion les Talopoins ont fait comme dans plusieurs autres, & qu'ils ont abusé des saintes vérités de notre Religion, pour orner leur Théologie fabuleuse. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis vous dire de l'opinion des Siamois sur l'ordre & la durée de l'Univers.

Je souhaite, cher Yn Che-Chan, que ce ne soit point inutilement que j'ai obtenu du Négociant François ces deux lettres, & qu'elles puissent te plaire & mériter ton estime. Je vais partir au premier jour de Siam, pour me rendre à Batavia. La curiosité de voir cette ville, si fameuse dans les Indes, m'oblige à entreprendre encore ce voyage, après lequel j'espere retourner dans ma chere patrie, & avoir le plaisir de t'y embrasser. Peut-être cependant, malgré l'envie que j'ai de retourner à Peckin, pourrois-je bien aller jusqu'au Cap de Bonne-Espérance; mais ce sera là mon dernier voyage, & j'y attendrai un vaisseau pour revenir tout de suite, s'il est possible.

De Siam, le...

LETTRE CXXXIX.

Yn-Che-Chan, *à* Kioeu-Che.

TEs lettres, cher Kieou-Che, sur la Religion & la Philosophie des Siamois m'ont fait plaisir. J'ai goûté aussi celle que ton ami a écrite en Europe sur le même sujet ; j'aurois seulement souhaité qu'il fût entré dans un plus grand détail, lorsqu'il a fait mention du sentiment des Stoïciens sur l'embrasement & le renouvellement du monde. Je t'avoue que je trouve l'opinion de ces Philosophes très-vraisemblable, & que je ne doute pas qu'il ne soit arrivé plusieurs embrasements & plusieurs inondations qui ont changé entiérement l'ordre & la disposition de ce monde. Il est visible que nous n'habitons aujourd'hui que sur des ruines, & ces montagnes, ces vallées, ces gouffres, ces antres, distribués au hazard, montrent assez que la terre a été en proie à quelques incendies universels.

L'opinion de l'embrasement & du réta-

bliſſement conſécutif du monde a été connue de tout temps ; on peut dire qu'elle eſt preſque auſſi ancienne que le genre humain. C'eſt à cette opinion & à ſon ancienneté qu'Ovide (1) fait alluſion, lorſqu'en parlant du Déluge par lequel Jupiter punit les hommes, *il dit*, que ce Dieu avoit d'abord réſolu de bouleverſer tout l'Univers à coups de foudre ; mais qu'il avoit craint enſuite que l'air embraſé de tant de feux, ne fût entiérement enflammé, ſachant que par un décret des deſtinées la terre, la mer, le ciel & toute la maſſe du monde devoient un jour périr par le feu.

Les anciens penſoient non-ſeulement que le monde ſeroit détruit un jour par le feu ; mais ils croyoient que cela étoit déja arrivé pluſieurs fois. Ce qu'ils racontoient de l'embraſement de *Phaëton*, contenoit, ſous l'apparence d'une fiction, le

(1) Jamque erat in totas ſparſurus fulmina terras:
Sed timuit ne forte ſacer, tot ab ignibus Æther
Conciperet flammas, longuſque ardeſceret axis.
Eſſe quoque in fatis reminiſcitur adfore tempus,
Quo mare, quo tellus correptaque regia Cœli
Ardeat & mundi moles operoſa laboret.
Ovid. Metamorph. Lib. I. v. 253.

souvenir d'un incendie qui avoit donné à la terre une forme nouvelle, & sans doute celle qu'elle a aujourd'hui. La Lune, *dit Ovide* (1), s'étonna de voir les chevaux de son frere courir au-dessous de son char; les nuages furent embrasés; la terre, manquant absolument d'humidité, se fendit & devint béante; les pâturages, les arbres, les bleds, les villes, les montagnes, les forêts furent réduites en cendre; le Nil effrayé s'enfuit aux extrêmités du monde, & y cacha si bien sa source, qu'on n'a pu encore la découvrir. Ses sept embouchures

(1) Inferiusque suis fraternos currere luna
Admiratur equos; ambustaque nubila fumant:
Corripitur flammis, ut quæque altissima tellus,
Fissaque agit rimas, & succis aret ademptis.
Pabula canescunt: cum frondibus uritur arbor;
Materiamque suo præbet seges arida damno...
Nilus in extremum fugit perterritus orbem,
Occuluitque caput, quod adhuc latet. Ostia septem
Pulverulenta, vacant septem sine flumine valles.
Dissilit omne solum; penetratque in Tartara rimis
Lumen & infernum terret cum conjuge Regem.
Et mare contrahitur, siccæque est campus arenæ,
Quod modò pontus erat, quosque altum texerat æquor;
Exsistunt montes, & Sparsas Cycladas augent.
Ovid. Metamorph. Lib. II. v. 20.

devinrent des ſablonieres, & ſes ſept profonds canaux furent deſſéchés. La terre s'étant entr'ouverte de tout côté, la lueur de l'incendie pénétra juſqu'aux Enfers ; la mer ſe reſſerra, prit une nouvelle forme, & laiſſa de vaſtes campagnes découvertes. Une partie de ſes eaux furent changées en montagnes, & le nombre des iſles en fut conſidérablement augmenté. On voit aiſément dans tous les différents changements dont parle Ovide, le renouvellement du monde, tel qu'il eſt aujourd'hui par un incendie général.

Les Poëtes & les Théologiens des anciens Grecs & Romains n'étoient pas les ſeuls qui ſoutinſſent qu'il étoit déja arrivé pluſieurs embraſements qui avoient entiérement changé la face de la terre, d'autres Philoſophes que les Stoïciens étoient perſuadés de cette vérité : Ciceron diſoit (1) : Qu'à cauſe des embraſements & des inondations auxquels la terre étoit ſujette dans certains temps, il étoit impoſſible que les hommes puſſent acquerir non-ſeulement une gloire éternelle, mais même une réputation d'une longue durée.

(1) Cicer. *in Somn. Scipionis.*

Il eſt certain, cher Kieou-Che que nous ne pouvons jamais eſpérer, ſi nous penſons ſenſément, d'acquérir ſur la terre cette prétendue immortalité dont tant d'Ecrivains ſe ſont flattés. Nous ignorons parfaitement & entiérement tout ce qui s'eſt paſſé un ſiecle avant le ſiege de Troye ; dans trois ou quatre mille ans peut-être tout ce que nous admirons aujourd'hui, ſera auſſi inconnu aux hommes, qui vivront pour lors, que ce qui ſe paſſoit il y a quarante ſiecles nous l'eſt aujourd'hui. On débitera bien certaines fables ſur l'origine de quelques nations qu'on fera peut-être remonter à plus de trente mille années ; mais toutes ces ſuppoſitions imaginaires n'auront pas des fondements plus ſolides que celui ſur lequel on établit l'ancienneté des Chinois, que pluſieurs de nos Auteurs font remonter plus de vingt mille ans avant la création du monde, qui n'en a pas encore ſix mille, ſelon le ſentiment des Européens.

Je croirois aſſez volontiers, cher Kieou-Che, que c'eſt aux changements conſidérables, & preſque totals qui arrivent dans le monde, qu'il faut attribuer la nouveauté

de tant d'Arts & de tant de Sciences qui sont tous les jours découverts, & perfectionnés par les hommes. Ces Sciences ont été connues autrefois; mais elles ont eu le destin de ceux qui les possedoient; elles ont été détruites avec eux, & ensuite lorsque la terre s'est repeuplée, elles ont reparu peu à peu, & ont été considérées avec assez de raison comme inconnues jusqu'alors. Au reste, dans ces embrasements & dans ces inondations qui ont donné à notre monde une face nouvelle, je pense que le bouleversement n'a point été assez général pour qu'il ne soit pas resté quelque petit coin, où quelques hommes sont échappés à l'incendie ou à l'inondation. S'étant ensuite répandus dans le reste de la terre, ils ont peuplé peu à peu les ruines de l'ancien monde. Il est naturel que dans cette espece de renouvellement total du genre humain, toutes les Sciences soient péries, que la mémoire des événements passés se soit perdue, & que les hommes ayent été presque aussi neufs & aussi grossiers que s'ils sortoient pour la premiere fois du sein de la terre lors du développement du chaos.

On

On pourroit donc accorder aiſément l'opinion des Péripatéticiens qui vantent que le monde & le genre humain ont ſubſiſté de tout temps, avec celle des Stoïciens, qui ſoutiennent que le monde a eu un commencement lorſqu'il a été renouvellé par un changement total ; & qu'il aura une fin, lorſqu'un autre changement pareil à celui-là arrivera. Il y a cependant toujours eu quelques hommes qui ont été conſervés dans quelque partie du monde, ſauvée du ravage qu'ont ſouffert toutes les autres ; mais qui, à cauſe de ſa petiteſſe, ne doit pas empêcher qu'on ne donne le nom de renouvellement entier au changement qui s'eſt fait ſur la terre.

Ceux qui prétendent, cher Kieou-Che, que le monde n'eſt point ſujet à ces bouleverſements univerſels, diſent que quand il ne reſteroit qu'un ſeul homme & une ſeule femme, il eſt évident que ces deux perſonnes inſtruiroient leurs enfants des événements paſſés ; qu'ils leur apprendroient du moins quelque choſe de ce changement ſi fatal à tout le genre humain, & qu'un événement auſſi conſidérable ne manqueroit pas de faire une forte impreſ-

ſion dans l'eſprit de tous ceux qui naîtroient de ces deux perſonnes, qui auroient été conſervées dans le renouvellement du monde, & qu'on ſauroit ainſi ce qu'on ignore aujourd'hui. Ceux qui raiſonnent de même, cher Kieou-Che, ne font pas attention qu'ils fourniſſent des raiſons pour combattre leur ſentiment; car il paroît manifeſtement que les hommes ont conſervé le ſouvenir du dernier changement univerſel qui eſt arrivé ſur la terre, & que ce changement a été fait par une inondation étonnante. Les anciens Juifs, les Grecs, les Romains s'accordoient ſur ce point, & racontoient à peu-près les mêmes circonſtances de ce déluge. Ils diſoient également que le monde avoit été repeuplé par quelques perſonnes qui s'étoient ſauvées dans une barque, & avoient abordé au ſommet d'une haute montagne. Les Juifs il eſt vrai, mettoient (1) une fa-

(1) Et facta eſt pluvia ſuper terram quadraginta diebus & quadraginta noctibus; in articulo diei illius ingreſſus eſt Noë & ſem & Cham & Japhet, filii ejus; uxor illius, & tres uxores filiorum ejus cum eis in arcam.

La pluie tomba ſur la terre pendant quarante jours & quarate nuits; dès le point du jour Noë,

mille entiere dans cette barque ; les Grecs, au contraire (1), n'y plaçoient que deux personnes, mais cette diversité d'opinion ne doit pas paroître étonnante, si l'on considere combien les faits historiques qui ne se sont passés que depuis trois ou quatre siecles, se sont racontés diversement, & par les Auteurs qui vivoient pour lors, & par ceux qui vivent aujourd'hui. Il suffit de savoir que tous les peuples les plus anciens convenoient (2) qu'il y avoit eu un

sa femme, ses trois fils Sem, Cham & Jahet & leurs trois femmes entrerent dans l'Arche. Genes. Cap. VII. v. 12. & 13.

(1) Hic ubi Deucalion (nam cætera texerat æquor)
Cum consorte tori parvâ rate vectus adhæsit.

C'est-là que le vertueux Deucalion & sa chaste épouse, (tout le reste ayant ete submergé dans les eaux du déluge) s'arretera y étant porté dans une frêle barque. Ovid. Metam. Lib. I. v. 318.

(2) Terruit Gentes grave ne rediret
Sæculum Pyrrhæ, nova monstra questæ,
Omne quum Proteus pecus egit altos
Visere montes,
Piscium & summâ genus hæsit ulmo,
Nota quæ sedes fuerat columbis;
Et super jacto pavidæ natarunt
Æquore Damæ.

Il a fait craindre aux Nations le retour de ces temps malheureux où Pirrha fut effrayée par des

changement total dans la surface de la terre causé par un déluge, & qu'ils racontoient les prodiges, ou plutôt les malheurs qui arriverent (1) aux hommes &

prodiges inouis, quand Protée conduisit ses troupeaux sur les plus hautes montagnes, que les poissons s'arrêterent sur la cime des arbres, auparavant la retraite des ramiers; & que les daims tremblants nagerent dans les plaines de la mer, qui n'avoit plus de rivage pour barriere. Horat. Od. 2. Lib. I.

(1) Expatiata ruunt per apertos flumina campos,
Cumque satis arbusta simul, pecudesque, virosque,
Tectaque, cumque suis rapiunt penetralia sacris.
Si qua domus mansit, potuitque resistere tanto
In dejecta malo; culmen tamen altior hujus
Unda tegit, pressæque labant sub gurgite turres.
Jàmque mare & tellus nullum discrimen habebant:
Omnia pontus erant; deerant quoque littora ponto...
Mirantur sub aquâ lucos, urbesque domosque
Nereïdes; silvasque tenent Delphines & altis
Incursant ramis, agitataque robora pulsant.

Les fleuves débordés inondent la terre, entraînent bleds, arbres, troupeaux, hommes, & renversent les temples & les maisons. S'il se trouve quelque palais qui resiste à l'impétuosité du torrent, l'eau le submerge, & ses tours demeurent ensevelies sous les ondes. Déja la terre & la mer sont confondues; tout étoit couvert d'eau, & l'Océan n'avoit plus de rivages. Les Néréïdes sont étonnées de voir sous les ondes, les bois, les villes & les

aux animaux dans ce déluge : il suffit, dis-je, de savoir cela pour être assuré que les hommes se sont souvenus du dernier renouvellement du monde ? renouvellement que les Stoïciens appellent *fin de l'ancienne terre, & création de la nouvelle.*

Puisque nous sommes certains par les témoignages les plus anciens & les plus uniformes, que la face de l'Univers a été entiérement changée par une inondation, pourquoi trouverons-nous impossible qu'elle l'ait été autrefois par un embrasement, quelques milliers d'années avant cette inondation, & qu'elle puisse l'être à l'avenir par un pareil accident ? Un embrasement général est bien aussi aisé à concevoir qu'un Déluge universel, il semble même même plus facile à comprendre ; car sans avoir recours à l'ardeur du Soleil, & sans admettre l'hypothese qui veut qu'il desseche insensiblement toutes les eaux, il est évident que la terre nourrit dans elle-même le principe du feu qui doit la bouleverser totalement dans de certains

maisons : les Dauphins habitent les forêts & se heurtent contre les chênes.

Ovid. Métam. Liv. I. v. 285.

temps. Tous ces feux souterreins qui causent des tremblements, qui renversent des Villes entieres, peuvent occasionner des dommages bien plus considérables, s'ils viennent à s'augmenter dans le centre de la terre, où ils s'entretiennent perpétuellement. Depuis que nous connoissons plusieurs pays, nous savons qu'ils ont eu des gouffres qui ont toujours vomi des flammes? c'est-là une preuve évidente que les feux qui brûlent dans le centre de la terre ne s'éteignent point. La Sicile est sujette aujourd'hui aux mêmes embrasements auxquels elle étoit exposée il y a deux mille (1) ans. Or, s'il est incontestable

(1) --- Horrificis juxtà tonat Ætna ruinis
Interdùmque atram porrumpit ad Ætera nubem,
Turbine fumantem piceo & cadente favillâ;
Attollitque globos flammarum & sidera lambit.
Interdum scopulos avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.
Fama est inceladi semustum flumine corpus
Urgeri mole hac, ingentemque insuper Ætnam
Impositam, ruptis flammam expirare caminis
Et fessum quoties mutat latus intremere omnem
Murmure Trinacriam, & cœlum subtexere fumo.

On est effrayé par l'horrible fracas du mont Etna qui en est voisin. Tantôt il vomit des tourbillons mêlés de cendre, de fumée, d'étincelles; tantôt des flammes rapides qui montent jusqu'aux Cieux. Quelquefois il détache de ses entrailles

que les feux qui brûlent dans le centre de la terre, ne s'éteignent jamais, il me paroît qu'il est très-naturel de croire que ces feux s'augmentent insensiblement; car l'essence du feu, ainsi que nous le voyons par nos yeux, c'est d'embraser & de détruire tôt ou tard tout ce qui l'environne. Lorsqu'il s'est donc répandu dans les entrailles de la terre, & qu'il est porté dans presque toutes les parties souterreines de ce globe, alors il éclate de tout côté; il sort avec violence; il bouleverse tout; il donne une nouvelle forme à la terre, & s'éteint ensuite, comme lorsque nous voyons un incendie, qui, après avoir consumé une ville entiere, finit de lui-même, & laisse encore plusieurs fondements de maisons & plusieurs débris, sans les détruire. Lucrece

des morceaux de rochers calcinés, & il les lance avec un bruit effroyable: les cavernes enflammées poussent sans cesse des monceaux de braise avec d'effroyables mugissemens. Le mont Etna, dit-on, est posé sur le corps d'Encelade, à demi-consumé de la foudre. Ce Géant, enseveli sous une masse si pesante, s'est ouvert un conduit d'où son haleine enflammée, exhale tous les feux qui sortent de cette fournaise; & toutes les fois qu'il essaye de changer de situation, il ébranle la Sicile par des secousses réitérées, & remplit l'air de vapeurs sulphureuses.

Virgil. Lib. III. v. 570.

semble appréhender avec raison (1) cet embrasement général, & nous devons plus le craindre que lui, parce que nous vivons dix-sept cents ans après. Cependant ce renouvellement du monde peut-être est-il encore éloigné de dix ou douze mille ans; mais enfin de quelque temps qu'il soit différé, il est certain qu'il arrivera.

Porte-toi bien, & continue à me donner de tes nouvelles.

De Peckin, le...



LETTRE CXL.

I-Tuli, *à* Yn-Che-Chan.

LE desir de voyager, cher Yn Che-Chan, me fit sortir de ma patrie il y a environ vingt ans. Depuis mon départ, je ne t'ai

(1) Et metuunt magni naturam credere mundi
Exitiale aliquod tempus, clademque manere
Cum videant tantam terrarum incumbere molem?

Les hommes pourroient-ils douter, après ces secousses terribles & ces tremblements de terre, que la nature n'eut un temps de destruction, où elle rentrera dans le trouble & les horreurs de l'informité.
Lucret. Lib. VI. v. 564.

donné aucune de mes nouvelles, & je ne doute point qu'un aussi long silence ne t'ait fait croire que j'avois payé le tribut à la Nature. J'ai eu tort assurément de négliger ton amitié jusqu'à ne point t'écrire pendant un si long espace de temps; si l'aveu de ma faute, & un changement de conduite à l'avenir peuvent m'en mériter le pardon, je me flatte de l'obtenir aisément. Dorénavant je t'écrirai régulièrement, & en attendant l'heureux moment où je puisse jouir de ta conversation à loisir, je te ferai part de diverses particularités que j'ai observées dans mes voyages. La curiosité naturelle à tous les hommes, & l'inclination que tu as toujours eue à apprendre quelque chose de nouveau, me persuadent que les choses que je te manderai, pourront te faire plaisir.

Tu as souvent oui parler aux Missionnaires de la grandeur & de la magnificence de plusieurs villes de l'antiquité, & de celles qui subsistent encore aujourd'hui en Europe. J'ai vu la plupart de ces dernieres; j'ai lu ce qu'on a écrit sur les autres, & en ai examiné les plans. Je puis donc t'en parler avec précision; c'est à quoi je m'atta-

cherai aujourd'hui. Afin que tu puisses mieux comparer leur grandeur avec celle de nos principales villes de la Chine, je te parlerai aussi de l'étendue de terrein qu'elles occupent ; mais avant cela, il est bon de te donner une idée des mesures dont je veux me servir.

La mesure, dont les Anciens se sont servis en parlant de la grandeur des villes, est la stade. Les Savants sont assez partagés quand il s'agit d'en déterminer l'étendue. Un des plus habiles Géographes de l'Europe a cru qu'elle n'a pas toujours été la même, & que la stade ancienne étoit le double plus petite que la nouvelle. Sur ce pied-là il l'a réduite aux mesures modernes, il a trouvé qu'elle étoit de trois cent onze pieds, & qu'il en falloit onze cents pour faire un degré. J'ajouterai qu'un degré est une mesure qui répond à nos lis. Les Européens ont une autre mesure qu'ils appellent une lieue ; il y en a vingt-cinq dans le degré & il en faut dix de nos lis pour en faire une. Après ces remarques qui m'ont paru nécessaires, je viens à la chose même.

La premiere ville dont je te parlerai est celle de Babylone ; elle étoit située dans la

Chaldée, & a été la capitale d'un puissant Empire. Cette ville n'existe plus aujourd'hui & les Voyageurs assurent qu'il n'en reste aucun vestige. Tu en seras d'autant plus surpris qu'elle a été la plus grande ville dont nous ayons connoissance. Sa figure formoit un quarré parfait, partagé du Septentrion au Midi par le fleuve de l'Euphrate: chacun de ses côtés étoit de cent vingt stades, ou trente sept mille trois cents vingt pieds; de sorte que son circuit devoit être de cent-quarante-neuf mille deux cents quatre-vingt pieds. La hauteur & l'épaisseur des murs répondoient à la grandeur de la ville; on dit qu'ils étoient haut de deux cents dix-huits pieds & larges de cinquante-quatre. Le fossé avoit été formé par le vuide qu'on avoit été obligé de creuser pour trouver l'argile nécessaire pour faire des briques, & avoir dequoi construire le mur, juge par-là de sa largeur & de sa profondeur. A chaque côté du quarré il y avoit vingt-cinq portes, où commençoient tout autant de rues, tirées au cordeau, & qui se croisoient à angles droits; le mur étoit flanqué de tours, éloignées de quatre cents pieds les unes des autres. On voyoit

dans l'enceinte de la ville plusieurs édifices qui répondoient à la grandeur de cette superbe ville. Le quai qui régnoit des deux côtés du fleuve, étoit digne de la magnificence des Rois qui l'avoient fait construire. La figure de la ville rend facile le calcul du terrein qu'elle occupoit ; il étoit de quatorze mille quatre cents stades en quarré.

Ninive a aussi été la capitale de l'Assyrie ; elle étoit située dans l'Adiabene, sur le côté Oriental du tigre : cette ville n'est plus aujourd'hui. Vis-à-vis du lieu où elle étoit, on en a fondé une autre qui est florissante, & connue sous le nom de Mosul. Ninive avoit la figure d'un parallélogramme, dont la longueur étoit de cent cinquante stades, & la largeur de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix. Selon ce dernier calcul, son circuit aura été égal à celui de Babylone ; mais selon le premier, il n'étoit que de cent quarante trois mille, & quelque pieds. En supposant son circuit égal à celui de Babylone, l'aire de la ville n'aura cependant pas été aussi grande à cause de la différence de la figure ; elle ne devoit occuper que treize mille cinq cents

ftades de terrein en quarré. Mais si on ne lui donne que quatre vingt ftades de largeur, elle aura encore occupé moins de terrein ; nous ne trouverons plus que douze mille ftades. Cette ville étoit sans doute embellie de plusieurs beaux édifices, tel qu'il convient à un lieu où le Monarque fait sa demeure ; cependant les Anciens ne nous ont rien dit là-dessus ; tout ce qu'ils nous disent, c'est qu'elle étoit très-bien fortifiée : ses murs étoient de la hauteur de quatre-vingt quinze pieds, & assez larges pour que trois charriots pussent y passer de front. Ils étoient fortifiés d'un grand nombre de tours qui s'élevoient fort haut au dessus du mur, je ne sais même si les Historiens n'ont point exagéré quand ils ont dit que le nombre en montoit à quinze cents.

Dans l'endroit où le fleuve Erannoboa se jette dans le Gange, il y avoit autrefois une ville assez considérable, nommée Palibotra. Elle avoit quatre-vingt ftades de long & quinze de large ; de sorte que son circuit étoit d'environ cinquante-neuf mille pieds. L'aire qu'elle occupoit étoit de douze cents ftades en quarré ; les murs de cette ville étoient de bois, l'on y

avoit pratiqué des embrasures, par où les habitants lançoient des dards, & tiroient des fleches sur les assiégeants. C'étoit la plus grande & la plus puissante ville des Indes.

Sur la rive Orientale du Tigre, à quelques lieues plus vers le Midi de l'endroit que j'ai dit où Ninive étoit située, il y avoit une ville très-considérable, dont il n'y a qu'un seul Auteur ancien qui ait parlé. Il la nomme Mespila, & dit que son circuit étoit de cent quatre-vingt stades, ou cinquante-cinq mille neuf cents quatre vingt pieds. Ses murs étoient de la hauteur de cent pieds, & de la largeur de cinquante. Cet Historien ne nous dit rien, ni de la figure, ni de la magnificence de cette ville: s'il est permis d'en juger par les anciennes villes de ce pays, il faut croire qu'elle étoit quarrée. Dans ce cas-là, elle auroit occupé un terrein de deux milles vingt-cinq stades en quarré.

Les Historiens, les Géographes & les Poëtes se sont accordés à célébrer la grandeur & la magnificence de la ville de Thèbes dans la haute Egypte, mais ils ne conviennent, ni de son circuit ni de sa fi-

gure. Les uns lui donnent quatre vingt stades de long, d'autres cent vingt; quelques-uns même jusqu'à quatre cents vingt. Il me semble que les uns & les autres ont donné dans les extrêmités opposées, & qu'il faut prendre le milieu. Si elle n'avoit eu que quatre vingt ou cent vingt stades de long, sa grandeur n'auroit pas répondu à l'idée que les Anciens nous en donnent. Ils disent qu'elle avoit cent portes, par chacune desquelles cette ville voyoit sortir dix mille hommes armés de ses habitants: la ville devoit donc être plus grande que ne le disent les premiers; car autrement, comment auroit-elle pu contenir dans son sein la multitude d'habitants que suppose un million de soldats? D'un autre côté, les autres lui donnent une étendue qui paroît incroyable; un des côtés seul seroit presque aussi long que tout le circuit de Babylone. Quelle prodigieuse étendue de terrein n'auroit-elle pas dû occuper dans ce cas? Quoique je dise qu'il faut prendre un milieu entre ces extrêmités, je ne me hazarderai point de le fixer, parce que je n'ai rien qui puisse me servir de guide dans ces recherches.

Ecbatane, capitale de la Médie, appellée aujourd'hui Hamadam, mérite que j'en parle ici. On n'a rien de certain par rapport à sa figure; de sorte qu'on ne sauroit en déterminer l'aire qu'en supposant qu'elle étoit quarrée, comme la plupart des villes d'Orient. Les Ecrivains qui en ont parlé lui donnent deux cents cinquante huit stades de circuit; ce qui réviendroit à quatre-ving mille deux cents trente-huit pieds. Si l'on calcule ensuite l'étendue du terrein qu'elle occupoit sur la supposition qu'elle étoit quarrée, l'on aura quatre mille cent cinquante stades en quarré.

Je ne ferai qu'indiquer quelques autres viles considérables par leur grandeur & leur magnificence; mais dont on ne sauroit déterminer la figure par aucune conjecture. Les Anciens qui nous en ont parlé, se sont contentés de décrire leur circuit, sans s'arrêter à l'étendue de terrein qu'elles occupoient; il y auroit donc de la témérité à vouloir fixer une chose sur laquelle nous ne pouvons avoir aucune lumiere. Je place dans ce rang la ville de Suze, qui a été la capitale de la Perse avant Persépolis. On lui a donné deux cents cinquante stades de

circuit, ou soixante dix-sept mille sept cens cinquante pieds. Carthage, cette rivale de Rome, située en Afrique, doit avoir eu, selon quelques-uns, un circuit de trois cents quatre-vingt-quatre stades, ou cent dix-neuf mille quatre cents vingt-quatre pieds. Le circuit de Locres, ville d'Italie, étoit la moitié moindre que celui de Carthage. Athenes, la principale ville de la Grece, où les Sciences & les beaux arts étoient cultivés avec le plus de soin, étoit d'une fort grande étendue. Selon le calcul le plus exact, son circuit, en y comprenant le port étoit de trois cents soixante six stades, ou de cent treize mille huit cens vingt-six pieds. Ces villes ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles ont été autrefois; à peine apperçoit-on encore quelques foibles traces de leur ancienne grandeur.

Nous avons de plus grandes lumieres sur la ville de Siracuse que sur celles dont je viens de te parler. Elle a été autrefois la principale ville de la Sicile; mais il n'en reste aujourd'hui qu'une très-petite partie. partie. Sa situation, qui lui donnoit vue sur la mer, étoit des plus riantes; son port se divisoit en plusieurs parties, qui aboutis-

ſoient toutes à une même iſſue pour entrer en mer. Elle étoit composée de cinq villes, qui avec le temps s'étoient réunies pour n'en former déſormais qu'une ſeule. L'on y voyoit divers ouvrages publics qui attiroient l'admiration de tous ceux qui les voyoient. Son circuit, ſelon la plus exacte eſtimation, étoit de cent quatre vingt ſtades, ou cinquante-cinq mille neuf cents quatre-vingt pieds. Je ne comprends pas dans ce calcul pluſieurs fauxbourgs d'une grande étendue, & qui auroient pu paſſer pour des villes. Quoique ſa figure fût aſſez irréguliere, l'exactitude avec laquelle les Anciens l'ont décrite, nous met en état de déterminer l'étendue du terrein qu'elle occupoit. Cette étendue étoit d'environ deux mille huit cents vingt ſtades; elle étoit défendue par divers ouvages d'une très-grande force.

Les Savants ont été fort partagés ſur la grandeur de l'ancienne Rome qui devint la capitale du plus vaſte Empire, qui ſoumit à ſa domination tous les autres peuples connus, & laquelle toutes ces grandes villes dont je t'ai parlé, devoient rendre hommage. Le bon goût & la magni-

ficence se faisoient admirer dans les bâtiments & les autres ouvrages publics dont elle étoit ornée. Ce qui en reste aujourd'hui, excite encore l'admiration des connoisseurs ; mais ce n'est pas là sur quoi je dois t'entretenir. Un Savant moderne, qui a fait un Livre exprès pour cela, la fait le double plus grande qu'elle n'étoit réellement. J'aime mieux m'en rapporter à ce qu'en a laissé par écrit un ancien Romain, qui a vécu dans le temps de la plus grande splendeur de cette ville, & qui devoit mieux en connoître la grandeur que le Savant moderne. Il paroît par ce qu'il en dit que cette ville n'étoit pas aussi grande anciennement qu'elle l'est aujourd'hui. Son circuit, sans y comprendre les fauxbourgs, étoit égal à celui que nous avons donné à Athenes, ou environ. En la supposant circulaire, le terrein qu'elle occupoit, aura été de mille deux cents vingt-trois stades. L'ancienne Constantinople, où les premiers Empereurs Chrétiens transporterent le siege de l'Empire, devint bientôt par le soin de ses Maîtres une Ville très-considérable. Ils emporterent de Rome tout ce qui, pouvant souffrir le transport, étoit propre

à embellir leur nouvelle Capitale. Elle étoit d'une figure assez irréguliere; de sorte qu'il n'est pas facile d'en déterminer le circuit. Ceux qui ont examiné la chose le plus exactement, disent qu'elle avoit environ treize mille pieds dans sa plus grande longueur, & cinq mille huit cents dans sa grande largeur. L'aire entiere de la Ville étoit de mille cent soxante & treize stades en quarré. Il est presque inutile de te dire que je ne comprends pas dans ce calcul les fauxbourgs, qui étoient fort grands & fort beaux, comme ils le sont encore aujourd'hui.

La ville d'Alexandrie, fondée en Egypte par Alexandre le Grand, mérite bien que je t'en parle. L'Architecte Dimocrates qui eut la direction de l'ouvrage, lui donna la figure d'un manteau. tel que les Macédoniens en portoient alors. Elle avoit soixante stades dans sa plus grande longueur, & quatorze ou quinze dans sa largeur; de sorte que son circuit auroit été de cent quarante-six mille pieds. Je ne parle point ici des aggrandissements que les Rois, Successeurs d'Alexandre, firent à

cette ville; je la répresente telle qu'elle fut dès sa fondation. C'est peut-être le seul exemple d'une Ville, qui ait été d'abord aussi grande dès son origine. Il n'est pas facile d'en déterminer l'aire: quoique ses murs subsistent encore aujourd'hui aucun voyageur n'en a donné ni la figure, ni les dimensions d'une maniere exacte.

Il y a encore eu d'autres Villes célebres par leur grandeur : il faut placer dans ce rang Capoüe, Antioche sur l'Oronte, Memphis, & Seleucie sur le Tigre; mais comme on ne nous en a point conservé les dimensions, je ne saurois rien en dire de certain. J'en dois dire autant de deux Villes considérables de la Palestine, qui sont Jérusalem & Tyr. Il y a tant de contradictions sur ce que l'on en trouve dans les Anciens qu'il est très-difficile d'en déterminer exactement l'étendue. En général elles ne sont comparables, ni l'une ni l'autre, aux précédentes, ce n'est pas qu'elles ne fussent très-belles & très-fortes; mais elles leur étoient très-inférieures en grandeur.

Porte-toi bien.

De Rome, le...



LETTRE CXLI.

I-Tuli, *à* Yn-Che-Chan.

En finiſſant ma précédente Lettre, je ne pus m'empêcher, cher Yn-Che-Chan, de réfléchir ſur le ſort de ces grandes villes dont je t'avois entretenu. Leur grandeur, leur puiſſance, la ſolidité avec laquelle elles étoient conſtruites, tout en un mot ſembloit leur promettre une durée preſque éternelle; cependant la plupart d'entr'elles ne ſont plus; à peine reconnoît-on les traces du lieu qu'elles ont occupé, & ſi on les découvre, elles n'offrent à nos yeux que de triſtes reſtes de leur magnificence paſſée. Quel ſpectacle pour les perſonnes qui les auroient vues dans leur ſplendeur! Si quelqu'un de ces puiſſants Monarques qui ont le plus contribué à l'embelliſſement de ces villes, revenoit au monde, quel étonnement pour eux de voir ces ſuperbes cités, ſi floriſſantes & ſi peuplées, n'être aujourd'hui qu'une vaſte ſolitude! Au lieu d'entrer dans leurs palais, il ne trouveroient

qu'un morceau de pierres, Ces rues tirées au cordeau, & ces magnifiques édifices ne s'offriroient plus à leur vue ; de tous côtés ils ne découvriroient que des brouſſailles & des forêts. Ces foſſés revêtus de pierres & formant de beaux quais, ſeroient changés en étangs puants & bourbeux ; au lieu de ce peuple nombreux qui s'empreſſoit à les ſervir, ils ne rencontreroient que des bêtes vénimeuſes & des animaux féroces, à qui ces lieux déſerts ſervent de retraite.

Ces conſidérations, cher Yn-Che-Chan, nous apprennent que rien n'eſt durable dans l'univers. Les choſes les plus ſtables ſont ſujettes au changement & à la diſſolution ; elles ſont autant expoſées à vieillir & à ſe détruire que les habits que nous portons, peuvent l'être. Les grandes villes modernes dont je me propoſe de t'entretenir aujourd'hui, éprouveront un jour un ſort pareil à celles dont je t'ai parlé dans ma précédente. Il s'en élevera d'autres qui ruineront celles qui ſubſiſtent maintenant ; & qui, après après avoir fait une belle figure dans le monde, ſubiront un jour le meme ſort.

Les choses ont une durée fixe qu'elles ne passent point ; on peut dire d'elles qu'elles naissent, croissent, vivent, meurent enfin tout comme les animaux. On peut même pousser la comparaison plus loin, & dire qu'elles sont sujettes à des maladies qui les emportent tout d'un coup, ou qui les minent insensiblement jusqu'à ce que ne pouvant plus se soutenir, elles périssent. Les guerres, les pestes, les tremblements de terre, les inondations, les incendies, &c. sont pour elles des maladies violentes ; la mauvaise conduite des Princes & des Magistrats, la bonne politique des voisins, & tant d'autres circonstances particulieres, sont les poisons lents qui entraînent insensiblement la perte des Villes & des États. De tous les peuples de l'univers dont j'ai lu l'histoire, je n'en connois aucun dont la situation ait été plus durable que le notre. Combien de siecles n'a-t il pas subsisté, sans éprouver aucune de ces révolutions qui donnent la mort ? Il a été sujet à quelques petites indispositions, inséparables de la nature des choses créées ; mais l'habileté de nos Médecins y remédioit bientôt. A quoi pourroit-on attribuer

buer cela, cher Yn-Che-Chan, qu'à la bonté de notre Gouvernement? Je souhaite qu'il conserve encore long-temps cet état de santé dont il jouit maintenant.

Il y a actuellement plusieurs Villes considérables dans l'Univers, dont aucune cependant n'approche de la grandeur de Babylone & de Ninive dont je t'ai parlé. Je commencerai par celle de Rome, le siege du souverain Pontife de la plupart des Chrétiens. Cette Ville est fort ancienne, puisqu'elle occupe le même lieu qu'occupoit celle dont Romulus fut le fondateur. Tu juges bien, cher Yn-Che-Chan, que cette ville a eu ses révolutions comme les autres; aussi ne peut-on pas dire qu'elle soit aujourd'hui cette même Ville qui a été la Capitale de l'Empire Romain. Rome moderne est bâtie sur les ruines de l'ancienne, l'on y conserve cependant, comme je te l'ai déja marqué, plusieurs monuments de la magnificence de ses premiers Maîtres; & ils font encore le plus bel ornement de la nouvelle Rome. Quoiqu'elle ne soit plus la Maîtresse du Monde, elle ne laisse pas d'avoir conservé ces manieres impérieuses qui la rendoient la terreur des Rois,

Le souverain Pontife, qui en est le Maître, aussi bien que toute sa Cour, affectent ces airs de supériorité & de grandeur qui faisoient le caractere des anciens Romains. Il est vrai que tout cela n'est pas aussi bien soutenu, & que les Potentats se moquent assez de ces manieres hautaines qui les faisoient trembler autrefois. L'Empire de Rome moderne étant extrêmement borné, il semble qu'on ait voulu regagner ce qu'on perdoit de ce côté-là, par l'étendue de la Ville. Son enceinte est plus grande que celle de l'ancienne, de plusieurs mille pieds, & son aire est de cent soixante & dix-sept stades en quarré, plus étendue que celle de la premiere. Tu peux comprendre par-là, cher Yn-Che-Chan, qu'on ne doit par toujours juger de la grandeur d'un Empire par l'étendue de la ville Capitale.

Les dimensions que je t'ai données dans ma lettre précédente de l'ancienne Constantinople, peuvent convenir à la moderne; il faut seulement remarquer que les habitants de cette ville comptent que les fauxbourgs en font partie; & comme ces fauxbourgs formeroient eux-mêmes des

villes considérables, si on les compte, il faudra dire qu'elle est aujourd'hui beaucoup plus grande qu'elle n'étoit autrefois. Cette ville est la Capitale d'un puissant Empire, qui s'étend en Europe, en Asie & en Afrique.

Paris, Capitale du Royaume de France, est une ville magnifique par la beauté de ses bâtiments, & par son étendue; elle renferme un grand nombre de beaux jardins dans son enceinte, qui occupent un terrein d'environ cent quinze mille & trois cents pieds. Son irrégularité empêche qu'on ne puisse facilement en mesurer le contour, on compte qu'elle a dans sa plus grande longueur environ quatorze mille pieds. Son aire entiere est de mille trois cents soixante stades.

Quelques-uns ont cru que Londres, Capitale des Royaumes de la Grande-Bretagne, étoit plus grand que Paris; mais ils se sont certainement trompés, son aire entiere n'est que de mille deux cents cinquante-quatre stades. Comme la ville de Syracuse, elle a été formée par la réunion de deux villes. On y trouve aussi des jardins, en moins grand nombre cependant

qu'à Paris ; il y a plusieurs beaux édifices qui contribuent à l'ornement de cette grande ville.

La ville d'Amsterdam, dont l'étendue est bien moindre que celle des précédentes, mérite cependant que je t'en parle. Elle est la ville principale de la Hollande, & de simple village qu'elle étoit autrefois, elle s'est aggrandie au point où nous la voyons aujourd'hui. Elle doit tout ce qu'elle est au sage gouvernement de ses Magistrats, qui, malgré sa situation peu avantageuse, ont su y attirer un grand nombre de Négocians qui ont fait fleurir le commerce, & qui l'ont rendue en peu de temps une des villes la plus riche & la plus commerçante du monde. On peut regarder Batavia, où nos compatriotes font un très-grand commerce, comme une colonie de la ville dont je te parle. Elle en a encore d'autres en Amérique, mais moins considérables que celles des Indes Orientales. Il est vrai que ces colonies n'appartiennent pas en propre à la Ville d'Amsterdam, & que plusieurs autres y ont part ; mais sa portion est incomparablement plus grande que celle des autres Villes. Le terrein qu'elle occupe,

n'eſt que de cinq cents ſoixante ſtades en quarré; ce qui, comme tu vois, eſt fort éloigné de la grandeur de Paris & de Londres.

Il y a encore d'autres villes conſidérables en Europe, dont je ne te donnerai pas les dimenſions, parce que je n'ai rien pu découvrir de certain à cet égard. Je place dans ce rang Stockholm, Capitale de la Suede, Peterſbourg, ville de Ruſſie, qui a été fondée depuis quelques années ſeulement; Milan, Capitale d'un Duché de de ce nom, en Italie; Prague, Capitale de la Boheme, Rouen dans la Normandie, & Vienne, Capitale de l'Autriche. Cette derniere ville eſt très-grande, en y comprenant les fauxbourgs, il en faut dire autant de Prague; mais en général elles ſont plus petites que celles dont je t'ai parlé, autant du moins que j'en ai pu juger parce que j'en ai vu.

Avant de te parler de nos villes de la Chine & de celles du Japon, je dois te dire un mot de Lima ville d'Amérique, & Capitale du Perou. Elle eſt très bien bâtie, & revêtue d'un bon mur de pierres. Toute cette enceinte n'eſt pas remplie de maiſons,

une grande partie de ce qui touche au mur est inhabité. Si l'on ne comprend sous le nom de ville que cette partie de l'enceinte qui est bâtie, Lima ne se trouvera pas fort grand; mais si l'on compte tout le terrein que le mur renferme, il sera de six cents douze stades. Au-delà de la riviere il y a un fauxbourg qui tient à la ville par un pont, si on veut encore le faire entrer en ligne de compte, il faudra ajouter cinquante-quatre stades à la somme totale.

Il y a encore d'autres villes très-considérables, & sans contredit plus grandes que celles que je viens de décrire: mais les voyageurs qui en ont parlé, ne sont point d'accord entr'eux: de sorte que je ne veux point me hazarder de décider d'une chose sur laquelle je n'ai aucune certitude. On dit, par exemple, que le Caire aujourd'hui Capitale de l'Egypte, a dix ou douze lieues de long & huit de large; il est vrai que ceux qui s'expriment ainsi, comprennent sous le nom d'une seule ville le vieux & le nouveau Caire, Bulac & divers fauxbourgs d'une grande étendue. Quelques-uns donnent dix lieues de circuit

à Ispaham, Capitale de la Perse; d'autres disent qu'on ne sauroit en faire le tour sans y employer deux jours. On est encore plus incertain sur l'étendue des Villes de Dely, d'Agra & d'Amadabadi qui se trouvent dans les Indes.

Si je voulois m'en rapporter aux relations que quelques Missionnaires ont données de nos principales villes, tu croirois, cher Yn-Che-Chan, qu'une absence d'un si grand nombre d'années m'a fait oublier ce que j'ai vu dans ma jeunesse. Il y en a qui n'ont point eu honte d'exagérer la grandeur de Nankin, jusqu'à dire qu'elle avoit plus de vingt lieues de circuit; c'est-à-dire, plus de deux cents de nos lis. Ils ont avancé un grand nombre d'autres absurdités, dont je crois devoir te faire grace, pour ne pas abuser de ta patience. Il n'est pas nécessaire de rien exagérer, parce que nos villes surpassent en grandeur dans la réalité celles des Européens.

Peckin, comme tu sais, est formé de deux villes, dont l'une est appellée la ville Chinoise, & l'autre la ville Tartare; l'une & l'autre sont d'une figure réguliere. La ville Tartare, qui est au Septentrion,

eſt à peu près quarrée : chacun de ſes côtés eſt d'une grande lieue, ou environ treize lis de long ; de ſorte que ſon circuit ſera de quatre lieues, ou de cinquante deux lis. La ville Chinoiſe, qui eſt au Midi, forme un parallélogramme, dont la longueur eſt de plus d'une lieue ; de ſorte que le circuit de deux villes enſemble ſera de ſept lieues environ, ou quatre-vingt-onze lis. Le terrein qu'elle occupe, n'eſt pas difficile à déterminer à cauſe de la régularité de ſa figure, il eſt d'environ ſix mille deux cents onze ſtades. Quelle ville y a-t-il en Europe, dont l'aire ſoit auſſi grande ? Que ſera-ce, ſi l'on veut y joindre les fauxbourgs qui ſont aux portes de cette grande ville ?

Nankin, qui a été autrefois la Capitale de notre Empire, n'eſt plus aujourd'hui ce qu'elle étoit du temps de nos peres ; elle n'offre plus cette figure réguliere & cette vaſte étendue qui frappoient les yeux des ſpectateurs Quoiqu'elle ſoit bien déchue, elle ne laiſſe pas de l'emporter encore de beaucoup ſur les plus grandes villes de l'Europe. Son circuit eſt de quatre-vingt lis, & elle occupe un terrein de quatre mille huit

cents vingt-deux ſtades. Dans ſa grande ſplendeur elle étoit environnée d'un triple mur qui la rendoit une des plus fortes places de la Chine.

Les villes de Sin, Ngare, Han & Su ſont à peu près de la même grandeur. Selon le calcul le plus exact, elles ont quarante lis de circuit; leur aire varie cependant beaucoup à proportion de leur figure. La premiere, en y comprenant ſes fauxbourgs, eſt de deux mille deux cents quatre-vingt & treize ſtades; la ſeconde en occupe deux mille trois cents quatre-vingt & quinze; & la derniere enfin, eſt de mille neuf cents vingt ſtades en quarré. Quoique ce ne ſoit là que des villes médiocres pour nous, elles ſurpaſſent cependant de beaucoup les plus grandes de l'Europe.

Kan Tscheu, Capitale de la Province de Canon, eſt encore plus petite que les précédentes. Cette ville eſt compoſée de deux autres, nommées la ville Chinoiſe & la ville Tartare. Elle eſt ſituée le long d'un fleuve qui en rend le ſéjour très-agréable. Le circuit peut être environ de trente à trente-cinq lis; & l'aire, en y com-

prenant les fauxbourgs, est de mille six cents quarante stades. Celui de ces fauxbourgs qui est à l'Occident de la ville, est remarquable par sa beauté, sa situation avantageuse & la richesse des habitans.

Les Japonois on aussi quelques grandes villes, dont je dois te dire quelque chose. Les deux plus considérables sont Meaco & Yedo. La premiere est le siege du Souverain Pontife de la Nation, & la seconde est le lieu où l'Empereur fait son séjour. L'une & l'autre sont extrêmement embellies, & il paroît que l'on n'a rien épargné pour les rendre dignes de servir de demeure aux Souverains qui y résident. Voici les dimensions les plus justes de ces deux villes.

Meaco a environ une lieue, ou dix lis dans sa plus grande longueur, & un peu plus d'une demie lieue, environ six lis, dans sa plus grande largeur; le terrein qu'elle occupe, est de mille sept cents soixante-sept stades en quarré. Je n'ai pas la même certitude par rapport à la ville de Yedo. Le voyageur qui est entré dans le plus grand détail de cette ville, dit qu'elle a sept lieues du Japon dans sa lon-

gueur, cinq dans ſa largeur, & vingt dans ſon circuit. Cela ſeroit fort clair, s'il étoit aiſé de déterminer ce qu'il entend par une lieue du Japon; mais & lui, & ceux qui ont voulu réduire cette meſure à celle des Européens, ne ſont point d'accord. Tantôt ils diſent qu'il faut ſeize ou dix-neuf lieues du Japon pour faire un degré, ou deux cents cinquante de nos lis; tantôt ils en mettent vingt-quatre, vingt-ſix, vingt-ſept ou même davantage : de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible de rien dire de certain là deſſus. Quelle de ces proportions que l'on prenne, la ville de Yedo ſera toujours la plus grande de toutes les villes tant anciennes que modernes. Le Palais Royal, qui eſt au cœur de la ville peut lui-même paſſer pour une ville très-conſidérable, puiſqu'on ne lui donne pas moins de cinq lieues du Japon de circuit.

Telles ſont, cher Yn-Che-Chan, les proportions des villes modernes aux anciennes. Tu peux juger par ce que je viens de te dire qu'il y a aujourd'hui dans le Monde un plus grand nombre de villes conſidérables, qu'il n'y en avoit autrefois. Celles qui anciennement paſſoient pour grandes, ſont

maintenant dans le rang des médiocres. Tu auras aussi pu remarquer que les plus grandes villes ont toujours été en Orient; on en peut rendre une raison bien naturelle, c'est que leurs édifices n'ont qu'un étage; au lieu que les Européens en donnent à leurs maisons jusqu'à quatre & même au-delà : de sorte que leurs villes, quoiqu'elles occupent moins de terrein, peuvent néanmoins contenir un plus grand nombre d'habitants. Les villes Orientales l'emportent sur celles de l'Europe par leur régularité. On ne remarque presque aucun dessein dans la construction de ces dernieres; le hazard seul semble y avoir présidé. C'est, à mon avis, un grand défaut; les Européens semblent l'avoir senti, puisqu'ils se sont corrigés à cet égard dans les nouvelles villes qu'ils ont fondées en Amérique. Elles sont toutes régulieres.

Porte-toi bien.

De Rome, le...





LETTRE CXLII.

Yn-Che-Chan, à I-Tuli.

IL faut avouer, cher I-Tuli, que les liaisons que l'on contracte dans la jeunesse, sont bien durables. Un éloignement de vingt ans n'a pu effacer de mon esprit les tendres impressions de celle que j'ai eue avec toi dès mon enfance. Depuis ton départ de la Chine, je n'avois reçu aucune de tes nouvelles ; ne sçachant où tu étois, j'étois hors d'état de te donner des miennes. D'autres habitudes avoient succédé à ces premieres ; l'âge qui nous rend insensibles à ce qui nous est arrivé dans la jeunesse ; tout en un mot sembloit devoir me faire perdre le souvenir des agréables moments, que nous avons passés autrefois ensemble. Cependant admire combien ces impressions sont fortes. Je n'ai pas plutôt ouvert ta Lettre, qu'à la seule lecture du nom de I-Tuly, toutes ces idées se sont renouvellées dans mon esprit. Ma mémoire

m'a fidellement rappellé tous ces innocents plaisirs que j'ai goûtés autrefois dans ton commmerce ; jeux, promenades, badinages, conversations sérieuses ; toutes ces idées se sont trouvées gravées dans mon esprit, & un rien me les a fait appercevoir. Ce n'est pas que je n'eusse souvent pensé à toi avant le moment dont je te parle, on n'oublie pas ainsi ses amis ; mais je t'avouerai que jamais cette idée n'avoit été ni aussi vive, ni accompagnée de tant de sentiments agréables. La joie que j'éprouvai alors ne sauroit le céder qu'à celle que je ressentirai en te voyant. Hâte-toi donc, cher I-Tuly, à me donner cette satisfaction ; rends-toi à ta patrie, à tes parents, & à tes amis. Le voyage n'est agréable que dans un certain âge, & pendant quelques années seulement. Il y a long-temps que tu n'es plus dans cette âge, & le grand nombre d'années que tu as passé hors de ta patrie, doit t'avoir dégoûté d'une vie ambulante & si peu tranquille. Viens jouir du repos qui t'attend, & des connoissances que tu as acquises ; viens en faire part à tes amis, & passer le petit nombre d'années que tu as encore à vivre dans leur

commerce. C'est la Philosophie ; c'est la raison qui te parlent par ma bouche ; aussi je ne doute point que tu ne sois docile à sa voix, & que je n'aie dans peu la consolation de revoir un ami, dont la présence me sera d'autant plus chere, que je le croyois perdu pour toujours.

Le long séjour que tu as fait parmi les Chrétiens, cher I-Tuly, ne t'a-t-il point changé ? Ce n'est point sans fondement que je te fais cette question ; il me paroît extrêmement difficile de vivre long-temps parmi un peuple, sans en prendre l'air & les manieres. Nous apprenons insensiblement à faire les choses que nous voyons faire tous les jours, nous nous familiarisons avec les idées qui nous avoient d'abord révolté, parce qu'en se présentant sans cesse à notre esprit, elles perdent peu-à-peu ce qu'elles avoient de choquant. Quand enfin nous en sommes venus là, nous faisons sans peine les choses même qui nous avoient inspiré de l'horreur. Il ne me sera pas difficile de justifier cette remarque par l'exemple des Européens qui viennent ici, disent-ils, pour les

intérêts de leur Religion. Leur dessein, en arrivant à la Chine, est de faire tous leurs efforts pour nous rendre Chrétiens; mais d'abord qu'ils ont passé quelques années parmi nous, ils semblent oublier le but de leur voyage, & se font eux-mêmes Chinois. Ils conservent bien encore une partie des idées dont ils ont été imbus dès leur enfance; mais ils ont l'art de les assortir si bien avec les nôtres, qu'un grand nombre de nos compatriotes s'accommodent de ce mêlange. La chose pourroit même aller si loin, que nous serions tout étonnés de nous trouver, sans nous en être apperçus, moitié Chrétiens, & moitié Chinois; ou pour mieux dire, nous ne serons ni l'un ni l'autre.

Les choses avoient commencé à prendre ce train avant ton départ. Tu te rappelleras sans doute les divisions qu'il y a eu entre les Missionnaires, pour savoir si ce mèlange de Christianisme & de cérémonies Chinoises, méritoit le nom de Religion Chrétienne, ou de Religion Chinoise. La dispute s'est encore plus échauffée depuis toi, & aujourd'hui elle n'est pas encore terminée;

Le ſouverain Pontife a envoyé ſucceſſivement deux Légats à Pekin pour décider cette queſtion ; mais ils n'ont rien avancé. Il faut cependant avouer que le dernier s'étoit bien mis à la raiſon, & je ſuis ſurpris que ſa Légation ait été infructueuſe. Le premier condamna hautement ce mêlange, qui étoit ſoutenu par les Miſſionnaires les plus en credit à la Cour. Tu juges bien que dans cette occaſion ils firent uſage de leur puiſſance ; ils repréſenterent aux Miniſtres qu'il y avoit un grand nombre de Chinois qui profeſſoient la Religion condamnée par le Légat, que ſi le mandement publié avoit force de loi, ils ſeroient obligés d'abandonner ce qu'il y avoit de Chinois dans ce mêlange, pour s'en tenir uniquement à ce qu'il y avoit de Chrétien, & qu'alors ils renonçeroient à ces cérémonies qui ſont la baſe du gouvernement de la Chine. C'eſt ainſi qu'ils eurent l'adreſſe de faire d'une diſpute de Religion une affaire d'Etat ; auſſi leur politique produiſit-elle ſon effet. Notre auguſte Empereur publia un édit par lequel il ordonnoit à tous les Miſ-

ſionnaires, qui n'adopteroient pas les cérémonies Chinoiſes, de ſortir de ſes Etats. En vertu de cet ordre, le Légat fut relégué à Macao, où il eſt mort dans une ſi étroite priſon. Cette mort occaſionna bien des bruits dont peut-être tu auras été informé en Europe.

Les Miſſionnaires qui avoient eu le deſſus, jouiſſoient pleinement de leur triomphe; on peut dire même que cette diſpute dans laquelle nos Chinois voyoient plus clair qu'auparavant, augmenta beaucoup leur crédit. La Cour voyoit que ces gens étoient affectionnés à l'Etat, puiſqu'ils avoient fait appercevoir que la Religion Chrétienne dans ſa pureté étoit contraire à nos loix fondamentales, & qu'ils avoient ſollicité l'éloignement de ceux qui l'enſeignoient purement & ſimplement. Le zele avec lequel ils combattoient pour défendre nos cérémonies, ne permettoit pas de douter qu'ils étoient convaincus de leur ſainteté. Toutes ces raiſons nous portoient à croire qu'ils étoient meilleurs citoyens, & plus dévoués au grand Confucius que les autres. Ils n'avoient garde de combattre

des idées qui les rendoient si puissants parmi nous, & si redoutables à leurs adversaires.

Une chose les inquiétoit, c'est que le Souverain Pontife désapprouvoit leur conduite. On ne l'auroit jamais soupçonné, à voir l'air de confiance avec lequel ils soutenoient à leurs nouveaux convertis, que le mêlange des cérémonies Chinoises n'altéroit en rien la pureté du Christianisme ; que ceux qui pensoient autrement, étoient des séditieux & des brouillons qu'on ne devoit pas écouter, & que le souverain Pontife approuveroit infailliblement leur condescendance. J'appris cependant le contraire par un Marchand Européen que les affaires de son commerce avoient attiré à Pekin. Il me dit que ces Peres se donnoient de grands mouvements à Rome pour y faire approuver leur doctrine, & que malgré les palliatifs, & les déguisements dont ils se servoient, ils n'avoient pas encore pu réussir à la faire agréer, & que vraisemblablement ils n'obtiendroient jamais leur demande.

Ce que me disoit ce Marchand me surprit, & je ne savois que penser de ces

Missionnaires. Je savois qu'ils étoient venus à la Chine pour nous enseigner la Religion Chrétienne, & cependant on me disoit que ce qu'ils enseignoient n'étoit point la Religion Chrétienne. Quel motif les porte à changer d'idées, dès qu'ils sont arrivés ici ? " Sans doute, *disois-je en* „ *moi-même*, que la connoissance de notre „ religion & de notre culte leur a ouvert „ les yeux. Ils ont vu qu'elle étoit préféra- „ ble à bien des égards à la leur, & ils „ n'ont fait aucune difficulté de l'adopter „ & de l'associer à ce qu'ils jugeoient à „ propos de retenir de leurs précéden- „ tes idées. „ Cette conduite me paroissoit tout-à-fait raisonnable ; mais d'un autre côté je voyois plusieurs autres Missionnaires, qui ne le cédoient point en lumieres & en capacité à ceux-ci, penser autrement, & persévérer dans les idées qu'ils avoient apportées d'Europe. Cela me fit naître quelques soupçons sur la bonne foi des premiers ; je les voyois extrêmement empressés à faire la Cour aux Grands, à augmenter leur crédit, & à se rendre aussi puissants qu'il leur étoit possible. Je ne doutai point que la

dessein de leur plaire ne fut le véritable motif de leur changement de conduite. Nous aimons les personnes qui ont assez de complaisance pour entrer dans nos idées ; c'est sur ce principe que les Missionnaires ont cru faire leur cour à nos Mandarins en adoptant celles où ils sont par rapport à la religion. Ils ne se sont point trompés dans leur conjecture, comme tu peux en juger par ce que je t'en ai dit jusqu'ici ; mais d'un autre côté si l'on venoit à découvrir ce qu'il y a de lâche dans cette complaisance, & que l'on s'apperçût qu'ils sacrifient leur religion & leur conscience aux avantages qui peuvent leur revenir d'être bien avec les Grands, on rabattroit sans doute beaucoup de la bonne opinion qu'on a d'eux. Pour prévenir cela, rien n'a été mieux imaginé que de faire chasser tous les Missionnaires qui ne seroient pas dans leurs idées, & de soutenir que ce qu'ils enseignent est la religion Chrétienne toute pure. Ils sont assurés par-là que personne ne révélera leur lâche déguisement, & qu'ils jouiront tranquillement du crédit que cette infame complaisance leur procure.

Ce qui s'est passé à la venue du dernier Légat, m'a confirmé dans ma conjecture. Les Missionnaires furent dans le dernier embarras lorsqu'ils reçurent la nouvelle de son arrivée prochaine. D'un côté, ils ne vouloient pas déplaire à la Cour de Rome, ni laisser soupçonner qu'ils eussent corrompu à la Chine la doctrine qu'on les avoit chargés d'y prêcher ; de l'autre, ils auroient été au désespoir que tous leurs nouveaux convertis, & tant d'autres personnes à qui ils avoient soutenu qu'ils enseignoient la religion Chrétienne dans toute sa pureté, eussent eu des preuves authentiques de leur déguisement & de leur mauvaise foi. Cependant il ne paroissoit gueres possible de se tirer de ce défilé ; mais de quoi la politique de ces Missionnaires ne viendroit-elle pas à bout ? Il fut resolu qu'on rendroit tous les honneurs possibles au Légat ; qu'on chercheroit à gagner sa confiance par toutes sortes d'endroits ; qu'on ne négligeroit rien pour le porter à agir selon leurs vues ; & qu'enfin si tout cela ne réussissoit pas, on lui susciteroit des difficultés dans l'exécution des ordres dont il étoit

chargé. Ce dernier article leur étoit d'autant plus facile, qu'ils avoient beaucoup de crédit dans l'Empire, & que le Légat étoit obligé de se servir d'eux, parce qu'il ne connoissoit ni le pays, ni la Langue : tout cela fut exécuté de point en point.

L'on ne peut rien ajouter aux honneurs qu'ils lui rendirent, & à la promptitude avec laquelle ils jurerent qu'ils regardoient le mêlange de nos cultes avec la religion chrétienne, comme une abomination, qu'ils étoient bien éloignés d'enseigner. Cette obéissance & cet empressement auxquels le Légat ne s'étoit point attendu, le firent bien augurer de son voyage, mais il ne connoissoit pas encore avec qui il avoit à faire. Quand ils crurent avoir gagné sa confiance par tous ces déhors de soumission, ils l'entretinrent de la maniere dont il falloit s'y prendre pour exécuter sa commission. La premiere chose qu'ils lui conseillerent de faire, fut de désavouer hautement ce que son prédécesseur avoit fait. Ils lui disoient que sa conduite avoit déplu à la Cour, aussi bien que la condamnation qu'il avoit

faite des Cultes Chinois ; que la condamner, c'étoit le seul moyen d'être bien reçu de l'Empereur & de réussir dans sa Légation ; & qu'après cette démarche, il seroit le maître de régler ce qu'il jugeroit à propos, sans que la Cour y fit attention. Si ces Missionnaires avoient pu obtenir cela du Légat, ils gagnoient tout. Ils prouvoient leur soumission à la Cour de Rome, & faisoient voir à toute la Chine qu'ils avoient eu raison de ne point se soumettre au mandement du précédent Légat. Mais quoiqu'ils revinssent plusieurs fois à la charge, ils ne furent pas assez heureux pour faire goûter leur conseil. Le Légat démêla l'artifice, & commença à se défier d'eux.

Lorsqu'il fut arrivé à Canton, ils chercherent à le brouiller avec le Vice-Roi. Cette brouillerie auroit encore été pour eux un coup de partie, parce que l'on n'auroit pas permis au Légat de passer plus loin, ni d'aller à la Cour exécuter sa commission ; mais il eut assez de prudence pour éviter ce piege. Les Missionnaires alors chercherent à l'arrêter par un autre moyen ; ils engagerent

le

le Tagin à lui former certaines questions sur les motifs de son voyage, auxquelles ils croyoient que le Légat ne pourroit pas répondre d'une maniere satisfaisante. Ils firent plus ; sous prétexte que le Tagin leur avoit proposé ces questions de bouche, ils les coucherent par écrit en présence du Légat. Celui-ci s'apperçut bien que ces fideles Peres avoient beaucoup suppléé au discours du Tagin, parce qu'il voyoit que leurs questions tendoient toutes à lui faire condamner la conduite de son prédécesseur ; conseil qu'ils lui avoient déja donné plusieurs fois, aussi déchira-t'il le papier, & leur ordonna d'aller chercher l'original même chez le Tagin. Ils obéirent, & après qu'on l'eut traduit, les Missionnaires eurent la confusion de voir ces questions toutes différentes des leurs.

Le Tagin parut content des réponses du Légat ; ils les envoya à la Cour, & y accompagna quelques jours après l'Envoyé du Souverain Pontife. Les Missionnaires qui se trouvoient auprès de l'Empereur, ne se donnerent aucun repos pour traverser cette nouvelle Léga-

tion. Ils obtinrent qu'on formât de nouvelles questions au Légat sur le sujet de son voyage & qu'on lui demandât en particulier si la derniere constitution publiée au nom du Souverain Pontife, étoit véritablement émanée de lui. Cette question étoit des plus captieuses. S'il avoit répondu affirmativement, il couroit risque d'être chassé de la Chine, parce qu'on l'auroit regardé comme un séditieux qui venoit renouveller les mêmes disputes que son prédécesseur avoit excitées. S'il répondoit négativement, il donnoit gain de cause aux Missionnaires, & se mettoit hors d'état d'exécuter sa commission. Dans un si grand embarras, il chercha à se tirer d'affaire par une honnête défaite. Il dit que le Souverain Pontife avoit réellement envoyé un ordre aux Chrétiens de la Chine; qu'il ne savoit point si c'étoit celui qu'on avoit publié; ni si, en cas que ce fût le même, il n'avoit point été falsifié; & qu'aussi-tôt qu'on le lui présenteroit, il pourroit dire au juste, ce qui en étoit. Le Légat gagnoit par cette réponse du temps, & c'est beaucoup dans ces sortes de circonstances.

En même temps qu'on avoit envoyé ces nouvelles questions, le Tagin avoit reçu ordre de la Cour de prendre les devants, & d'apporter une copie de la commission dont le Légat étoit chargé de la part du Souverain Pontife. C'étoit encore là un artifice des Missionnaires; ils ignoroient les particularités de cette commission, & ils auroient voulu en être instruits avant que le Légat l'exposât lui-même à l'Empereur. En cas qu'elle eût contenu des articles, dont il n'étoit pas bon que notre auguste Souverain fût instruit, ils se seroient donné la liberté d'y apporter les changements qu'ils auroient jugés à propos avant de la lui présenter. Le Légat qui craignoit cela, refusa la demande du Tagin, sous prétexte qu'il n'en avoit point de copie; de sorte que cet Officier se vit obligé de partir sans cette piéce.

Le Légat avoit envoyé deux Religieux pour annoncer son arrivée à la Cour; ils n'y furent pas plutôt arrivés, que les Missionnaires se donnerent de grands mouvements pour les empêcher de notifier le sujet de leur venue. On les fit

mettre en prison, où on leur fit les mêmes questions qu'au Légat. Le but étoit de les faire couper; mais heureusement, tout ce qu'ils dirent se trouva conforme à ce qu'avoit dit cet Envoyé. Ce ne fut pas la faute du Missionnaire leur interprete. Tu jugeras de la maniere dont il expliquoit leurs discours par ce seul trait. Ils disoient être envoyés par la *Propagande*; il traduisoit ce mot par les termes de *Tribunalistes faiseurs de procès*.

Porte-toi bien. *De Peckin, le...*

LETTRE CXLIII.

I-Tuly, *à* Yn-Che-Chan.

PEndant un si grand nombre d'années, cher Yn-Che-Chan, que j'ai été hors de ma patrie, j'ai presque toujours joui d'une bonne santé. Il faut attribuer cela d'un côté à la force de mon tempérament & à une maniere de vivre réglée, & de l'autre à la protection de *Chang-ti*. Cet Etre suprême n'a pas moins de soin de ses fideles adorateurs, en quelque endroit du Monde qu'ils soient répandus, que s'ils ne sortoient jamais de la Chine. Je dois cependant te

dire que je tombai malade il y a quelques années, & que cette maladie fut assez opiniâtre que de ne point me quitter pendant environ trois lunes. Elle n'étoit pas dangereuse, & me laissoit de temps en temps d'assez bons intervalles pour vaquer à mes affaires; malgré cela elle m'inquiétoit beaucoup, comme tu te l'imagineras aisément. Je me trouvois au milieu de gens qui nous traitent de Barbares, qui s'imaginent que nous ne savons ce que c'est que les comodités de la vie, & qui nous croyent incapables d'en sentir les agréments. Dans de telles idées, il ne leur venoit pas seulement dans l'esprit de me procurer le moindre des petits soulagements, qu'ils ne se seroient pas refusés, quand ils n'auroient eu que la centieme partie du mal que je ressentois. Pour surcroît de malheur, je parlois la langue du pays d'une maniere plus propre à faire rire, qu'à exciter la pitié de ceux qui étoient autour de moi. Quand je demandois quelque chose, ou on ne m'entendoit pas, ou bien l'on s'empressoit à se divertir de ma prononciation, plutôt qu'à me satisfaire. J'avois besoin de tout le fleg-

me de notre Nation, pour ne pas m'emporter contre une conduite qui me paroissoit tenir beaucoup de la cruauté; mais rien ne me fit plus de peine que les Médecins.

On ne les appella pas d'abord, parce que je témoignai avoir envie de me guérir sans passer par leurs mains; cependant il en fallut venir là. L'on me demanda quel Médecin je voulois. Je répondis qu'il falloit appeller le plus habile. Cette réponse embarrassa mes hôtes, qui étoient partagés entr'eux sur le mérite de ceux de la ville. Ils disputerent assez long-temps à qui il falloit donner la préférence; enfin ils me dirent: « Nous ne saurions vous » déclarer au juste quel est le plus habile; » mais vous ne courez aucun risque de » vous déterminer pour l'un des trois » que nous allons vous nommer. » Quand ils les eurent indiqués, je leur répondis que puisque le mérite de ces Messieurs étoit égal, il m'étoit indifférent quel on appellât; qu'ils devoient faire venir celui qu'ils jugeroient à propos. Cette réponse ne les satisfit point; il falloit absolument nommer celui que je souhai-

tois. J'en nommai donc un au hazard ; je ne crus pas risquer beaucoup par-là, parce que je pourrois, si celui-ci ne me contentoit pas dès la premiere visite, en appeller un autre.

Il vint quelques heures après. Comme les Européens vantent extraordinairement l'habileté de leurs Médecins, je ne doutai point que celui-ci ne connût mon mal dès qu'il auroit mis le nez dans ma chambre, & qu'il ne me donnât incontinent un remede qui me soulageroit; mais je ne tardai pas à m'appercevoir que je m'étois trompé. Cet homme s'approche de moi, & au lieu de s'appliquer à connoître la nature de mon mal par une observation attentive du battement de mon poul, il me toucha fort légérement au poignet ; après quoi il s'amusa à me faire des questions. Il me demanda combien de temps il y avoit que j'étois malade ; quels avoient été les premiers symptômes de cette maladie, dans quel endroit du corps je souffrois, & mille autres questions de cette nature. Il considéra ensuite la qualité des évacuations que j'avois faites depuis peu ;

& après toutes ces précautions, il prononça sur la nature de la maladie.

Tout ce manége, cher Yn-Che-Chan, m'avoit mis de fort mauvaise humeur. » Quoi! *disois-je en moi-même*, est-ce là » un de pus habiles Médecins de la ville? « quel jugement dois-je porter des autres, » puisque celui-ci n'a pu rien connoître » à la nature de mon mal, qu'après que je » lui en ai eu appris jusqu'aux moindres » particularités? Je faisois ensuite la comparaison de nos Médecins avec ceux-ci, je trouvois que les nôtres méritoient la préférence. Quand ils sont appellés chez un malade, ils appuient d'abord son bras sur un oreiller; ils appliquent ensuite les quatre doigts le long de l'artere, tantôt mollement, tantôt avec force. Ils sont un temps tres-considérable à en examiner les battements, & à en démêler les différences quelque imperceptibles qu'elles soient, & selon le mouvement moins fréquent ou plus vîte, plus plein ou plus foible, plus uniforme ou moins régulier, qu'ils observent avec la plus grande attention, ils découvrent la source d mal; de sorte que sans inter-

roger le malade, ils lui disent en quelle partie du corps il sent de la douleur, ou à la tête, ou à l'estomach, ou au bas ventre, & si c'est le foie ou la ratte qui soient attaqués. Ils lui annoncent quand la tête sera plus libre, quand il recouvrera l'appétit, quand l'incommodité cessera.

Mon Médecin n'avoit point eu assez d'habileté pour démêler tout cela par le moyen des battements de mes arteres; il sembloit même qu'il ne m'avoit tâté le pouls que pour la forme seulement, & qu'il ne faisoit aucun cas de ce moyen unique & infaillible de connoître l'état de son malade. Il avoit mieux aimé s'en rapporter à ce que je lui disois, que de se donner la peine de le découvrir lui même; mais à quels inconvénients le moyen qu'il choisissoit, n'est-il pas exposé? Un malade est souvent foible, & ne sait pas trop ce qu'il dit. Ses sens pour l'ordinaire ont perdu une grande partie de leur activité; de sorte qu'il n'est pas sûr de s'en rapporter à ce qu'il sent. Les maladies sont quelquefois si bizarres, qu'on ne sait pas dans quel endroit l'on souffre; c'est souvent un malaise univer-

sel, qu'on ne sauroit bien exprimer. L'on remédie à tout cela par une observation attentive du poul dont nos Médecins examinent les battements en divers endroits du corps. Ils n'abandonnent point cet examen qu'ils n'aient connu la nature de la maladie, & ils le font avec une si grande attention, qu'ils ne sont occupés que de cela uniquement; au lieu que les Européens questionnent leurs malades, pendant qu'ils leur tâtent le pouls. Qu'ils seroient heureux, cher Yn-Che-Chan, s'ils connoissoient le livre divin que le savant *Ouang-Chou-ho* a composé sur le pouls ! Ce seroit pour eux un trésor de connoissances dont l'usage prolongeroit la durée de leur vie, cruellement tranchée par l'ignorance de leurs Médecins.

Quand celui que j'avois fait appeller crût avoir découvert la nature de mon mal, je m'attendois qu'il prépareroit sur le champ un remède propre à me soulager. Je me confirmai encore davantage dans cette pensée, losque je vis qu'il tiroit quelque chose de sa poche; mais quelle fut ma surprise quand je m'apperçus que c'étoit un petit étui, dont il tira une plume, avec la

uelle il traça quelques caracteres sur un
apier ? Je ne doutai point que ce ne fût
n Charlattan, qui prétendoit me guérir
ar des charmes & des sortileges. Il s'ap-
roche ensuite de moi, & me dit, en me
emettant ce papier : *Voici un remede, dont
ous prendrez de deux heures en deux heures.
'ombien en faudra-t-il prendre chaque fois,*
ui dis-je ? *Deux cuillerées*, répondit-il.
'omment deux cuillerées, repris-je ? *Ce mor-
eau de papier se mesure-t-il à la cuiller ?* Il se
nit alors à rire, & me dit : *Ce n'est pas le
apier qu'il faut prendre : envoyez-le chez
n Apothicaire & il vous donnera un remede
ue vous prendrez de la maniere dont je vous
i dit.* Après cela il sortit

Il ne demeura auprès de moi tout au
lus que cinq ou six minutes ; comment
eroit-il possible qu'il eût pu connoître
non mal ? C'est cependant cette précipi-
ation qui leur procure la réputation d'ha-
ile parmi leurs concitoyens ; car voici
omme les Européens raisonnent. Un Mé-
decin qui entend bien sa profession, doit
tre fort employé ; chacun veut l'avoir,
parce qu'on s'imagine qu'il tirera mieux
k plus promptement d'affaire qu'un

autre. Tant d'occupations ne lui permettent pas de rester long-temps auprès de ses malades, parce qu'il doit se partager, & les voir tous également. S'il ne reste qu'une minute auprès de chacun d'eux, on en conclut qu'il est obligé de visiter autant de malades qu'il y a de minutes dans la journée ; qu'il est fort habile, & que chacun reconnoît son mérite, puisqu'on s'empresse à lui confier le soin de ses jours. Tu vois par-là, cher Yn-Che-Chan, qu'il est de l'intérêt d'un Médecin de rester chez son malade le moins qu'il lui est possible ; c'est aussi ce qu'ils font très exactement.

Ce que je t'ai dit du papier que celui qui m'étoit venu voir me laissa, t'aura bien fait comprendre que les Médecins Européens ne préparent pas eux-mêmes les remedes. Les nôtres qui se donnent cette peine sont bien plus sages ; aussi peut-on dire qu'ils ont plus à cœur le rétablissement de la santé des malades confiés à leurs soins que les premiers. Ceux-ci envoyent un billet chez un Apothicaire pour préparer le remede qu'ils ont ordonné. Cet homme recevra peut-

e cent billets de cette espece dans une
ırnée; ne lui est-il pas bien aisé de se
mper, & d'envoyer à l'un ce qui avoit
préparé pour l'autre ? N'arrive-t-il pas
ıvent que ce qui est un remede pour
e maladie, est un poison pour un autre ?
veux croire que les Apothicaires usent
grandes précautions pour éviter ces équi-
ques funestes; mais ils ne sauroient
fire à tout. Ils ont des garçons qui n'ont
s toujours la même attention; de sorte
e tout bien compté, la méthode de nos
ges Médecins est plus sûre.

Je m'étois imaginé que ce remede m'au-
it soulagé; cependant il ne produisit au-
n effet, ni en bien ni en mal, & je
: trouvai le lendemain dans le même
ıt ou j'avois été le jour précédent. J'é-
is déterminé à ne plus faire appeller ce
édecin & à en choisir un autre; lorsque
le vis entrer dans ma chambre. Çela me
:prit beaucoup, & j'étois fort fâché con-
: mon hôte de l'avoir fait venir sans me
nsulter; je crus cependant ne devoir pas
i faire l'affront de le renvoyer. Il fit tout
mme le jour précédent, avec cette diffé-
ıce qu'il s'informa du succès du re-

mede que j'avois pris. Je lui dis naturellement qu'il n'avoit produit aucun effet. Il n'en parut point surpris; ce qui me fit croire qu'il s'y étoit attendu. Je compris en effet, par quelques discours qu'il me tint, qu'il ne me l'avoit ordonné que pour gagner du temps. Il n'avoit point connu la nature de mon mal, & il espéroit la mieux connoître le lendemain. Avouer son ignorance, étoit une chose qu'il n'étoit pas accoutumé de faire; donner un remede au hazard, cela auroit été dangereux: il falloit cependant en donner un pour agir selon les regles. Il l'avoit fait, mais c'etoit un remede qui ne pouvoit faire ni bien ni mal. N'est ce pas se jouer de ses malades, cher Yn-Che-Chan, que d'en agir ainsi? Ne vaudroit-t-il pas cent fois mieux attendre que la maladie fût connue avant de donner des remedes qui, quelques indifférents qu'ils soient, ne peuvent jamais faire de bien que par hazard? Ho que nos Chinois sont bien plus sages. Ils en donnent peu, mais ils les donnent avec connoissance de cause. Ils ne quittent point un malade, qu'ils n'ayent connu son mal; alors ils ordon-

ıt un seul remede, qui rarement mane à produire un bon effet.

Mon Médecin me remit en partant, un let semblable à celui du jour précédent. le reçus sans rien dire, bien résolu anmoins de n'en faire aucun usage. Il ordonnoit de prendre la même portion e le jour précédent, en observant d'en aler une cuillérée de plus chaque fois. ıand il fut parti, mon Hôte me demanda le billet pour l'envoyer à l'Apothitre; mais au lieu de le lui donner, je plaignis de ce qu'il avoit appellé de uveau le médécin sans m'en avertir. Je déclarai ensuite que celui-là ne me connoit pas, & que j'en voulois un autre. Monsieur, *me dit-il alors* : je ne lui ai point fait dire de revenir. C'est la coutume ici qu'un Médecin aille voir ses malades tous les jours, & il ne cesse ses visites qu'après qu'on est rétabli. Pour le changement que vous souhaitez, il n'est guere praticquable ; parce qu'il y a une espece de contrat tacite entre tous les medecins de la ville, par lequel ils s'engagent à ne pas voir les malades qu'un autre a vus avant eux. On n'en vient là

„ qu'à la derniere extrêmité, & lorsque
„ celui qui a été appellé le premier consent
„ à ce changement. Je vous conjure donc,
„ *continua-t-il*, de ne pas le renvoyer; il
„ vous guérira aussi bien qu'un autre.

A ce discours, mon étonnement fut sans pareil. J'admirois d'un côté l'impudence des Médecins, & de l'autre, l'esclavage dans lequel les malades souffroient qu'on les tînt. „ Que nous sommes heu-
„ reux, *disois-je en moi-même*, d'avoir su
„ ranger les nôtres à leur devoir! Quel-
„ que avides du gain qu'ils soient, ils n'o-
„ seroient revenir sans être appellés de nou-
„ veau; & si l'on n'est pas content du pre-
„ mier on peut en faire venir un second &
„ un troisieme. Par-là nous ne sommes
„ point accablés d'un grand nombre de vi-
„ sites ruineuses, & nous les obligeons à
„ déployer tout leur art, pour nous tirer
„ d'affaire du premier coup; car s'ils ne
„ le font pas, on les abandonne & ils per-
„ dent leur crédit. „ Il fallut donc en passer par où mon hôte voulut, & prendre encore la même potion, qui ne fit pas plus d'effet que la premiere fois.

Le Médecin continua à me venir voir

